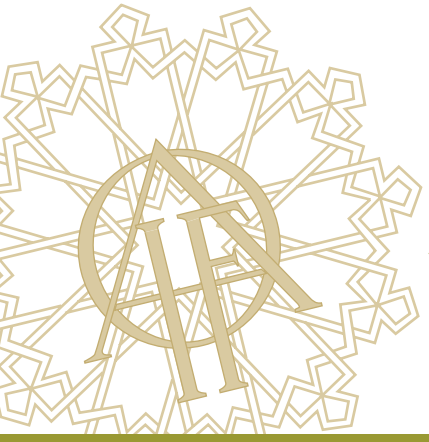
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 40 (2006), p. 1-52

Marie-Andrée Gouttenoire

Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Marie-Andrée GOUTTENOIRE

Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle)

Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe

PRÉSENTATION DU TRAITÉ D'ABŪ ḤĀMID AL-TIRMIḎĪ

Le traité d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī a été édité, en langue arabe, en 1974 dans la revue irakienne, *al-Mawrid* par Hāšim al-Ṭaʿʿān. Sa publication tient au hasard des découvertes de manuscrits qui se produisent parfois encore aujourd'hui, au détour des efforts d'une autre recherche. L'éditeur explique, à ce propos, que présent à la bibliothèque Kāšif al-Ġiṭā' d'al-Naǧaf pour une recherche en cours, il fut amené à consulter par ailleurs, par simple curiosité, un exemplaire manuscrit du *Kitāb al-Amālī* d'al-Qālī. C'est alors qu'il découvrit à l'intérieur quelques feuillets collés à ses pages. Il s'agissait du traité d'Abū Ḥāmid.

L'édition de Hāšim al-Ṭaʿʿān comporte une introduction critique au traité (deux pages et demie) et le texte source arabe (cinq pages et demie). Le traité ne comporte pas de titre initial. Hāšim al-Ṭaʿʿān a intitulé sa publication : « *Maḫṭūṭ farīd nafīs ʿan marātib al-naḥwiyyīn* » (Manuscrit unique et précieux sur les classes de grammairiens).

Nous pouvons dès lors visualiser les principaux acteurs à qui l'on doit ce traité, sous les noms avec lesquels ils figurent dans le texte source :

L'auteur du traité : Abū Ḥāmid Aḥmad b. Muḥammad b. Šaybān al-Tirmiḏī. Inconnu en dehors de ce traité [1].

Le rapporteur du traité : Abū al-Ḥusayn ʿAlī b. al-Ḥusayn al-Kātib al-Yazīdī al-Anṣārī. Inconnu en dehors de ce traité.

Le scribe du traité : ʿAlī b. al-Šayḫ Muḥammad Riḍā al-Šayḫ Ǧaʿfar al-Ġarwī al-Naǧafī. (m. 1311/1893) [2].

[1] En considérant l'*isnād* introductif, Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī y figure bien comme celui que nous nommons « l'auteur des dires », à savoir celui à qui revient la matière des *aḫbār* (dires ; informations). Abū al-Ḥusayn est son rapporteur mais, en fin de traité, il est également l'auteur d'un *ḫabar* dans lequel il trace la biographie de son maître Abū Ḥāmid. Le *ḫabar* en question débute par « *qāla* Abū al-Ḥusayn » (*Maḫṭūṭ*, p. 144). Nos références au traité se feront désormais sous *Maḫṭūṭ*, dans la pagination du texte arabe de la revue *al-Mawrid*.

[2] Cette date est donnée par l'éditeur dans son introduction critique où le nom du scribe figure sous ʿAlī b. Muḥammad Riḍā Kāšif al-Ġiṭā'. *Maḫṭūṭ*, p. 139.

Annales islamologiques 40—2006
AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'auteur du traité fait l'objet d'une notice dans la *Geschichte des Arabischen Schrifttums*, mais il s'agit d'une notice qui puise ses informations dans la matière même du traité. Elle se situe dans la partie consacrée aux grammairiens de Perse et, citant les références de publication dans *al-Mawrid*, donne les éléments suivants :

« Abū Ḥāmid Aḥmad b. Muḥammad b. Šaybān al-Yazīdī, grammairien et auteur du livre le plus ancien qui nous soit connu sur les grammairiens, appartenant au groupe de philologues appelés au Ḫurāsān par le gouverneur ʿAbdallāh b.Ṭāhir. Nos sources ne le mentionnent pas. Nous avons quelques notes laissées par ʿAlī b. Muḥammad al-Kātib, inconnu par ailleurs, qui a transmis son œuvre. D'après son rapport, c'était un élève d'Abū Saʿīd al-Ḍarīr et il aurait eu également audition d'Abū ʿAmr al-Šaybānī, Abū ʿUbayda, al-Aṣmaʿī et Ibn al-Aʿrābī. On estime qu'il est mort vers 250/864 [3]. »

En ce qui concerne la datation du traité, elle pourrait être estimée en fonction des dates d'Abū Ḥāmid. Or, celles-ci ne nous sont pas connues. Les deux dates proposées par la *Geschichte des Arabischen Schrifttums* et par M. Bernards [4] (d'après lesquelles il serait mort respectivement vers 250/864 ou vers 280/893) semblent être des estimations, car, à notre connaissance nous ne possédons aucune information sur Abū Ḥāmid en dehors du traité. Nous nous contenterons, pour notre part, de situer le traité sur un IIIe/IXe siècle élargi [5].

La matière du traité, quant à elle, repose sur des données biographiques et des points de vue critiques émis sur une palette de savants, allant de l'anté-islam jusqu'aux dernières décennies du IIIe/IXe siècle, dont le dernier, parmi les personnages identifiés, est Abū Ḥātim al-Siǧistānī (m. 255/869). L'accent est mis sur les premiers grammairiens. Un noyau de personnages prend pied dans la mouvance des savants du Ḫurāsān, qui se trouvaient auprès du gouverneur ʿAbdallāh b. Ṭāhir, mort en 230/844.

D'un point de vue de l'exploitation critique de ce traité, nous avons connaissance, hormis l'introduction au texte source par l'éditeur Hāšim al-Ṭaʿʿān, de deux autres approches données par K. Versteegh et M. Bernards [6]. K. Versteegh parle « d'un petit traité curieux » (p. 172) et « d'un traité de valeur » (p. 173). Il fait émerger les points les plus marquants du traité de par leurs différences avec ce que les biographies connues proposent. Il positionne l'auteur du traité Abū Ḥāmid « comme semblant être relié ou à tout le moins très attaché à la mémoire des grammairiens de Kūfa » (p. 172) ou encore « Il est évident que l'auteur s'identifie avec les grammairiens de Kūfa » (p. 173).

[3] Sezgin, *GAS* IX, p. 188. Traduction personnelle. Nous relevons quelques points problématiques dans cette notice. Elle est censée prendre sa matière du texte source du traité d'Abū Ḥāmid, car il y est explicitement dit « Nos sources ne le mentionnent pas ». Pourtant deux éléments divergent dans les noms du maître et du disciple en regard de ce qui figure dans le texte du traité édité :
– pour le maître, la *nisba* d'Abū Ḥāmid, dans la notice de la *GAS*, est « al-Yazīdī », alors que, dans le texte source, nous avons « al-Tirmiḏī ». En revanche, dans le texte source, une des *nisba*-s du disciple Abū al-Ḥusayn, est al-Yazīdī ;
– pour le disciple, le *ism* donné dans la notice de la *GAS* est ʿAlī b. Muḥammad al-Kātib, alors que dans le texte source, il apparaît sous Abū al-Ḥusayn ʿAlī b. al-Ḥusayn al-Kātib al-Yazīdī al-Anṣarī. Il n'y a donc pas mention de Muḥammad, qui est par ailleurs un des éléments du *ism* de son maître. Le nom de ʿAlī b. Muḥammad al-Kātib figure dans le traité mais il s'agit d'un informateur, mentionné une seule fois (p. 144), et non du rapporteur et disciple.

[4] Bernards, *Changing Traditions*, p. 12.

[5] Nous disposons des dates des maîtres d'Abū Ḥāmid, mentionnés au sein du traité :
– Abū Saʿīd Aḥmad b. Ḫālid al-Ḍarīr : mort vers 282/895 à 104 ans donc Abū Ḥāmid a pu mourir avant lui ;
– Al-Aṣmaʿī, ʿAbd al-Malik b. Qurayb (m. 213/828) ;
– Ibn al-Aʿrābī (m. vers 231/846) ;
– Abū ʿUbayda, Maʿmar b. al-Muṯannā (m. vers 209/824).

[6] Versteegh, *Arabic Grammar*, p. 172-174 ; Bernards, *Changing Traditions*, p. 4, nº 4, p. 12. Les extraits cités ici de ces deux auteurs sont traduits par nos soins.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Pour sa part, M. Bernards, écrit que « Al-Tirmiḏī (m. vers 280/893) semble être le seul biographe à avoir écrit sa *risāla* non pas comme une simple enquête des vies des grammairiens mais comme une proclamation de la suprématie kufiote sur les grammairiens de Baṣra » (p. 12). Elle positionne aussi le texte du traité en regard de la notion de *maḏhab*, notion qui figure parmi ses thèmes d'étude.

L'éditeur du traité, Hāšim al-Ṭaʿʿān penche également pour une appartenance d'Abū Ḥāmid, que l'on pourrait aller jusqu'à définir comme pro-kufiote, lorsqu'il écrit, notamment, dans sa présentation critique : « Il m'apparaît que cet Abū Ḥāmid est kufiote par son école (*kūfī al-maḏhab*) car il stigmatise les Basriens de façon explicite, ou par euphémisme ou encore par omission, comme il le fait en regard de Sībawayh [7]. »

Nous proposons dans cet article la traduction du traité d'Abū Ḥāmid, édité par Hāšim al-Ṭaʿʿān, et deux glossaires commentés, l'un pour les termes techniques et l'autre pour les noms propres. Notre approche de ce traité se fera par le biais de l'analyse comparée de quelques exemples concernant la lignée des premiers grammairiens, qui sont à la fois présents dans les sources biographiques traditionnelles arabes et dans le texte d'Abū Ḥāmid. Nous tenterons, par ailleurs de déterminer la nature du regard critique d'Abū Ḥāmid.

Une des particularités de ce traité est d'afficher une volonté de composition critique manifeste. Elle doit être soulignée, dans le contexte du IIIe/IXe siècle, car elle nous met en présence d'un texte à la teneur inhabituelle dont la matière est extrêmement riche, presque inespérée. Il s'agit ici d'un condensé dont la ligne de mire est le jugement porté sur les grammairiens. Pièces de jugement qui se retrouvent, pour certaines dans la matière des notices biographiques des sources traditionnelles, mais qui sont alors disséminées au sein de multiples *aḫbār*, qui eux sont livrés bruts à la compréhension du lecteur, sans commentaire de la part de celui qui les rapporte. Le traité développe au contraire une unité d'information visant à cerner et à mettre en exergue les qualités et les défauts des premiers savants sans oublier la façon qu'ils ont d'envisager leur science.

INTRODUCTION

Notre approche a été déterminée par la présence d'une forte intertextualité entre certains éléments du traité d'Abū Ḥāmid et ceux lisibles dans d'autres sources arabes traitant également des fondements de la science grammaticale [8]. Cette intertextualité ne saurait surprendre, là où il est de mise pour les sources arabes, qui se fixent pour objectif de retracer l'histoire de la naissance de la grammaire, de faire œuvre de réemploi. Ainsi, les exemples habituellement développés par les sources arabes pour illustrer les premières impulsions vers la science grammaticale sont incontestablement récurrents. De fait, la tradition grammaticale arabe s'envisage sous couvert d'une unité. Unité qui semble encore

[7] *Maḫṭūṭ*, présentation critique p. 138 + citation texte source sur Sībawayh, p. 141. Nous reprendrons l'analyse de ce point de vue ci-après dans l'article dans l'exemple consacré à Sībawayh.

[8] Nous avons focalisé notre approche sur un ensemble de sources arabes primaires, majoritairement des IIIe-IVe / IXe-Xe siècles. Celles-ci sont à la base de toute l'information biographique postérieure relative aux premiers grammairiens irakiens.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

être renforcée du fait que les sources utilisées pour définir cette tradition proviennent, dans leur écrasante majorité, de savants qui s'attachèrent à « l'école » dite d'al-Baṣra. Nous soulignons ici, par les guillemets, le concept, un peu obsolète aujourd'hui, qui veut qu'il y ait eu deux écoles de grammaire bien distinctes, celle d'al-Baṣra et celle d'al-Kūfa. La mise à plat de ce concept n'a cependant jamais remis en question l'existence de profondes différences dans les méthodes élaborées par les savants des deux villes, méthodes de travail qui furent ensuite reprises et diffusées par leurs lots respectifs de disciples. Ceci est vrai, en particulier, dans le domaine terminologique utilisé pour la nomination du fait grammatical lors de sa constitution en système théorique. La remise en question se situe au niveau de la notion d'une opposition franche qui fut longtemps stigmatisée alors que la situation présumée sur le terrain, et encore perceptible dans les sources, apparaît, en fait, beaucoup plus complexe que ne le serait une franche dichotomie.

Il en ressort qu'un des intérêts du traité d'Abū Ḥāmid est de donner un autre angle de vision sur les savants des deux cités irakiennes. Dans un premier temps, nous nous efforcerons de faire émerger les différences propres à la vision d'Abū Ḥāmid en regard des versions de la tradition. Nous découvrirons, par ailleurs que la matière traditionnelle constitue aussi un élément non négligeable dans la composition du traité d'Abū Ḥāmid. Comme si le terreau du traité prenait pied dans la tradition tout en portant en germe des éléments tout à fait atypiques.

C'est ainsi, qu'à la première lecture du traité d'Abū Ḥāmid, dès l'ouverture du premier *ḫabar*, alors que nous nous installions dans la familière récurrence de la mention d'Abū l-Aswad al-Du'alī comme fondateur de la tradition grammaticale, nous voilà, quelques mots plus avant, sujets au doute. L'exposition de la petite phrase-clef de l'exemple et de son jeu désinentiel est bien là, égale à elle-même, mais elle est prononcée par le grammairien au lieu de l'être par sa fille. Nous penserions presque à une erreur si ce n'était la suite du traité qui va encore donner maintes raisons à cet écrit de se singulariser en regard des autres sources qui nous sont connues.

Quant à la présence de l'inter-texte et de la circulation des mêmes exemples entre le traité d'Abū Ḥāmid et d'autres sources arabes, elle nous a semblé un gage de véracité dans le sens où la différence et les divergences n'y sont pas synonymes de rupture. En effet, nous nous attacherons à montrer que cet écrit est contextuel des problématiques affichées ou sous-jacentes des textes de la tradition grammaticale. Le traité propose, et c'est là sa grande différence, des lectures divergentes de celles des textes de l'orthodoxie grammaticale, mais il reste ancré dans le vraisemblable de l'univers de ces premiers savants qui se sont interrogés sur la langue arabe. Comme si l'opposition et la divergence ne pouvaient prendre pied qu'en rapport du semblable. La circulation des exemples et le poids de l'inter-texte nous apparaissent donc comme des marqueurs d'authenticité en regard d'un traité qui ne demande qu'à être taxé d'apocryphe là où il n'a d'existence que dans quelques feuillets édités.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ÉTUDE COMPARÉE ENTRE LE TRAITÉ D'ABŪ ḤĀMID ET LES SOURCES TRADITIONNELLES : LE CAS DES EXEMPLES PRIS À LA LIGNÉE DES FONDATEURS DE LA GRAMMAIRE ARABE

Schéma général des premiers fondateurs de la tradition grammaticale arabe

Il convient ici de mettre en exergue la filiation généralement proposée par la tradition arabe pour faire le lien entre les premiers fondateurs de la grammaire. Nous avons évoqué, ci-dessus, que la matière qui a permis d'établir les caractéristiques de cette tradition arabe, provenait majoritairement de sources attachées à la méthode basrienne. K. Versteegh [9], en référence à l'étude de R. Talmon, parle d'un « canonical pedigree » qu'il décline, sous sa forme la plus simple, comme suit :

ʿAlī → Abū l-Aswad → Yaḥyā ibn Yaʿmar → Abū ʿAmr → ʿĪsā ibn ʿUmar → al-Ḫalīl → Sībawayhi

L'exemple nº 1 d'Abū l-Aswad et de sa fille

Le premier exemple, concernant Abū al-Aswād et sa fille, s'intègre tout à fait dans le cadre de ce qui est communément désigné par la littérature des *awā'il*, dont le souci est de remonter jusqu'à ceux des Anciens qui occupèrent la première place. Qui fut le premier à avoir... ? Cette interrogation, récurrente dans les sources arabes, est commune à nombre de champs d'investigation des savants de la tradition arabe qu'il s'agisse d'exégèse coranique, de poésie ou du langage. Nous entendons ici par langage le vaste domaine qui recouvre les multiples préoccupations qui se posent en regard de la langue arabe, et qu'il est bien complexe de sectoriser en disciplines sur ces premières périodes de fondation et de formalisation des savoirs.

Abū l-Aswad vu comme fondateur de la grammaire arabe

Nous allons tout d'abord présenter quelques exemples qui mentionnent Abū l-Aswad en tant que fondateur de la grammaire arabe. Ceci pour nous permettre ensuite d'estimer, à sa juste valeur, la différence qui est propre au traité d'Abū Ḥāmid, lorsqu'il expose l'exemple d'Abū l-Aswad et de sa fille.

L'établissement du portrait d'Abū l-Aswad en sa qualité de fondateur de la grammaire (*naḥw*) va nous permettre, du même coup, d'apprécier la difficulté qui se pose lorsqu'il s'agit de cerner la teneur de la discipline grammaticale. Elle se scinde, en effet, en plusieurs compétences qu'ont les savants et par lesquelles d'ailleurs ils s'auto-définissent dans les notices biographiques. Une des illustrations de cette réflexivité dans les textes est l'emploi fréquent, en tête de notice biographique, de l'expression suivante : *kāna ṣāḥib al-*... il était possesseur de + le terme de sa compétence. La réflexivité du savant et de sa matière se lit dans le fait que celui-ci n'existe que par tel ou tel de ses savoirs. Et lorsque les savoirs sont, comme c'est presque toujours le cas, ardus à positionner, la spécialité du savant n'est définissable que par tâtonnements.

[9] Versteegh, *Arabic Grammar*, p. 167. En référence à Talmon, « Who Was the First Arab Grammarian ? », p. 128-145.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Dans le traité d'Abū Ḥāmid, Abū l-Aswad est présenté comme :

« *Awwal man takallafa min ahl al-Baṣra taṣḥīḥ al-kalām wa-iʿrābi-hi ʿalā mā ǧā'a ʿan al-ʿArab, Abū l-Aswad al-Du'alī* [10]. »

« Le premier parmi les gens d'al-Baṣra qui se chargea de rétablir l'exactitude du langage et de ses flexions désinentielles d'après ce qui provenait des ʿArab fut Abū l-Aswad al-Du'alī. »

La mention d'Abū l-Aswad en tant que fondateur d'une organisation interne à la langue arabe, figure dans les *Ṭabaqāt fuḥūl al-šuʿarā'* d'Ibn Sallām al-Ǧumaḥī (138-232/756-846). Cette mention est vraisemblablement la plus ancienne que l'on connaisse dans les sources arabes, si l'on fait exception du traité d'Abū Ḥāmid.

Nous lisons chez Ibn Sallām al-Ǧumaḥī :

« *Wa-kāna li-ahli-l-Baṣra fī al-ʿarabiyya qidmat, wa-bi-l-naḥw wa-luġātī-l-ʿArab wa-l-ġarīb ʿināya. Wa-kāna awwal man assasa al-ʿarabiyya, wa-fataḥa bāba-ha, wa-anhaǧa sabīla-ha, wa-waḍaʿa qiyāsa-ha : Abū l-Aswad al-Du'alī* [11]. »

« Les gens d'al-Baṣra avaient les devants dans le domaine de la *ʿarabiyya* et leur effort allait vers la grammaire, les idiomes des ʿArab et les mots rares.

Le premier à avoir posé les fondements de la *ʿarabiyya*, à avoir ouvert son chapitre, à avoir tracé distinctement son chemin et à avoir posé ses règles raisonnées fut Abū l-Aswad al-Du'alī. »

Nous lisons chez Abū al-Ṭayyīb al-Luġawī (m. en 351 / 962) dans *Marātib al-naḥwiyyīn* :

« *Ṯumma kāna awwal man rasama li-l-nās al-naḥw Abū l-Aswad al-Du'alī (...) wa-kāna Abū l-Aswad aḫaḍa ḏālika ʿan amīr al-mu'minīn ʿAlī ʿalay-hi al-salām li-anna-hu samiʿa laḥn-an, fa-qāla li-Abī l-Aswad iǧʿal li-l-nās ḥurūf-an – wa-ašāra la-hu ilā al-rafʿ wa-al-naṣb wa-al-ǧarr* [12]. »

« Puis le premier à avoir fixé les grands traits [13] de la grammaire pour les gens était Abū l-Aswad al-Du'alī [...] Abū l-Aswad avait pris cela du Prince des Croyants ʿAlī – Que la paix soit sur lui – parce qu'il avait entendu des barbarismes. Alors il avait dit à Abū l-Aswad : établis pour les gens les lettres [de déclinaison] – et il lui signifia le cas sujet, le cas direct et le cas indirect. »

Nous pouvons dégager plusieurs segments signifiants dans la caractérisation d'Abū l-Aswad al-Du'alī en tant que fondateur de la grammaire : le fait qu'il est en lien avec al-Baṣra ; qu'il est le premier à avoir... ; que son action vient en réponse aux fautes relevées dans la langue arabe qui lui est contemporaine ; que le langage des ʿArab se pose comme modèle de rétablissement du juste parler arabe. Ces éléments

[10] *Maḫṭūṭ*, p. 139.

[11] Al-Ǧumaḥī, *Ṭabaqāt fuḥūl al-šuʿarā* I, p. 12 du texte source. Nous précisons ici qu'il existe différentes éditions critiques du texte d'al-Ǧumaḥī, dans l'intention de signaler que l'éditeur M. M. Šākir, a proposé un titre qui diffère des éditions précédentes qui titraient l'ouvrage sous *Ṭabaqāt al-šuʿarā*, dont la première qui fut celle de J. Hell en 1916.

[12] Abū al-Ṭayyīb al-Luġawī, *Marātib al-naḥwiyyīn*, p. 8.

[13] Nous proposons ici la traduction de « fixer les grands traits » pour le terme (*rasama li-*). Un autre exemple où figure ce terme se lit chez al-Qifṭī, dans la notice biographique qu'il consacre à Abū l-Aswad. Après avoir tardé à mettre en application ce que lui demandait ʿAlī, Ziyād b. Abī-hi revient à la charge et dit à Abū l-Aswad : « Il s'avère que nos fils font des erreurs dans le Coran, si tu leur prescrivais des marques (*law rasamta la-hum rasman.*) Alors il mit les signes diacritiques au Coran (*Fa naqaṭa al-muṣḥaf*) ». Al-Qifṭī, *Inbāh al-ruwāt* I, p. 16.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

sont tantôt pour les uns ou tantôt pour les autres régulièrement repris dans les notices biographiques d'Abū l-Aswad. Il en ressort donc que le portrait traditionnel d'Abū l-Aswad comporte tous les atours d'un grand savant. Il a tout d'abord une prééminence temporelle dans le positionnement de son savoir mais aussi une prééminence qualitative dans la nature même de son savoir qui lui vient des ʿArab ou du calife ʿAlī, selon certaines versions. Dans le cas de la filiation à ʿAlī, l'intrusion du pouvoir se fait en la personne du calife et celle du religieux en sa qualité de Prince des Croyants.

Venons en maintenant à l'étude des versions dont nous disposons, mettant en scène Abū l-Aswad et sa fille.

Exposition des exemples de la tradition mettant en scène Abū l-Aswad et sa fille

En dehors du traité d'Abū Ḥāmid, les deux mentions les plus anciennes, que nous avons relevées, de l'exemple mettant en scène l'échange verbal entre Abū l-Aswad et sa fille, figurent dans *Aḫbār al-naḥwiyyīn al-baṣriyyīn* d'al-Sīrāfī (283-368/897-979) et *Ṭabaqāt al-naḥwiyyīn wa al-luġawiyyīn* d'al-Zubaydī (313-378/926-989). La présence de cet exemple est à distinguer des mentions d'Abū l-Aswad, notamment en qualité de fondateur de la grammaire au sens large que nous venons d'exposer ci-avant, car il peut y avoir mention de celui-ci sans que l'exemple qui nous occupe apparaisse. C'est le cas notamment dans l'ouvrage d'Ibn Sallām, *Ṭabaqāt fuḥūl al-šuʿarā'*, qui comme nous venons déjà de le mentionner est la source la plus ancienne à poser l'acte fondateur d'Abū l-Aswad en regard de la science grammaticale.

Exposons maintenant les deux versions traditionnelles, dont nous disposons, de l'exemple mettant en scène l'échange verbal entre Abū l-Aswad et sa fille, afin de les comparer avec celle donnée par Abū Ḥāmid dans son traité.

La première version se trouve chez al-Sīrāfī (283-368 / 897-979) dans *Aḫbār al-naḥwiyyīn al-baṣriyyīn*, à l'endroit de la notice consacrée à Abū l-Aswad :

« *Wa yuqāl inna ibnata-hu qālat la-hu : yā abatī mā ašaddu l-ḥarri, fī yawm šadīdi l-ḥarri, fa-qāla la-hā : iḏā kānat al-ṣaqʿā' min fawqi-ki, wa-al-ramḍā' min taḥti-ki, qālat : innamā aradtu anna al-ḥarr šadīd, qāla: fa-qūlī iḏān mā ašadda l-ḥarra ! wa-al-ṣaqʿā' : al-šams* [14]. »

« Et l'on rapporte que sa fille lui dit : Ô mon père, quelle est la plus forte chaleur ? C'était par un jour d'intense chaleur. Il lui dit : c'est lorsque tu as le soleil au-dessus de toi et le sol embrasé au-dessous de toi. Elle dit : je voulais seulement dire que la chaleur était intense. Il dit : tu dois dire alors – comme la chaleur est intense ! Et *al-ṣaqʿā*' c'est le soleil. »

Il s'agit d'un *ḫabar* qui n'a pas de rapporteur défini car il est introduit par une forme passive. La matière se veut concise et ne fait l'objet d'aucun commentaire en rapport de la nature de l'erreur commise. Le fait que le savant va se mettre au travail pour formaliser la grammaire en réaction à cette faute n'est pas non plus développé. Seul un terme de la matière initiale du *ḫabar* se voit doté d'un synonyme (*al-ṣaqʿā'*- le soleil). Cette explication lexicale peut être l'intervention d'al-Sīrāfī, ou celle d'un rapporteur antérieur à lui.

[14] Al-Sīrāfī, *Aḫbār*, p. 14.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

La deuxième version se trouve chez al-Zubaydī (313-378 / 926-989) dans *Ṭabaqāt al-naḥwiyyīn wa al-luġawiyyīn*, à l'endroit de la notice consacrée à Abū l-Aswad :

« *Wa-ruwiya anna al-laḏī awǧaba ʿalay-hi al-waḍʿ fī al-naḥw anna ibnata-hu qaʿadat maʿa-hu fī yawm qāʾiẓ šadīdi l-ḥarri, fa-arādat al-taʿaǧǧub min šiddati l-ḥarri faqālat : mā ašaddu-l-ḥarri ! fa-qāla abū-hā : al-qayẓ, wa-huwa mā naḥnu fī-hi yā bunayya ; ǧawāb-an ʿan kalāmi-hā li-anna-hu istafhāma ; fa-taḥayyarat wa-ẓahara la-hā ḫaṭaʾu-hā, fa-ʿalima Abū l-Aswad anna-hā arādat al-taʿaǧǧub fa-qāla la-hā : qūlī yā bunayya : mā ašadda l-ḥarra ! fa-ʿamila bāb al-taʿaǧǧub, wa-bāb al-fāʿil wa-al-mafʿūl bi-hi wa-ġayra-hā min al-abwāb* [15]. »

« Et l'on raconte que ce qui le mit dans l'obligation de mettre en place la grammaire, c'est que sa fille, qui était assise avec lui, un jour d'été où la chaleur était intense, voulut exprimer la notion d'étonnement face à l'intensité de la chaleur. Alors elle dit : « quelle est la plus intense chaleur ? ». Son père lui dit : « le cœur de l'été, et nous y sommes en plein Ô petite fille », en réponse à ses paroles car c'était une interrogation. Alors elle resta interdite et son erreur lui apparut et Abū l-Aswad sut qu'elle avait voulu s'exclamer. Alors il lui dit : dis-moi Ô petite fille : comme la chaleur est intense ! De là il œuvra au chapitre de l'exclamation, au chapitre du sujet et du complément d'objet et à bien d'autres chapitres. »

Ce deuxième passage présente la même petite scène entre Abū l-Aswad et sa fille que le précédent relevé chez al-Sīrāfī, à cela près que celui-ci développe plus le cœur de la matière initiale. En effet, dans le premier exemple, hormis la mention « C'était par un jour d'intense chaleur » et celle du terme synonyme, le *ḫabar* qui met en scène l'échange entre Abū l-Aswad et sa fille se réduit à sa plus simple expression à savoir un bref dialogue. Dans cette version minimale, l'enjeu de l'exposé doit être compris de façon implicite. C'est la forme dépouillée du *ḫabar* qui est censé se suffire à lui-même et qui réserve un effet de surprise lors de son émission, tablant sur le fait que son récepteur sera apte à en saisir le sens. Dans ce deuxième *ḫabar*, le dialogue n'est plus nu, bien qu'il constitue encore la base informative de la matière exposée. Il est l'objet de développements, qui double son volume initial et contextualisent la situation. D'une part, des éléments descriptifs sont ajoutés (la fille d'Abū l-Aswad est assise ; il y a insistance sur l'état de canicule), mais surtout il y a un enrobage du dialogue initial dans une perspective grammaticale. Ce qui s'est passé entre Abū l-Aswad et sa fille prend la valeur d'un exemple catalyseur : c'est en réaction à l'erreur de langage qu'Abū l-Aswad va développer et formaliser la grammaire. D'ailleurs le *ḫabar* est encadré, en ouverture et en fin, par cette perspective. À cela s'ajoute une explicitation de la nature de l'erreur entre les formes interrogatives et exclamatives. Le chemin du sens est tout tracé pour le récepteur du *ḫabar*. Les termes grammaticaux viennent interpréter une situation, qui était purement descriptive dans le premier exemple, et ils semblent déjà être bien positionnés dans leur sens technique (*istifhām* ; *taʿaǧǧub* ; *bāb al-fāʿil* ; *bāb al-mafʿūl*).

Les deux exemples ont cependant en commun de partager l'introduction par une forme passive qui passe sous silence la chaîne des rapporteurs et de possibles indices notamment d'estimation de datation de la matière.

Il convient maintenant de considérer ces deux exemples, pris à la tradition, en regard de l'exemple du traité d'Abū Ḥāmid.

[15] Al-Zubaydī, *Ṭabaqāt*, p. 14.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Positionnement de la version d'Abū Ḥāmid en regard de celles de la tradition

Exposition de l'exemple mettant en scène Abū l-Aswad et sa fille dans le traité d'Abū Ḥāmid

«*Awwal man takallafa min ahl al-Baṣra taṣḥīḥ al-kalām wa-iʿrābi-hi ʿalā mā ǧā'a ʿan al-ʿArab, Abū l-Aswad al-Du'alī min Kināna wa-ismu-hu Ẓālim b. Sufyān, wa-ḏālika anna-hu qāla yawm-an, wa-qad ištadda al-ḥarr : mā ašaddu al-ḥarri ?*

Fa-qālat ibnatu-hu : ṭulūʿ al-ǧawzā'.

Fa-intabaha al-šayḫ wa-ʿalima anna-hu hafā wa-aḫṭa'a wa-laḥana. Wa-innamā arāda al-šayḫ an yaqūla : mā ašadda al-ḥarra ! ʿalā al-taʿğğub fa-aḫṭa'a, fa-qāla mustafhim-an : mā ašaddu al-ḥarri ? fa-aǧābat-hu ibnatu-hu ʿalā mā samiʿat min-hu, fa-ḥamala-hu ḏālika ʿalā ta'līf al-naḥw wa-ḥaml al-ʿawāmm ʿalā ṣaḥīḥ kalām al-ʿArab [16].»

«Le premier parmi les gens d'al-Baṣra qui se chargea de rétablir l'exactitude du langage et de ses flexions désinentielles d'après ce qui provenait des ʿArab fut Abū l-Aswad al-Du'alī. Il était des Kināna et son nom était Ẓālim b. Sufyān. Ceci parce qu'il dit, un jour, alors que la chaleur était devenue intense : quelle est la plus intense chaleur ?

Sa fille lui répondit : c'est au moment où s'élève Orion.

Le cheikh fut alerté et sut qu'une faute lui avait échappé et qu'il avait commis une erreur et un barbarisme. Car il avait seulement voulu dire : comme la chaleur est intense ! sur le mode exclamatif mais il s'était trompé. Alors il dit en questionnant : quelle est la plus intense chaleur ?

Alors sa fille lui répondit en fonction de ce qu'elle lui avait entendu dire. Cela le poussa à composer la grammaire et à inciter le commun [à utiliser] le langage correct des ʿArab.»

En quoi la version d'Abū Ḥāmid diffère-t-elle de celles de la tradition ?

La différence se situe dans l'inversion des rôles de parole dans l'échange dialogué entre Abū l-Aswad et sa fille. Elle constitue la différence lisible en regard de celles de la tradition et elle n'est pas des moindres car elle positionne Abū l-Aswad dans l'acte de commettre une faute de langage. Le texte insiste fortement sur cette faute en utilisant stylistiquement une cascade de trois verbes qui de sens voisin (*hafā* ; *aḫṭa'a* ; *laḥana*), n'en envisagent pas moins tous les possibles qui conduisent à commettre une erreur. En quelques mots, le poids de la faute est posé, de son émission à la prise de conscience d'Abū l-Aswad lui-même qui s'alerte lorsqu'il intègre pleinement son erreur : «Le cheikh fut alerté et sut qu'une faute lui avait échappé et qu'il avait commis une erreur et un barbarisme. Car il avait seulement voulu dire : quelle intense chaleur ! sur le mode exclamatif mais il s'était trompé.» Le constat de l'erreur et de celui qui l'a commise est incontournable. Dans les versions de la tradition, la faute commise par sa fille est moins stigmatisée comme si son droit à l'erreur était admis. Ceci vient peut-être du fait que sa fille, chez al-Zubaydī, est désignée par le diminutif (*bunayya*), ce qui induit, outre la note affective, qu'elle se positionne en situation d'apprentissage et d'écoute envers son père.

[16] *Maḫṭūṭ*, p. 139.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

À l'inverse, son rôle chez Abū Ḥāmid ne doit pas être exagéré, car elle n'a de marge d'action que celle d'instrumentaliser la prise de conscience d'erreur chez son père.

Ce qui est à remarquer, en revanche, et ce qui constitue l'insolite de cette différence, c'est qu'Abū l-Aswad puisse commettre une erreur en s'exprimant. L'importance majeure de cette faute ne peut être estimée qu'en fonction de ce que la tradition véhicule sur le personnage d'Abū l-Aswad. C'est pour cette raison que nous avons tenu à exposer, précédemment, les grandes constantes des notices biographiques, toutes plus élogieuses les unes que les autres, à son égard. Car le décalage est d'autant plus grand entre la figure mythique de fondateur de la grammaire que l'on donne de lui et cet autre visage qu'il prend lorsqu'il commet une erreur de langage, au plus banal de son quotidien. L'erreur ne se produit même pas dans le cadre plus adéquat qu'aurait été une séance de discussion entre savants (*maǧlis*), où l'erreur est en quelque sorte cautionnée par le niveau même des savants présents et par le fait qu'elle est le fruit de questions complexes voire controversées.

Dans le traité d'Abū Ḥāmid, le poids de la faute de langage d'Abū l-Aswad est donc véritablement entier.

Quel sens donner à l'erreur de langage d'Abū l-Aswad ?

Pour l'éditeur critique, Hāšim al-Ṭaʿʿān, le fait qu'Abū l-Aswad soit mis dans la position de commettre un barbarisme est directement synonyme d'un indice pro-kufiote dans l'écriture d'Abū Ḥāmid. Il écrit, dans sa présentation critique : « Il m'apparaît que cet Abū Ḥāmid est kufiote par son école (*kūfī al-maḏhab*) [...] car il débute en stigmatisant Abū l-Aswad al-Du'alī – et il est le seul à le faire – et cela compte parmi ses singularités – en faisant que ce soit lui qui commette un barbarisme et que ce soit sa fille qui le corrige [17]. »

Nous venons de voir, premièrement, que le texte source ne permet pas d'attribuer le rôle de « correctrice » à la fille d'Abū l-Aswad. C'est le savant lui-même qui prend acte de sa faute et sa fille ne fait que répondre (*aǧābat-hu ʿalā mā samiʿat min-hu*) aux questions qu'il a formulées lui-même. Elle fait simple office de miroir à ses investigations grammaticales.

Deuxièmement, toujours à la lecture des éléments présents dans le texte source du traité, nous ne mettrions pas en avant un penchant pro-kufiote d'Abū Ḥāmid mais le fait qu'il tolère un droit à l'erreur et ce même chez les savants.

Un passage, en particulier, nous fait pencher pour cette interprétation. Il se situe à l'endroit où Abū Ḥāmid fait l'éloge de Muḥammad b. Naʿīm, originaire du Ḫurāsān, et passe en revue l'excellence de son savoir. Nous lisons à son sujet : « Il n'y avait d'erreur dans son savoir que le type d'erreur dont ne se départissent pas les savants, les hommes de loi, les hommes de lettre et les transmetteurs. Car il n'est aucun d'entre eux à qui ne s'est attachée une erreur car le savant est celui qui fait juste et qui fait erreur. Car celui qui fait juste en tout, celui-là ne peut être que Dieu Tout-Puissant. » Puis afin d'étayer son idée, Abū Ḥāmid poursuit au sujet d'Abū al-ʿAmayṭal : « Il m'est arrivé de trouver faute et erreur chez Abū al-ʿAmayṭal qui n'a pas son pareil parmi ceux issus de la *bādiya* [18]. »

[17] *Maḫṭūṭ*, présentation critique p. 138.

[18] *Maḫṭūṭ*, p. 143.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il est bien lisible ici que l'erreur pour Abū Ḥāmid peut côtoyer l'excellence. La valeur de ce passage tient dans le fait qu'il éclaire une véritable démarche de théorisation des idées d'Abū Ḥāmid. L'auteur du traité y livre explicitement sa pensée.

Quelques lignes plus loin, nous pouvons lire encore une manifestation de l'erreur, de nature descriptive, cette fois-ci. Il s'agit d'une erreur faite sur un terme (*al-šaffār*) dans un vers déclamé. Au tournant de l'explication des vers, induite par Abū Saʿīd, il va réaliser qu'il s'est trompé puis remplacer le terme en question par (*al-šaqqār*). Lorsqu'Abū ʿAqīl réalise son erreur, il a exactement le même sursaut que celui que nous avions lu chez Abū l-Aswad. Les termes sont identiques : *fa-ntabaha al-šayḫ* (le cheikh fut alerté). De plus, le fait de nommer les deux savants « cheikh » ne concorde pas avec une perspective de critique ou de dérision.

La présence de tous ces éléments dans le traité nous engage donc à ne pas traiter l'erreur imputée à Abū l-Aswad, dans l'exemple où il dialogue avec sa fille, comme une conséquence d'une démarche critique d'Abū Ḥāmid envers ce savant, et a fortiori encore moins envers « l'école d'al-Baṣra ». La présence de cette erreur met au contraire au jour quelque chose de bien plus complexe qu'une simple querelle de clocher. Il en va d'une reconnaissance de l'erreur dans les connaissances des savants. Le cheminement de l'erreur est positif dans l'acte de travail d'Abū l-Aswad car elle lui fait prendre conscience qu'il doit œuvrer à la réalisation de la grammaire. Abū Ḥāmid précise « le savant est celui qui fait juste et qui fait erreur ». La valeur véritable du traité d'Abū Ḥāmid est de ne pas masquer les rouages laborieux et fautifs vers la connaissance. L'erreur est le gage d'un savoir qui vit sa pleine évolution. Le texte d'Abū Ḥāmid diffère de ceux de la tradition dans le sens où les éléments concernant la description des savants ne sont pas figés dans le laudatif. Bien plus, la nature de l'erreur n'est ici pas forcément synonyme de négatif. Le traité d'Abū Ḥāmid fait figure d'exception là où il propose un espace intermédiaire entre le fautif et le juste, entre le savant qui ne saurait être à l'abri d'un faux pas et celui qui a force de mythe dans la tradition arabe.

En quoi la version d'Abū Ḥāmid concernant l'exemple d'Abū l-Aswad et de sa fille concorde-t-elle avec la tradition ?

En dépit de la différence majeure de l'exemple du savant pris en faute, que nous venons d'analyser, la partie consacrée à Abū l-Aswad nous semble rester par ailleurs très conventionnelle. Nous avions déjà remarqué, en exposant les exemples mentionnant Abū l-Aswad comme fondateur de la grammaire que le texte d'Abū Ḥāmid contenait plusieurs éléments de la trajectoire biographique traditionnelle : il est le premier grammairien ; un constat de faute de langage va catalyser son action grammaticale ; il rétablit la correction de la langue arabe en puisant chez les ʿArab.

Nous voudrions même montrer que la matière que nous avons considérée comme traditionnelle, avec un auteur comme al-Sīrāfī, notamment, peut également présenter des variantes et rendre du même coup ce que présente Abū Ḥāmid beaucoup plus canonique qu'elle. Ceci est vrai, en particulier, lorsque nous considérons le fait qu'Abū Ḥāmid pose Abū l-Aswad, en entamant son traité, dans toute l'exclusivité de ce qu'être premier grammairien exige (*awwal man*). À l'inverse, al-Sīrāfī a plusieurs savants à proposer pour cette première place de fondateur. Il écrit :

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« *Iḫtalafa al-nās fī awwal man rasama al-naḥw : fa-qāla qā'ilūn Abū l-Aswad al-Du'alī, wa-qāla āḫarūn : Naṣr b. ʿĀṣim al-Du'alī, wa-yuqāl al-Layṯī, wa-qāla āḫarūn ʿAbd al-Raḥmān b. Hurmuz. Wa-akṯaru-l-nās ʿalā Abī l-Aswad al-Du'alī* [19]. »

« Les gens divergent en matière de qui fut le premier à fixer les grands traits de la grammaire : certains disent que ce fut Abū l-Aswad al-Du'alī d'autres que ce fut Naṣr b. ʿAṣim al-Du'alī. On dit aussi que ce fut al-Layṯī D'autres disent que ce fut ʿAbd al-Raḥmān b. Hurmuz. Mais la plupart des gens optent pour Abū l-Aswad al-Du'alī. »

Plusieurs possibles se côtoient ici alors même que le procédé sélectif des *awā'il* exigerait un seul nom. Comment combiner l'exigence méthodologique d'un « qui fut le premier » avec les réalités du terrain ? C'est justement face à cette absence de glose que les notices de la tradition arabe sont souvent stigmatisées. Cela dit, face à cette contrainte compositionnelle quasiment impossible, pourrait jouer le fait qu'al-Sīrāfī ait été tout simplement objectif dans son tour d'horizon de ce qui se disait en son temps. Ainsi, aligner une suite de savants qui sont tous considérés comme premiers à avoir fondé la science grammaticale n'est peut-être pas aussi simpliste et dénué de sens critique qu'il y paraît. Dans un contexte où les connaissances n'étaient pas encore globalisées, il est probable que des îlots de science aient attribué chacun à leur échelle un « premier ». Ceci peut faire montre, en tous cas, que la science grammaticale eut plusieurs impulsions de départs.

Ces variantes, exposées par al-Sīrāfī, sont par ailleurs autant d'éléments d'information et de réflexion qui n'apparaissent pas chez Abū Ḥāmid qui se satisfait d'un seul grammairien pour la prestigieuse place de fondateur. Cette brève comparaison entre les deux textes prouve, qu'à l'endroit où le traité d'Abū Ḥāmid avait attiré l'œil par son aspect novateur qui tient à l'exemple d'Abū l-Aswad commettant une erreur de langage, de grands pans d'exposition restent tout à fait traditionnels.

L'exemple nº 2 de Yaḥyā ibn Yaʿmar exilé par al-Ḥaǧǧāǧ au Ḫurāsān

Il s'agit d'un exemple que les sources traditionnelles mentionnent fréquemment en regard des passages concernant le grammairien basrien, Yaḥyā ibn Yaʿmar. Le cadre de ce *ḫabar* est commun à toutes les versions. On y voit al-Ḥaǧǧāǧ, gouverneur omeyyade d'Iraq (de 694 à 714 de notre ère) connu pour ses méthodes expéditives, demander, avec plus ou moins d'insistance selon les sources, à Yaḥyā ibn Yaʿmar si ce dernier l'a déjà entendu commettre un barbarisme lorsqu'il parlait.

Chez Ibn Sallām al-Ǧumaḥī, le *ḫabar* est rapporté par Ibn Sallām d'après Yunūs b. Ḥabīb :

« *Qāla al-Ḥaǧǧāǧ li-Ibn Yaʿmar : a-tasmaʿu-nī alḥanu ? qāla : al-amīr afsaḥu-l-nās – qāla Yūnus wa-kaḏālika kāna – wa-lam yakun ṣāḥib šiʿr – qāla : tasmaʿu-nī alḥanu ? qāla : ḥarf-an. qāla : ayna ? qāla fī l-Qur'ān. qāla ḏālika ašnaʿu la-hu ! fa-mā huwa ?* [20] »

« Al-Ḥaǧǧāǧ dit à Ibn Yaʿmar : m'as-tu entendu commettre un barbarisme en parlant ? Il dit : le Prince a le langage le plus pur parmi les gens – et Yunūs dit : c'était comme cela bien qu'il ne fût pas versé en poésie – Il dit : m'as-tu entendu commettre un barbarisme en parlant ? Il dit : sur une lettre [21]. Il dit : où ? Il dit : dans le Coran. Il dit : c'est encore pire pour lui ! et quelle est-elle [la lettre] ? »

[19] Al-Sīrāfī, *Aḫbār*, p. 10.

[20] Al-Ǧumaḥī, *Ṭabaqāt*, p. 13 du texte source.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il s'avère que l'erreur se situe dans le verset 24 de la sourate *al-Tawba*. Ibn Sallām poursuit en explicitant qu'al-Ḥaǧǧāǧ a lu le syntagme « *aḥabbu ilay-kum* »* au lieu de « *aḥabba ilay-kum* », c'est-à-dire en employant le cas nominatif (*bi-l-rafʿ* soit avec la voyelle *ḍamma* sur la consonne finale d'un mot) au lieu de l'accusatif (*bi-l-naṣb* soit avec la voyelle *fatḥa*). Et il impute cette erreur à la longueur même du verset en disant : « C'était comme si, le discours se prolongeant pour lui, il avait oublié son début ». Le *ḫabar* va se clôturer sur la réaction d'al-Ḥaǧǧāǧ qui va exiler Yaḥyā ibn Yaʿmar au Ḫurāsān en lui disant, du fait qu'il sera en exil : « assurément, tu ne m'entendras plus jamais commettre une faute en parlant [22] ! »

La version que nous donne Abū Ḥāmid, dans le traité, est moins développée. Elle vient à la suite d'un premier *ḫabar* qui mettait en scène Yaḥyā ibn Yaʿmar dans ses fonctions de juge à al-Baṣra. Mais, malgré le contexte du jugement qui portait sur le cas d'un esclave fugueur, la problématique de la langue était déjà posée comme centrale. De fait, c'est encore elle qui va décider du sort de Yaḥyā ibn Yaʿmar. Nous lisons dans le traité d'Abū Ḥāmid :

« *Wa-sayyara-hu al-Ḥaǧǧāǧ ilā Ḫurāsān wa-ḏālika anna-hu sa'ala-hu hal yalḥanu fa-ašāra ilā ḫafiyy-in min laḥn yalḥanu-hu, fa-sayyara-hu ilā Ḫurāsān* [23]. »

« Al-Ḥaǧǧāǧ l'envoya au Ḫurāsān après lui avoir demandé s'il commettait des barbarismes. Il [Yaḥya b. Yaʿmar] lui signala une incorrection qu'il avait commise, une de ces incorrections qui sont de l'ordre de l'infime. En conséquence, il l'envoya au Ḫurāsān. »

La particularité de la version donnée par Abū Ḥāmid réside dans le fait qu'il mentionne qu'il s'agissait d'« une de ces incorrections qui sont de l'ordre de l'infime » alors que dans les exemples de la tradition grammaticale, il s'agit d'une faute de langue commise sur le texte du Coran. Ce qui ne donne pas le même poids à l'erreur. D'autant plus que nous avons vu dans l'exemple pris chez Ibn Sallām qu'il est bien fait montre que pour al-Ḥaǧǧāǧ, c'était la pire des erreurs à commettre (*ḏālika ašnaʿu la-hu*). La formulation est la même chez al-Sīrāfī, qui au lieu de mentionner le Coran, parle du Livre de Dieu (*Kitāb Allāh*) [24]. Dans les deux cas, chez Ibn Sallām, comme chez al-Sīrāfī, le verset est cité et la faute est minutieusement mise en exergue.

Que penser alors de la variante donnée par Abū Ḥāmid? Il en va tout d'abord d'un constat qui, compte tenu du peu d'éléments dont nous disposons, ne laisse place qu'à l'interprétation.

On pourrait penser tout d'abord qu'Abū Ḥāmid ne fait pas une priorité de ce *ḫabar* car il est très peu développé en comparaison des exemples de la tradition. Il le cite d'ailleurs sans le rattacher à un

[21] Le mot *ḥarf* est de nature des termes techniques évoqués en glossaire. Il n'apparaît pas dans notre traité. Il peut être traduit ici par « lettre » ou « mot », sachant que la faute commise porte sur une erreur de flexion, donc sur le support d'une lettre ou sur celui élargi au mot. Pour A. Roman, ce même terme, pris dans une perspective diachronique, « est polysémique – ses divers sens s'organisent en cercles concentriques » à savoir que « Dès le *Kitāb* de Sībawayhi *ḥarf* est pour « lettre » et « son de la langue » – « consonne » et « variante consonantique » –, pour complexe de sons hors sens – « syllabe » –, pour complexe de sons faisant sens, « unité de parole » (*kalimat*), pour variante d'une lecture d'un verset du Coran, pour unité pragmatique de sens réalisée par un complexe d'unités de parole. Ainsi les divers sens de ce terme s'organisent en cercles concentriques. » Roman, *La création lexicale*, p. 186, nº 587.

[22] Al-Ǧumaḥī, *Ṭabaqāt*, p. 13 du texte source.

[23] *Maḥṭūṭ*, p. 139.

[24] Al-Sīrāfī, *Aḫbār*, p. 18.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

rapporteur précis, comme c'était le cas chez Ibn Sallām, en la personne de Yunūs b. Ḥabīb. Cela dit, chez al-Sīrāfī, ce *ḫabar* est introduit par la forme passive *yuqāl*, qui ne donne, somme toute, pas plus d'ancrage à la matière rapportée.

Il semble néanmoins palpable qu'Abū Ḥāmid mette en balance intentionnellement la disproportion entre la sanction de l'exil et une erreur de moindre nature puisqu'il précise qu'il s'agit d'un *laḥn* de l'ordre du caché [25]. Dans la version d'Abū Ḥāmid, la sanction apparaît disproportionnée par rapport à la nature de l'erreur relevée par le grammairien. Dans les versions de la tradition, l'erreur signalée par Yaḥyā ibn Yaʿmar met en jeu la sacralité du texte du Coran. La réaction offensive d'al-Ḥaǧǧāǧ est donc à la mesure de la gravité de l'erreur signalée. À cela près, que la sanction, même si elle semble plus proportionnée à la gravité de la faute dans les sources de la tradition, se lit, dans tous les cas, comme une démonstration d'arbitraire de la part d'al-Ḥaǧǧāǧ qui punit celui qui n'est pas responsable de l'erreur.

Quant à penser qu'Abū Ḥāmid ait eu connaissance que cette erreur ait été commise dans un passage du Coran, et qu'il n'y ait pas accordé plus d'importance qu'il n'en fait montre (en évoquant une erreur de l'ordre du caché) constitue un pas que nous ne pouvons pas franchir faute de preuves.

Ce serait cependant laisser la porte ouverte à une interprétation qui pourrait alimenter le débat sur le concept d'une sacralisation progressive du texte coranique. Dans cette optique, Cl. Audebert voit plusieurs étapes dans la genèse du dogme de l'*iʿǧāz* : « dans un premier temps, l'importance était accordée au *maʿnā*, au contenu, au message apporté par la Révélation. Ce n'est que dans un deuxième temps, que l'intérêt va se porter sur le style, alors appelé *naẓm*, temps durant lequel la constitution d'un modèle de compétence prend corps et ne cessera de se développer en ce que nous connaissons, c'est-à-dire l'inimitabilité stylistique du Coran. Autrement dit, nous ne serions arrivés à une sacralisation du style coranique que petit à petit [26]. »

L'exemple nº 3 d'Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' qui brûle ses écrits

Il s'agit d'un exemple, qui est représenté dans les sources traditionnelles, et qui n'a surtout pas manqué d'être exploité par la critique. Cela tient au fait qu'il mentionne notamment l'existence de livres, ou à tout le moins d'écrits ou de notes [27], dans la maison d'Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' (m. vers 154/770). Ce savant, lecteur du Coran et transmetteur de poésies, est par ailleurs considéré comme

[25] Le lien de cause à effet est lisible dans la structure de la phrase : *wa sayyara-hu ilā* (il l'envoya au).. *wa ḏālika anna-hu* (ceci parce qu'il).. + mention de l'erreur de l'ordre du caché... *fa-sayyara-hu ilā* (alors il l'envoya au).

[26] La fourchette temporelle définie par Cl. Audebert (« Iʿǧāz et sacralisation », p. 297) serait concordante avec celle du traité d'Abū Ḥamīd car elle émet « l'hypothèse que ce dogme était déjà une doctrine bien établie aux alentours des années 218, que la dispute battait son plein vers 220/835 et qu'elle fut formulée en termes définitifs par al-Ǧāḥiẓ (m. 255/869-870) avant 232/846-847 ».

[27] Nous opérons, ici, cette distinction entre les différents possibles de l'écrit en référence à l'ouvrage de Schoeler, *Écrire et transmettre dans les débuts de l'islam*. L'exemple d'Abū ʿAmr qui nous occupe ici y fait l'objet du passage suivant : « Al-Ǧāḥiẓ (mort en 255/868-869) citant Abū ʿUbayda, nous rapporte à propos d'Abū ʿAmr ibn al-ʿAlā' : « Les livres qu'il avait écrits sous la dictée des Bédouins au parler pur et correct (*fuṣahā' al-ʿArab*) remplissaient une de ses chambres presque jusqu'au toit. Même si Abū ʿAmr ne les avait pas brûlés plus tard, comme le raconte al-Ǧāḥiẓ dans le passage qui suit, ces notes écrites n'auraient pas été transmises à la postérité, car c'étaient des livres écrits sous dictée, donc quelque chose comme des cahiers de cours à usage personnel, et non de véritables livres, mis en forme définitive et destinés à la publication littéraire.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

le fondateur de l'école grammaticale d'al-Baṣra. Cette mention de l'existence de supports écrits est importante pour cette période durant laquelle les statuts respectifs de l'oralité et de l'écrit sont difficilement appréciables. Le débat, à ce sujet, reste d'ailleurs toujours ouvert.

Avant d'exposer l'exemple dans le texte arabe, il convient de revenir à l'analyse qu'en a proposée R. Blachère :

Abū ʿAmr b. al-ʿAlā', nous dit-il, dans la première partie de sa carrière « se serait employé à recueillir par écrit une immense documentation sur la poésie archaïque et sur les récits (*aḫbār*) qui s'y rattachaient. Toutefois plus tard, sous le coup d'une crise religieuse, il aurait brûlé les matériaux ainsi accumulés. Ce renseignement, maintes fois reproduit quoique discutable et généralement très « sollicité » suggère tout au plus l'idée que les milieux dévots, en Iraq, vers l'époque qui nous occupe, voyaient d'un mauvais œil cette recherche des vestiges du paganisme arabe [28] ».

Force est de constater que R. Blachère, en regard de l'exemple d'Abū ʿAmr brûlant ses écrits, en appelle à la tempérance. Ceci, parce que les développements faits par la critique autour du premier noyau informatif tendent à dépasser ce que peut livrer la matière initiale.

Il s'avère, en recherchant cet exemple dans les sources arabes, que sa première mention se lit chez al-Ǧāḥiẓ (m. 255/868-869) d'après un *ḫabar* rapporté par Abū ʿUbayda, consacré à Abū ʿAmr b. al-ʿAlā :

« *Wa-kānat kutubu-hu al-latī kataba ʿan al-ʿArab al-fuṣaḥā', qad mala'at bayt-an la-hu ilā qarīb min al-saqf, ṯumma inna-hu taqarra'a fa-aḫraqa-hā kulla-hā, fa-lammā raǧaʿa baʿdu ilā ʿilmi-hi al-awwal lam yakun ʿinda-hu illā mā ḥafiẓa bi-qalbi-hi. Wa kānat ʿāmmat aḫbāri-hi ʿan Aʿrāb qad adrakū al-ǧāhiliyya* [29]. »

« Les écrits qu'il avait écrits d'après les ʿArab de langue pure, emplissaient une de ses chambres presque jusqu'au plafond, puis il se consacra à la lecture du Coran et les brûla tous [ses écrits]. Mais lorsqu'il revint après à son savoir premier, il ne lui restait plus que ce qu'il avait conservé par cœur. Et l'ensemble de ses *aḫbār* provenait d'Aʿrāb qui avaient été contemporains de l'anté-islam ».

Chez al-Marzubānī (296-385/909-996) l'exemple figure comme suit, dans la notice biographique consacrée à Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' :

« *Qīl : kānat dafātir Abī Amr mila' bayt ilā al-saqf, ṯumma intasaka fa-aḫraqa-hā* [30]. »

« On dit : les cahiers d'Abū ʿAmr emplissaient une chambre jusqu'au plafond, puis il se fit dévot alors il les brûla ».

Comme c'était la pratique courante à cette époque, Abū ʿAmr avait acquis son savoir par audition (*samāʿ*). » G. Schoeler, *Écrire et transmettre*, p. 25 ; pour la référence à al-Ǧāḥiẓ, *al-Bayān* I, p. 321. Nous partageons volontiers la thèse que G. Schoeler développe autour de la notion d'un écrit qui plutôt, qu'associer systématiquement à la racine arabe de l'écrire (KTB) un livre, serait un écrit de nature multiforme (notes, notes de cours prises par les disciples, feuillets ou même livre dans certains cas). En revanche, rien ne permet, en ce qui concerne l'exemple d'Abū ʿAmr, de conjecturer à la fois sur la nature des écrits qu'il a brûlés et sur le fait que non brûlés, ils ne nous seraient pas parvenus.

[28] Blachère, *Histoire de la littérature arabe* I, p. 101-102.

[29] Al-Ǧāḥiẓ, *al-Bayān*, p. 221.

[30] Al-Marzubānī, *Nūr al-qabas*, p. 25.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Si l'on considère le traité d'Abū Ḥāmid comme authentique, il serait donc l'une des premières sources arabes à mentionner l'exemple d'Abū ʿAmr. Nous avions vu que la première mention de cet exemple se trouvait chez al-Ǧāḥiẓ puis réapparaissait ensuite dans des ouvrages beaucoup plus tardifs.

Dans le traité d'Abū Ḥāmid, cet exemple figure comme suit :

« *Wa-kāna ahl al-Kūfa yaqūlūn : Abū ʿAmr safiha wa-yazʿumu taḍayyuq al-maḍhab * fa-ḥamalū-hu ʿalā an aḥraqa kutuba-hu ṯumma lammā taʿaqqaba fiʿla-hu ʿalima anna-hu qad aḫṭa'a ʿalā nafsi-hi fa-ʿāwada maḍhaba-hu wa-lam yakun ʿinda-hu min al-ʿilm illā mā waʿā-hu fī ṣadri-hi.*

* *kaḍā wa-lam ahtadi ilā taqwīm al-ʿibāra* [31] ».

« Les gens d'al-Kūfa disaient : Abū ʿAmr, il a manqué d'intelligence et il allègue le rétrécissement de la méthode (*taḍayyuq al-maḍhab*) [32] alors ils l'ont poussé à brûler ses écrits puis lorsqu'il réexamina son acte, il sut qu'il avait commis une erreur contre lui-même, alors il revint à sa méthode mais il ne lui restait plus, en fait de savoir, que ce qu'il avait emmagasiné dans sa poitrine. »

D'après les éléments dont nous disposons, ici [33], la singularité du texte d'Abū Ḥāmid tient au fait qu'Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' a brûlé ses écrits en réaction à la pression de certaines personnes (*fa-ḥamalū-hu ʿalā an aḥraqa kutuba-hu*). Ceci diffère des versions que nous connaissons dans lesquelles il brûle ses écrits en conséquence d'un repentir religieux, repentir dont le moteur est semble-t-il avant tout personnel. La composante personnelle – que l'on peut globalement assimiler à une modalité réfléchie du verbe – est d'ailleurs matérialisée, en arabe, dans les formes augmentées des verbes *taqarra'a* (forme V) et *intasaka* (forme VIII). Ces deux formes étaient présentes dans les exemples que nous venons d'exposer :

– chez al-Ǧāḥiẓ, d'après une transmission par Abū ʿUbayda, nous avons traduit *taqarra'a* (forme V) par « il se consacra à la lecture du Coran » [34] ;

– chez al-Marzubānī, nous avons proposé « il se fit dévot » comme traduction pour *intasaka* (forme VIII) [35].

Dans ces deux exemples qui corrèlent ceux de la tradition, l'autodafé commis par Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' est une conséquence directe d'un état de repentance de nature religieuse. Dans le traité d'Abū Ḥāmid,

[31] *Maḥṭūṭ*, p. 140.

[32] L'éditeur note à cet endroit « (*sic*) ainsi et je n'ai pu parvenir à établir la phrase ». Nous traduisons, sous toutes réserves, *taḍayyuq al-maḍhab* par « le rétrécissement de la méthode », expression qui pourrait exprimer le fait que la méthode soit devenue plus rigide, notamment pour ce qui concerne la collecte des données.
Pour M. Bernards, la notion de *maḍhab* est à considérer d'un point de vue évolutif. Pour les premiers grammairiens, le terme est utilisé pour faire référence à une approche individuelle. Une modification s'opère, aux alentours du milieu du IVe/Xe siècle, où le terme *maḍhab* va alors référer à une approche de groupe, notion qui est généralement traduite par « école ». En citant le traité d'Abū Ḥāmid, M. Bernards précise que « Pour al-Tirmiḏī, le terme *maḍhab* est une approche individuelle ». M. Bernards, *Changing Traditions*, p. 4, 17. Nous avons traduit *maḍhab*, par méthode pour signifier la notion d'approche individuelle.

[33] Il faut prendre en compte que la glose de ce passage appelle quelques restrictions car l'exemple qui nous intéresse se situe juste à l'endroit où l'éditeur critique signale un point d'achoppement au niveau du manuscrit.

[34] Dans le dictionnaire de Kazimirski, la définition pour *taqarra'a* est : « Se consacrer à la lecture des livres saints, à l'étude des choses sacrées, et se vouer aux œuvres de dévotion ». Kazimirski, *Dictionnaire arabe-français* II, p. 702.

[35] La forme VIII (*intasaka*) dérivée de *nasaka – yansuku* (être pieux) n'est pas attestée dans les dictionnaires que nous avons consultés. La forme V (*tanassaka*) est attestée chez Dozy sous *tanassuk* (bigoterie) et *mutanassik* (bigot). Dozy, *Supplément* II, p. 675.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

le lien avec le religieux, s'il existe, n'est en tout cas pas explicité. Une des clefs du sens de cet autodafé se situe dans la mention des acteurs (sous la forme d'une troisième personne du pluriel) qui ont poussé Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' à brûler ses écrits (*fa-ḥamalū-hu ʿalā an aḥraqa kutuba-hu*).

De qui s'agit-il ? Qui sont ces personnes qui ont incité Abū ʿAmr à détruire ses écrits par le feu ?

Dans l'analyse que K. Versteegh propose de ce passage, il s'agirait des « savants d'al-Kūfa – *the Kufan scholars* ». Il écrit : « *Another example of Kufan hegemony mentionned by Abū Ḥāmid concerns Abū ʿAmr b. al-ʿAlā'. The Kufan scholars so demoralized him that he ended up burning his books, so that the rest of his life he had to rely on memory* [36]. »

Pour notre part, nous verrions plutôt dans ce « ils », les personnes qui sont à la source de ce rétrécissement de la méthode (*taḍayyuq al-maḍhab*), évoqué dans ce même passage. Ce pronom personnel pourrait donc référer aux savants d'al-Baṣra, connus pour avoir donné un tour analytique au traitement du matériel linguistique recueilli auprès des Bédouins. Leur usage de l'analogie (*qiyās*) s'oppose notamment à celui de l'anomalie utilisé par les savants d'al-Kūfa. Donc, notre interprétation de cet exemple va dans le sens où les « *ahl al-Kūfa* – les gens d'al-Kūfa » sont ceux qui tancent Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' (*Abū ʿAmr safiha* – Abū ʿAmr, il a manqué d'intelligence) pour avoir adopté une méthode devenue plus rigide (*taḍayyuq al-maḍhab* – le rétrécissement de la méthode) et pour avoir brûlé ses écrits suite à ce revirement dans sa pratique de travail, et en l'occurrence dans sa façon de considérer les matériaux qu'il avait recueilli du fond bédouin (*ʿilm al-ʿArab* – le savoir des ʿArab). Car, dans ce *ḫabar*, rapporté par les gens d'al-Kūfa, cet autodafé est présenté comme une erreur en ces termes : « puis lorsqu'il réexamina son acte, il sut qu'il avait commis une erreur contre lui-même, alors il revint à sa méthode ». Il serait donc contradictoire que les gens d'al-Kūfa, qui critiquent son acte, soient aussi ceux qui l'aient poussé à brûler ses écrits.

Par ailleurs, l'hypothèse qu'il s'agisse des savants d'al-Baṣra est corroborée par le contexte [37], dans lequel ce passage se situe dans le traité. En effet, Abū Ḥāmid centre l'approche d'Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' en établissant une comparaison avec Ibn Abī Isḥāq al-Ḥaḍramī (m. vers 117/735 ou 127/745) qui figure parmi ses maîtres. Tous deux ont en commun d'être à la fois versés en sciences religieuses en tant que lecteurs du Coran et de compter parmi les grammairiens éminents. La comparaison qu'Abū Ḥāmid établit entre ces deux savants encadre la mention de l'exemple que nous étudions. Elle vise, en amont, à mettre en exergue le fait qu'Abū ʿAmr « suivait de plus près le langage des ʿArab (*kalām al-ʿArab*) et leurs idiomes (*luġāt*) qu'al-Ḥaḍramī. Ceci parce qu'al-Ḥaḍramī pratiquait l'analogie et attaquait les ʿArab à ce titre. » Et on retrouve, en aval, la mention qu'Ibn Isḥāq al-Ḥaḍramī pratiquait, au même titre que les autres compagnons de Yaḥyā b. Yaʿmar « grammaire (*naḥw*) et analogie (*qiyās*) ». De ce fait, il est lisible qu'Abū Ḥāmid tient à insister sur le fait que le savoir d'Abū ʿAmr diffère,

[36] « Un autre exemple de l'hégémonie kufiote, mentionnée par Abū Ḥāmid, concerne Abū ʿAmr b. al-ʿAlā'. Les savants kufiotes le démoralisèrent au point qu'il finit par brûler ses livres, de sorte que, le restant de sa vie, il dut s'appuyer sur sa mémoire » (traduction personnelle). Versteegh, *Arabic Grammar*, p. 172-173.

[37] Le recours au contexte nous semble pertinent dans le cas du traité d'Abū Ḥāmid car il s'agit d'un traité construit, linéaire, qui suit, non seulement, une chronologie dans la présentation des savants, mais également dans le développement de la pensée critique de son auteur. À l'opposé, cet exemple, se présentait, chez al-Marzubānī comme un *ḫabar* isolé.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dans le sens où il se fonde sur les dires des ʿArab, à l'état brut en quelque sorte, sans passer par un ensemble de règles, dont le raisonnement par l'analogie. Aussi Abū Ḥāmid précise, en ce qui concerne Abū ʿAmr b. al-ʿAlā', qu'après avoir brûlé ses écrits « il n'y avait plus à al-Baṣra, à son époque, en matière de transmission (*riwāya al-šiʿr*) de poésie et de savoir des ʿArab (*ʿilm al-ʿArab*), que ce qu'il détenait. » Or ces éléments, à savoir notamment une connaissance de la poésie, le recueil du fond bédouin presque sans restriction et le non-recours au *qiyās* – tout au moins à une époque précoce – constituent ce par quoi la méthode des grammairiens d'al-Kūfa est censée fonder sa différence par rapport à celle d'al-Baṣra [38].

Il est donc naturel, dans ce cas, que les gens d'al-Kūfa déplorent l'abandon de la méthode (*maḏhab*) première d'Abū ʿAmr, qui faisait la part belle au fond bédouin, au profit d'une méthode plus restrictive qui serait notamment fondée sur l'analogie.

Dans le cadre du traité d'Abū Ḥāmid, il est mentionné que les écrits ont, en partie, survécu à l'épreuve du feu grâce à la mémoire d'Abū ʿAmr b. al-ʿAlā'. Ce fait est également mentionné dans l'exemple cité par al-Ǧāḥiẓ qui précise que « Mais lorsqu'il revint après à son savoir premier, il ne lui restait plus que ce qu'il avait conservé par cœur. Et l'ensemble de ses *aḫbār* provenait des *ʿArab* qui avaient été contemporains de l'anté-islam [39]. » Donc, d'une certaine façon, Abū ʿAmr n'abandonne pas sa première méthode. Et ce d'autant plus, que dans la version d'Abū Ḥāmid, il est présenté comme réexaminant et regrettant son acte, pour revenir à sa méthode initiale. Ce retournement constitue un instant clef car si dans la version d'Abū Ḥāmid il est la conséquence naturelle d'une autocritique de la part du savant, comment peut-il être interprété, en revanche, dans les exemples de la tradition pour lesquels le repentir religieux n'est censé ne pas conduire à une remise en cause ? C'est lire là peut-être, dans les variantes de ces exemples, une explication à la polyvalence, voire à l'ambivalence d'Abū ʿAmr b. al-ʿAlā', savant majeur qui figure dans les sources de la tradition, comme lecteur du Coran, comme dépositaire du *ʿilm al-ʿArab*, tout en étant considéré comme le fondateur de l'école grammaticale d'al-Baṣra. L'étape de l'autodafé de ses écrits, qui est aussi bien présente dans le traité d'Abū Ḥāmid que dans les sources traditionnelles, figure, dans tous les cas, comme une rupture dans sa trajectoire de savant, rupture qui permet paradoxalement de faire le lien avec la part première de son savoir de fond bédouin. Nous avons vu que l'originalité du traité d'Abū Ḥāmid résidait dans le fait que ce qui poussait Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' à détruire ses écrits n'était pas, comme dans les sources traditionnelles, lié à un repentir religieux. Cet éclairage inhabituel donné au geste de ce savant constitue une différence majeure, qui ajoute encore à la valeur du traité d'Abū Ḥāmid, qui se singularisait déjà par le fait de proposer une mention aussi précoce de l'exemple d'Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' brûlant ses écrits.

[38] Sur cette question, le débat reste ouvert. M. Bernards nous en donne un aperçu en positionnant la recherche critique avec, d'un coté G. Weil et M. Carter qui pensent que la distinction entre les deux écoles d'al-Baṣra et d'al-Kūfa est une invention des grammairiens de Baghdad qui, rétrospectivement, y auraient projeté leurs propres désaccords. De l'autre coté, K. Versteegh croit en l'existence de deux écoles distinctes, en considération notamment de la présence d'une terminologie grammaticale propre à chacune d'entre elles (Bernards, *Changing Traditions*, p. 94). Par ailleurs, la pratique de l'analogie (*qiyās*) est un des critères souvent mis en avant pour donner la primauté à al-Baṣra sur al-Kūfa en matière de fondation des études grammaticales. Les Baṣriens sont ainsi souvent présentés comme les premiers à avoir développé le concept du *qiyās*. Voir notamment ʿĀšūr al-Suwayḥ, *al-Qiyās al-naḥwī*, p. 103-104.

[39] Al-Ǧāḥiẓ, *al-Bayān*, p. 221.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'exemple nº 4 concernant l'unique mention de Sībawayh dans le traité d'Abū Ḥāmid

Nous avions vu précédemment [40] que dans sa présentation critique, l'éditeur du traité, Hāšim al-Ṭaʿʿān, voyait l'unique mention de Sībawayh par Abū Ḥāmid comme un manquement à la renommée de ce savant lorsqu'il écrit : « Il m'apparaît que cet Abū Ḥāmid est kufiote par son école (*kūfī al-maḏhab*) car il stigmatise les Basriens de façon explicite, ou par euphémisme ou encore par omission, comme il le fait en regard de Sībawayh. Car il le mentionne seulement dans une exposition dénigrante lorsqu'il rapporte d'après son maître Abū Saʿīd al-Ḍarīr, le dire suivant : « *kāna al-Kisā'ī aḍbaṭ li-mā samiʿa min Sībawayh* ». Puis il ne le mentionne plus [41]. »

Nous avons traduit par « J'entendis Abū Saʿīd dire : al-Kisā'ī fixait avec plus de précision ce dont il avait audition (*aḍbaṭ li-mā samiʿa min* [42]) que Sībawayh [43]. »

En regard de ce qu'avance, Hāšim al-Ṭaʿʿān, nous lui opposerions, premièrement, le fait que nous ne voyons pas l'unique mention de Sībawayh comme une omission délibérée d'Abū Ḥāmid. C'est au contraire une preuve précieuse de l'ancienneté de ce traité. M. Bernards écrit à ce sujet, en référant notamment au traité d'Abū Ḥāmid : « Les sources les plus anciennes existantes mentionnent à peine Sībawayh [44] ». Comme s'il avait fallu laisser le temps nécessaire à la notoriété de Sībawayh et à celle de son *Kītab* de s'installer avant d'être l'objet de mentions explicites.

Deuxièmement, nous n'estimons pas que cette mention stigmatise particulièrement Sībawayh. L'usage du comparatif est très fréquent chez les savants de cette époque et ils n'arrivent à définir celui dont ils font la biographie qu'en l'exposant au vu d'un ou de deux autres savants.

Par ailleurs, le duo Sībawayh/ al-Kisā'ī ne va pas sans rappeler un moment phare dans la tradition grammaticale qui s'est cristallisée autour de ce que l'on nomme *al-mas'ala al-zunbūriyya* (la question de la guêpe). Le récit est abondamment représenté dans les sources. Yaḥyā b. Ḫālid al-Barmakī (m. 190/805), vizir et homme de lettres de Harūn al-Rašīd, organise un face-à-face entre al-Kisā'ī et Sībawayh. Dans la version donnée par al-Zaǧǧāǧī (m. 337/949), cette question fait l'objet d'un *maǧlis*. [45] Sībawayh est tout d'abord contré par al-Aḥmar [46] et al-Farrā' disciple d'al-Kisā'ī, sur plusieurs points, et ce de façon peu cérémonieuse. Vient ensuite la confrontation avec al-Kisā'ī qui, litigieuse, va exiger un arbitrage par des Arabes bédouins. Sībawayh en sort vaincu car les Bédouins donnent raison à la version d'al-Kisā'ī. Sībawayh est dépeint alors se soumettant (*fa-istakāna*), puis il part pour la Perse où il est dit qu'il resta jusqu'à sa mort sans revenir à al-Baṣra.

Dans cet épisode, Sībawayh, nous apparaît sous les traits du perdant et il est clair que la façon dont le récit est mené laisse une large place à la superbe des grammairiens d'al-Kūfa. Ceci pour dire, qu'en regard de l'exemple de ce *maǧlis*, la simple et unique mention de Sībawayh, dans le traité d'Abū Ḥāmid, dusse-t-elle le laisser du mauvais coté de la comparaison, n'a pas une grande portée critique.

[40] Voir note nº 7 *supra*.

[41] *Maḥṭūṭ*, présentation critique p. 138

[42] Le comparatif *aḍbaṭ min* est à prendre en considération, dans le sens où il est une des formes de l'usage privilégié que fait Abū Ḥāmid de la racine *ḍbṭ* dans son traité. Elle reflète précisément une compétence des savants à savoir la fixation de ce qu'ils recueillaient de la bouche des Bédouins.

[43] *Maḥṭūṭ*, p. 141. Bernards traduit par « *al-Kisā'ī was more accurate in handling oral information than Sībawayh was* ». Bernards, *Changing Traditions*, p. 4. Voir également Versteegh, *Arabic Grammar*, p. 172.

[44] Bernards, *Changing Traditions*, p. 4.

[45] Al-Zaǧǧāǧī, *Maǧālis al-ʿulamā'*, p. 9-10.

[46] M. Bernards remarque qu'il ne s'agit pas du grammairien connu Ḫalaf al-Aḥmar, mais de ʿAlī b. Ḥasan al-Aḥmar, un ami d'al-Kisā'ī. (*Changing Traditions*, p. 6, nº 15).

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

ABŪ ḤĀMID AL-TIRMIḎĪ : LA RICHESSE D'UNE APPROCHE POLÉMIQUE À PLUSIEURS VARIABLES

La figure d'al-Aṣmaʿī vue par Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī

Le personnage d'al-Aṣmaʿī, ʿAbd al-Malik b. Qurayb (m. 213/828), est celui auquel Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī semble décocher le plus de traits critiques. Ce point prend toute son importance en regard de la notoriété d'al-Aṣmaʿī qui, du fait de son omniprésence dans les sources, le rend incontournable. Philologue d'al-Baṣra, il fait partie avec Abū ʿUbayda et Abū Zayd al-Anṣārī de ce que B. Lewin appelle le « triumvirat » [47]. Tous trois eurent pour maître Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' et eurent pour disciple al-Ǧāḥiẓ. Al-Aṣmaʿī se situe au confluent du *ʿilm al-ʿArab*, de la matière des Bédouins dont il amassa un capital lexicographique et poétique considérable. Une partie figure dans des ouvrages qui portent son nom dont le plus connu est son anthologie de poèmes préislamiques, appelée *al-Aṣmaʿīyyāt*. Plusieurs monographies lui sont également attribuées ainsi qu'un ouvrage dans lequel il envisage les qualités des poètes et qui porte le titre de *Fuḥūl al-šuʿarā'* [48]. Il se présente sous la forme d'un échange dialogué entre al-Aṣmaʿī et son disciple Abū Ḥātim al-Siǧistānī, dans une concordance temporelle du discours, qui a sans doute concouru au fait que ce même texte soit parfois attribué à al-Siǧistānī, ou même à ni l'un ni l'autre [49].

Al-Aṣmaʿī fit partie de la cour du calife Harūn al-Rašīd. Abū Ḥāmid prend le parti de nous rapporter comment al-Aṣmaʿī réussit à s'introduire auprès de lui. L'épisode qu'il nous rapporte est original dans le sens où al-Aṣmaʿī n'y est pas valorisé là où il s'expose à l'entremise d'un serviteur pour entrer en quelque sorte par « la petite porte » auprès du calife. Sans compter qu'au sortir de sa première entrevue, le jugement émis sur lui est sans appel : « Al-Rašīd le trouva pesant [..] Il est lourd et son discours est interminable » [50]. Il faut savoir, par ailleurs, que l'épisode en lui-même est abordé par plusieurs autres sources. B. Lewin nous dit à ce sujet : « Plusieurs traditions ont cours sur les circonstances qui amenèrent al-Aṣmaʿī à Bagdad, à la cour de Harūn al-Rašīd [51]. » La version d'Abū Ḥāmid mérite, en ce sens, d'être positionnée en regard des autres exemples figurant dans les sources.

Pour notre part, nous aimerions souligner ici en quoi le regard du biographe est digne d'intérêt. À première vue, il ne fait aucun doute qu'Abū Ḥāmid dépeint al-Aṣmaʿī à son désavantage. Ceci apparaît d'autant plus frappant en référence au tissu biographique traditionnel qui le positionne, la plupart du temps, en expert des joutes oratoires. Mais à bien considérer cet exemple, il s'avère que l'émetteur de l'avis négatif sur al-Aṣmaʿī n'est autre que le calife. Au début de la présentation d'al-Aṣmaʿī, le ton est élogieux : « al-Aṣmaʿī avait l'esprit de repartie (*qarīḥa*), il mémorisait bien. Il était

[47] Lewin, « al-Aṣmaʿī », p. 739-740.

[48] Al-Aṣmaʿī, *Fuḥūl al-šuʿarā'*. M. Guidère en a proposé une traduction critique : Guidère, *Le livre des poètes féconds*.

[49] Le texte du *Fuḥūl al-šuʿarā'* représente, en ce sens, un exemple éditorial caricatural. Les éditions les plus anciennes désignent al-Aṣmaʿī comme auteur : il s'agit de la première version, publiée par Charles C. Torrey en 1911, intitulée « Al-Aṣmaʿī's *Fuḥūlat al-šuʿarā'* » et de celle de 1953. L'édition de 1991 donne al-Siǧistānī pour auteur : Al-Siǧistānī, *Fuḥūl al-šuʿarā'*. Enfin, l'édition de 1994 n'opte pour aucun des deux auteurs et propose un titre seul : *Su'ālāt Abī Ḥātim al-Siǧistānī li-l-Aṣmaʿī wa raddu-hu ʿalay-hi Fuḥūl al-šuʿarā'*. Dans ce débat, C. Gilliot opterait plutôt pour une attribution à al-Siǧistānī. Gilliot, *MIDEO*, Mélanges 21, p. 435-436.

[50] *Maḥṭūṭ*, p. 141.

[51] Lewin, « al-Aṣmaʿī », p. 739.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

agréable et avait la disposition à se rapprocher des rois du fait de ses propos acérés et de son savoir qui tombait à point nommé [52] ». Puis, Abū Ḥāmid choisit de cibler la présentation d'al-Aṣmaʿī sous l'éclairage de ses rapports avec le pouvoir. L'exposé de la rencontre vient gloser la fameuse maxime, souvent rapportée dans les notices biographiques, par laquelle al-Aṣmaʿī se définit lui-même et dans laquelle on peut aller jusqu'à lire un soupçon d'autodérision : « j'arrivai grâce au savoir et obtins [les faveurs] par les bons mots (*ittaṣaltu bi-l-ʿilm wa niltu bi-l-mulaḥ*) ». [53] Abū Ḥāmid, en décrivant l'échec de la première audience d'al-Aṣmaʿī pose avec lucidité les rapports qui régissent le pouvoir et le savoir. Il en va du « désir du Prince des Croyants » et non pas de la critique directe du lexicographe qui n'aurait pas maîtrisé « les hauts faits des ʿArab comme la guerre d'al-Basūs ou la guerre de Dāḥis wa al-Ġabrā' » [54]. Abū Ḥāmid a perçu tout l'enjeu du paraître vis-à-vis du pouvoir lorsqu'il dit notamment au sujet d'Abū ʿUbayda : « il s'exprimait avec une difficulté d'élocution ce qui ne seyait pas aux séances des rois » [55]. Le thème du rapport des savants au pouvoir est d'ailleurs souvent exploité par les biographes, mais essentiellement à des fins critiques.

Quant au *ḫabar* émis par al-Mu'arriǧ b. ʿAmr al-Sadūsī au sujet d'al-Aṣmaʿī [56], il concorde avec la matière des biographies traditionnelles dans lesquelles al-Aṣmaʿī est critiqué pour avoir tenté d'adopter une autre *nisba* que celle de sa tribu d'origine [57]. La *nisba* al-Bāhilī, donnée à al-Aṣmaʿī, réfère à la tribu arabe qaysite d'al-Bāhila or, dans une anecdote, al-Aṣmaʿī prétend descendre des Banū Àʿṣur b. Saʿd b. Qays ʿAylān. Ceci vraisemblablement parce que le lignage avec la tribu des Bāhilī n'était pas prestigieux [58].

La différence du regard d'Abū Ḥāmid se lit dans sa finesse d'analyse. Contre toute attente il n'attaque pas al-Aṣmaʿī en tant que tel. Dans un cas, il place son savoir dans le champ des désirs non satisfaits du calife. Pour les autres *aḫbār*, il s'inscrit dans une perspective lisible aussi dans les sources traditionnelles. Sans compter, qu'il ne faut pas négliger non plus qu'al-Aṣmaʿī figure dans la liste des maîtres d'Abū Ḥāmid, qui nous est donnée en fin de traité.

Faut-il orienter le regard critique d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī ?

Tout au long de notre exposé, nous avons gardé à l'esprit le souci de positionner les éléments du traité d'Abū Ḥāmid en regard de ce que pouvaient offrir ou non les autres sources en matière de corrélation. Dans l'exemple mettant en scène Abū l-Aswad et sa fille, nous avions mis en exergue combien le traitement de la notion d'erreur nous semblait particulier à Abū Ḥāmid. Ceci en place d'adhérer à une optique qui aurait fait de cette erreur une stratégie pour discréditer ce savant. Nous n'avions pas lu non plus de critique directe dirigée contre Sībawayh, pas plus que nous venons de le faire pour al-Aṣmaʿī. Dans ces conditions que penser du penchant pro-kufiote que la critique a mis en avant en regard de ce texte ?

[52] *Maḫṭūṭ*, p. 141.
[53] *Ibid.*, p. 141.
[54] *Ibid.*, p. 141.
[55] *Ibid.*, p. 141.
[56] *Ibid.*, p. 140.
[57] Al-Sīrāfī, *Aḫbār al-naḥwiyyīn al-baṣriyyīn*, p. 46.
[58] B. Lewin en parle comme étant « la tribu qaysite assez mal-famée d'al-Bāhila ». Lewin, « al-Aṣmaʿī », p. 739.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

En vue des exemples exposés, le traité d'Abū Ḥāmid affiche une complexité de points de vue qui rend, à notre avis, sa classification difficile. En admettant qu'Abū Ḥāmid soit d'obédience kufiote, un ensemble d'interrogations se fait jour. Pourquoi, en évoquant, al-Kisā'ī, qui est une figure éminente de l'école dite d'al-Kūfa, Abū Ḥāmid a mentionné « son penchant à l'illicite » ? N'est-ce pas là lui porter ombrage. Et ce d'autant que cette mention est rare dans les sources [59].

Par ailleurs, la façon par laquelle Abū Ḥāmid envisage la lignée des premiers grammairiens, depuis Abū l-Aswad, est comme nous l'avons montré tout à fait canonique. Elle met en avant des savants qui sont rattachés à al-Baṣra. Pourquoi alors Abū Ḥāmid n'a-t-il pas mentionné al-Ru'āsī, Abū Ǧaʿfar (m.186 / 803), considéré comme un des fondateurs de la lignée des grammairiens d'al-Kūfa ?

Il convient aussi de considérer que les sources traditionnelles biographiques, constituées sur la matière des *aḫbār*, sont loin d'être exemptes de traits critiques décochés ici ou là contre les savants. Il n'en va pas toujours d'une unité qui se rangerait derrière une appartenance figée des biographes. De plus au sein de la matière même, l'esprit de rivalité est constitutif de la relation même des savants et nous avions vu pour l'exemple de Sībawayh que l'utilisation du comparatif n'implique pas forcément la mise au ban de celui qui est en deçà de l'autre, car il ne s'agit souvent que d'un aspect de son savoir qui est considéré. Ailleurs, en regard d'une autre compétence, le même savant qui semblait déprécié se verra rehaussé dans l'étage noble de la comparaison. Ces considérations pourraient s'étendre également aux biographies des poètes. En abordant les éléments biographiques concernant ʿUmar b. Abī Rabīʿa dans le *Kitāb al-Aġānī*, Cl. Audebert relève « un principe organisateur » dans « la recherche des similitudes, et forcément des différences, par le jeu de la comparaison et de la mise en opposition qui fait jouer à plein la rivalité. Comme si chaque poète, chaque chanteur, chaque entité avait sa contrepartie, son pendant, voué à devenir son rival. Tout s'évalue par comparaison, au moyen d'arbitrages (*taḥkīm*, *mufāḍala*, *munāfara*, *muʿāraḍa*) ; les exemples sont innombrables [60]. »

Ainsi, plus qu'une orientation critique globale de l'ouvrage biographique, le véritable point commun entre ces écrits semble être l'exposition par le mode et l'esprit de compétition propres à la littérature des *aḫbār*.

CONCLUSION

En conclusion, il nous semble que le traité d'Abū Ḥāmid gagnerait à être envisagé sans avoir à l'esprit, en première intention, le clivage entre les traditions grammaticales d'al-Baṣra et d'al-Kūfa. Car outre les exemples dont nous avons tenté de démontrer qu'ils ne constituaient pas une franche critique à l'égard de la lignée des premiers grammairiens d'al-Baṣra, il conviendrait également de se tourner vers une autre région dans laquelle le traité semble s'être enraciné : le Ḫurāsān. Le traité mentionne qu'Abū Ḥāmid se trouvait dans un *maǧlis* à Merw. Il est attesté, par ailleurs, que le maître d'Abū Ḥāmid, Abū Saʿīd al-Ḍarīr, dont il rapporte largement les dires, au sein de ce traité, fit partie

[59] Voir note nº 72 *infra*.

[60] Audebert, « Les vers chantés », p. 297.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de la mouvance des savants qui furent appelés au Ḫurāsān par le gouverneur Ṭāhiride ʿAbd Allāh b. Ṭāhir. Mécène, qui faut-il le rappeler, est dit avoir privilégié le savoir et rendu son accès possible même aux plus défavorisés de ses sujets, à cette *ʿāmma* qu'il est bien difficile de cerner par ailleurs. Il goûtait aussi particulièrement l'élément arabe, ce fameux *ʿilm al-ʿArab* qui se décline dans le traité sous nombre de ses ramifications. Le texte d'Abū Ḥāmid va dans ce sens car il fait la part belle à l'élément bédouin ne serait-ce que dans l'attention qu'il accorde à la compétence des savants à bien fixer ce dont ils avaient audition. Cet élément est en outre mesurable dans le nombre élevé d'occurrences du terme technique (*ḍābiṭ* ; *aḍbaṭ min*) propre à désigner cet acte. L'exemple d'al-Kisā'ī se rendant chez les Bédouins ayant établi leur campement près d'al-Kūfa expose aussi le mécanisme de l'enquête linguistique auprès des ʿArab. Par ailleurs, le nombre important de personnages que nous n'avons pu identifier, s'il s'avère ne pas nous être imputé, constituerait directement un indice qu'Abū Ḥāmid ait eu accès à des sources qui ne nous sont pas connues ou au mieux méconnues. Peut-être s'agissait-il aussi de sources que les courants majoritaires auraient écartées ou de sources mineures? L'exemple d'Abū al-ʿAmayṭal, qui fut attaché au service de ʿAbd Allāh b. Ṭāhir et de son père, parle en faveur de cette dernière hypothèse. Abū Ḥāmid fait son éloge en disant notamment qu'il « n'a pas son pareil issu de la *bādiya* » alors qu'il n'est pas répertorié aujourd'hui comme figure majeure ni en tant qu'informateur bédouin, ni en tant que poète.

La vision d'Abū Ḥāmid, en ce IIIe/IXe siècle, ne nous est pas familière lorsqu'elle est soumise à la comparaison avec les sources traditionnelles. Pourtant, paradoxalement, nous avons vu combien l'intertextualité était présente avec elles. Nous nous sommes attachée à le montrer sur les exemples mettant en scène les fondateurs de la grammaire, dans l'optique donnée par la tradition arabe. Le traité recèle encore matière à tisser des liens avec les sources existantes. Nous avons laissé de nombreux pans non exploités, notamment les références au religieux dont l'intéressante mention du grand-père d'al-Aṣmaʿī chargé de brûler les exemplaires non canoniques du Coran ainsi que l'empreinte de l'appartenance chiite de l'auteur et de plusieurs savants. La matière du traité est riche et fournie. Elle s'étend bien au-delà de ce que peut lui offrir notre approche. Il nous a semblé néanmoins essentiel de gager sur le facteur de l'intertextualité et de la circulation de quelques exemples communs au texte d'Abū Ḥāmid et aux sources traditionnelles afin d'en envisager une première caractérisation. Nous avons montré qu'il existait un constant balancement entre des éléments originaux avancés par Abū Ḥāmid et d'autres qui se superposaient parfaitement aux sources connues. Ces nombreux points de contact, qui vont parfois jusqu'au détail précis et rare, sont, à notre avis un gage de l'authenticité de ce traité. La valeur du témoignage d'Abū Ḥāmid, en ce qu'il a de novateur, d'inattendu se décline de surcroît dans une incontestable finesse d'analyse au vu de ce premier traité critique sur les grammairiens arabes.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

TRADUCTION DU TEXTE ARABE [61]

[p. 139] [62] Au nom de Dieu le Clément le Miséricordieux

Le cheikh Abū al-Ḥusayn ʿAlī b. al-Ḥusayn al-Kātib al-Yazīdī al-Anṣārī – Que Dieu lui soit miséricordieux – a dit : - Abū Ḥāmid - Que Dieu lui soit miséricordieux – a dit :

Le premier parmi les gens d'al-Baṣra qui se chargea de rétablir l'exactitude du langage (*taṣḥīḥ al-kalām*) et de ses flexions désinentielles (*iʿrāb*) en fonction de ce qui provenait des ʿArab fut **Abū l-Aswad al-Du'alī** [63]. Il était des Kināna et son nom était Ẓālim b. Sufyān. Ceci parce qu'il dit, un jour, alors que la chaleur était devenue intense : quelle est la plus intense chaleur (*mā ašaddu al-ḥarri*) ?

Sa fille lui répondit : c'est au moment où s'élève Orion [64].

Le cheikh fut alerté et sut qu'une faute lui avait échappé et qu'il avait commis une erreur et un barbarisme (*hafā wa aḫṭa'a wa laḥana*). Car il avait seulement voulu dire : comme la chaleur est intense ! (*mā ašadda al-ḥarra*) sur le mode exclamatif mais il s'était trompé. Alors il dit en questionnant : quelle est la plus intense chaleur ?

Alors sa fille lui répondit en fonction de ce qu'elle lui avait entendu dire [sur le mode interrogatif]. Cela le poussa à composer la grammaire (*naḥw*) et à inciter le commun (*ʿawāmm*) [à utiliser] le langage correct des ʿArab (*ṣaḥīḥ kalām al-ʿArab*).

Puis vint **Yaḥya b. Yaʿmar al-ʿAdawānī**, des ʿAdawān Qays ʿAylān. Il se contraignait à employer les flexions (*iʿrāb*) et le langage relevé des ʿArab (*al-ʿālī min kalām al-ʿArab*) [65]. Alors qu'il était cadi d'al-Baṣra [66], quelqu'un, qui lui amenait une personne, se présenta à lui et dit : cet homme m'a vendu un esclave coutumier de la fugue (*abbāq*). Il lui dit : pourquoi ne dis-tu pas *abūq* car *al-abūq* est celui pour qui la fugue est une habitude. Et *al-abbāq* est celui qui multiplie ses fugues. Aussi *al-abūq* a une force d'expression supérieure à *al-abbāq*.

[61] Nous remercions tout particulièrement Cl. Audebert, ainsi que M. Bakhouch, pour le concours qu'ils ont aimablement apporté à l'élaboration de cette traduction.

[62] Nous mentionnons, entre crochets, la pagination de l'article publié en arabe, par Hāšim al-Ṭaʿʿān, dans la revue *al-Mawrid*, sous le titre « *Maḫṭūṭ* farīd », p. 137-144. Deux glossaires commentés viennent en complément de cette traduction : l'un comprend les termes techniques qui apparaissent en transcription, entre parenthèses, dans la traduction ; l'autre regroupe les noms propres. Nous avons choisi de ne pas employer les marques de ponctuation du style direct (guillemets et tirets) afin de respecter la structure du texte arabe et l'imbrication des *isnād*.

[63] Nous mettons en exergue, pour plus de lisibilité, les noms des savants faisant l'objet d'une présentation détaillée.

[64] Dans le texte arabe : *ṭulūʿ al-ǧawzā'*. Le terme *al-ǧawzā'* peut désigner dans les textes arabes anciens soit les Gémeaux (au nombre des constellations et des signes zodiacaux), soit la constellation d'Orion. « Dans la tradition originelle arabe, la constellation correspondante [aux Gémeaux] est *al-ǧawzā'* (de signification inconnue), citée fréquemment dans la poésie et les textes anciens. En tant que constellation, cependant, l'ancienne *al-ǧawzā'* arabe se situait dans la figure stellaire appelée par les Grecs (et de là par l'astronomie moderne) Orion. » D'après Hartner- [Kunitzsch], « *Miṇṭaqat al-burūǧ* », p. 84.

[65] L'expression *al-ʿālī min kalām al-ʿArab*, que nous avons traduite par « le langage relevé des ʿArab », pourrait faire référence aux Ahl al-ʿĀliya, dénomination qui recouvre une base de division administrative des tribus de peuplement d'al-Baṣra qui étaient au nombre de cinq circonscriptions tribales (*aḫmās*). Les Ahl al-ʿĀliya était l'une de ces cinq circonscriptions. À ce sujet, C. Pellat précise : « Al-ʿĀliya désigne, pour les lexicographes, le Haut-Pays du Ḥiǧāz et ce sont bien des tribus antérieurement établies dans cette région qui constituent les Ahl al-ʿĀliya : Qurayš ; Kināna ; Bağila et Ḫaṯʿam ; Qays ʿAylān, numériquement les plus importants du groupement ; Muzayna ; Asad ». Pellat, *Le milieu baṣrien*, p. 23.

[66] L'éditeur précise qu'il n'a trouvé mention du fait qu'il fut cadi à al-Baṣra que chez Ibn al-Abār dans *Iʿtāb al-Kitāb*, p. 56. (*Maḫṭūṭ* p. 139, nº 3). C. Pellat, n'en fait pas mention dans la liste qu'il dresse des cadis d'al-Baṣra. En revanche, il mentionne qu'il fut cadi de Merw, d'après Ibn Saʿd

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Al-Ḥağğāğ l'envoya au Ḫurāsān après lui avoir demandé s'il commettait des barbarismes. Il [Yaḥya b. Yaʿmar] lui signala une incorrection qu'il avait commise, une de ces incorrections qui sont de l'ordre de l'infime (*ilā ḫafiyy-in min laḥn*). En conséquence, il l'envoya au Ḫurāsān. Il était chez Qutayba.

Puis Ibn Abī Isḥāq al-Ḥaḍramī prit de son enseignement, ainsi que ʿAnbasa l-Fīl et les contemporains qui étaient avec eux.

Puis il y eut **Abū ʿAmr b. al-ʿAlā'**. Il suivait de plus près le langage des ʿArab (*kalām al-ʿArab*) et leurs idiomes (*luġāt*) qu'al-Ḥaḍramī. Ceci parce qu'al-Ḥaḍramī pratiquait l'analogie et attaquait les ʿArab à ce titre. Il en allait de même pour ceux qui s'accordaient avec lui en cela [67].

Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' rapportait ce qu'il entendait des ʿArab, il ne divulguait pas sa science, et ne diffusait auprès du commun des gens (*ʿāmma*) qu'en petite quantité, à l'exception de ce qu'il rapportait de la poésie de Ǧarīr, d'al-Farazdaq, d'al-ʿAğğāğ ou de ceux de leur classe (*ṭabaqa*).

[p. 140] Les gens d'al-Kūfa disaient : Abū ʿAmr, il a manqué d'intelligence et il allègue le rétrécissement de la méthode (*taḍayyuq al-maḍhab*) [68] alors ils l'ont poussé à brûler ses écrits puis lorsqu'il réexamina son acte, il sut qu'il avait commis une erreur contre lui-même alors il revint à sa méthode mais il ne lui restait plus, en fait de savoir, que ce qu'il avait emmagasiné dans sa poitrine. Et il n'y avait plus à al-Baṣra, à son époque, en matière de transmission de poésie (*riwāyat al-šiʿr*) et de savoir des ʿArab (*ʿilm al-ʿArab*), que ce qu'il détenait. Quant à Ibn Isḥāq al-Ḥaḍramī, ʿIsā b. ʿUmar al-Ṯaqafī, Naṣr b. ʿAṣim al-Layṯī, tous compagnons de Yaḥya b. Yaʿmar, ils pratiquaient grammaire (*naḥw*) et analogie (*qiyās*).

Puis vint **al-Ḫalīl b. Aḥmad** qui déduisit les règles de la métrique (*ʿarūḍ*) et de la morphologie (*taṣrīf*). Il apporta ces choses subtiles et difficiles à saisir sur lesquelles il n'avait pas été précédé. Al-Aṣmaʿī méprisait sa méthode (*maḍhab*) alors qu'il comblait d'éloges ce sur quoi était Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' car il suivait à la lettre le savoir des ʿArab (*ʿilm al-ʿArab*) conformément à la façon dont ils parlaient.

Yunūs b. Ḥabīb lui emboîtait le pas à tel point que les gens d'al-Baṣra disaient : Yunūs b. Ḥabīb a amassé la langue arabe (*ʿarabiyya*), ses termes rares (*ġarīb*) et ses flexions (*iʿrāb*) et ils prétendirent qu'il n'y avait personne de plus généreux à dispenser son savoir et de plus large à donner ce qu'il en possédait.

Et Abū ʿUbayda et les autres compagnons de Ḫalaf al-Aḥmar ne lui voyaient personne de supérieur, après Abū ʿAmr b. al-ʿAlā', en ce qui concernait la correction de ses transmissions et l'authenticité de sa langue (*ṣidq lahğati-hi*). À tel point qu'Abū Zayd mentionna qu'ils s'étaient réunis à la porte d'al-Mahdī [69] et qu'il n'y avait personne parmi eux de plus sagace que lui que ce soit dans le vers poétique ou le récit (*ḥikayā*) d'après les ʿArab.

(*Ṭabaqāt* VII, p. 101) : « on cite le cas de Yaḥyā ibn Yaʿmur qui, nommé cadi de Merw, jugeait dans la rue, juché sur son âne. ». Pellat, *Le milieu baṣrien*, p. 287.

[67] À noter que la syntaxe de cette phrase pose un problème d'articulation avec ce qui la précède. Nous en proposons cette traduction.

[68] L'éditeur précise en note : « (*sic*) ainsi et je n'ai pu parvenir à établir la phrase ».

[69] Les érudits irakiens de cette époque avaient pour habitude de se réunir devant l'entrée des palais des califes ou des personnages influents, espérant être introduits auprès d'eux. Ils étaient souvent sollicités pour venir déclamer à brûle-pourpoint quelques vers de poésie ou afin d'élucider quelques questions litigieuses de grammaire ou de lexique ayant émergé au cours des audiences données par les califes. Il s'agit ici de al-Mahdī, troisième calife ʿabbāsside qui régna de de 158 à 169/775 à 785.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Al-Aṣmaʿī mentionna qu'al-Ḫalīl avait dit un jour : hier, les imams ont mémorisé d'après ce que j'ai dit. Alors al-Aṣmaʿī dit : hier s'en est allé avec ce qu'il contenait. Quelle chose est signifiée ici ? Il [al-Aṣmaʿī] prend le parti de l'attaquer (*yaḏhabu maḏhab al-ṭaʿn ʿalay-hi fī*) sur le fait qu'il prétend savoir ce que les ʿArab ne connaissent pas dans leur parler en fait de causes (*ʿilal*).

Mais c'était un homme probe, sensé, qui craignait Dieu et avait de la religion au point qu'ils rapportèrent qu'il arriva, un jour, alors que Ḥammād b. Zayd tenait sa séance, et ce dernier dit : celui qui veut regarder vers un homme en or qu'il regarde vers celui-ci.

Il fut questionné au sujet d'Ibn al-Muqaffaʿ et il dit : son savoir l'emporte sur son intelligence. Puis Ibn al-Muqaffaʿ fut questionné à son sujet et il dit : son intelligence l'emporte sur ses actions.

Abū Ḥāmid dit : Maysān a rapporté d'après al-Naḍr : ils appariaient al-Ḫalīl à Ibn ʿAwn en matière de mérite.

Il dit : al-Naḍr m'a dit : si al-Ḫalīl était toujours vivant je ne m'en séparerais pas.

Puis parmi les compagnons connus d'al-Ḫalīl, il y avait **Mu'arriǧ b. ʿAmr al-Sadūsī**, connu sous le nom d'al-ʿArūḍī. Ġassān m'informa qu'al-Mu'arriǧ avait dit : j'ai suivi al-Ḫalīl dans son savoir pendant des années puis je cherchai à pénétrer sa méthode (*maḏhab*) mais elle n'avait pas de matériaux (*lā taḥṣīl la-hu*). Alors je partis pour la *bādiya* (steppe) en quête de transmissions et de lignage (*fī ṭalab al-riwāya wa al-nasab*) jusqu'à en atteindre l'objet que je désirais.

Parmi les compagnons d'al-Ḫalīl, il y avait **Ibn al-Munāḏir** qui était établi en tant que *ǧiwār* près de la Mekke. Il était peu prodigue de savoir, avare de ce qu'il possédait alors qu'il avait à son actif beaucoup de poésie. Il rapporta d'après Sufyān al-Ṯawrī et d'après sa classe (*ṭabaqa*) et il transmettait son savoir par cœur. Son avarice à donner son savoir était telle qu'il corrompait ce qu'il délivrait à quelques-uns de ses disciples et il le modifiait.

Abū Ḥāmid dit : Muḥammad b. Nuʿaym m'a rapporté d'après Ǧaʿfar b. Abī ʿUmāra – Ǧaʿfar était établi en tant que *ǧiwār* près de La Mekke et possédait une coquette fortune - Ibn al-Munāḏir était pauvre, d'une pauvreté telle qu'il dit à al-Siǧistānī : Ô Abū Ḥātim tu vois ce monde dans sa longueur et sa largeur, Dieu n'a pas jugé bon de m'accorder ne serait-ce que le creux dans lequel se blottit l'oiseau *qaṭā* [70].

Ǧaʿfar dit : il se rendait chez moi et je lui exposais sa *qaṣīda* dont la rime est en *dāl*. Il m'en déclama alors ce passage :

Nos âmes ne nous sont que prêtées
Et les choses empruntées, leur terme, est d'être restituées.

Il dit : lorsqu'il revint me voir, je lui déclamai ce vers et il dit : je ne te l'ai pas déclamé comme cela. Je lui demandai : et comment me l'as-tu déclamé ? Il dit : j'ai plutôt déclamé ainsi :

Nos richesses ne sont que prêtées
Et les choses empruntées sont des échéances à restituer.

[70] Terme onomatopée du cri de cet oiseau, appartenant à la famille ornithologique des Ptéroclididés, dont le nom espagnol est *gangas*. Il a l'allure d'une petite perdrix à pattes courtes. Cet oiseau est souvent cité et décrit en poésie, si bien que « sans les anciens poètes du désert et l'attention épisodique qu'ils accordèrent au *ganga* dans les descriptions animalières servant de décor à leurs *qaṣīda*, cet oiseau eût été ignoré de toute littérature » (Viré, « *qaṭā* », p. 773-775).

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Abū Ḥāmid dit : j'ai entendu Ġassān b. Muḥammad dire : j'ai demandé à al-Mu'arriǧ b. ʿAmr al-Sadūsī son avis au sujet des savants d'al-Baṣra et il dit : ils disaient que Yunūs b. Ḥabīb avait emmagasiné en lui la langue arabe (*ʿarabiyya*), ses raretés (*ġarīb*) et ses flexions (*iʿrāb*).

Il dit : et Abū Ubayda est son égal à nos yeux.

Il dit : je lui demandai son avis au sujet d'**al-Aṣmaʿī** et il dit : ce n'est pas un savant. Que penses-tu d'un homme qui ne rapporte pas la poésie de sa tribu ? puis il dit : il est tantôt singe tantôt rossignol. Il dit : cela parce qu'il imitait (*kāna yaḥkī*) tellement bien l'embarras de la langue dans lequel se trouve un étranger qui veut parler l'arabe (*ʿuǧma*) qu'on pouvait s'y méprendre.

[p. 141]

Abū Ḥāmid dit : j'ai entendu Abū Saʿīd dire : j'ai entendu al-Aṣmaʿī dire : je ne prends pas en compte le savoir d'un homme qui n'entre pas au bain avec [ce savoir].

Il dit : alors je mentionnai cela à Abū ʿAmr al-Šaybānī. Il dit : et Abū ʿAmr avait quelques réserves à propos de lui [al-Aṣmaʿī] et il dit : je l'envoyai mais il ne put le faire entrer au bain avec lui [son savoir].

Abū Ḥāmid dit : c'est-à-dire qu'il ne put mémoriser.

Abū Ḥāmid dit : al-Aṣmaʿī avait l'esprit de répartie (*qarīḥa*), il mémorisait bien. Il était agréable et avait la disposition à se rapprocher des rois du fait de ses propos acérés et de son savoir qui tombait à point nommé. Il disait [al-Aṣmaʿī] : j'arrivai grâce au savoir et obtins [les faveurs] par les bons mots (*ittaṣaltu bi-l-ʿilm wa niltu bi-l-mulaḥ*). Car il se rendit auprès d'al-Rašīd, qui était à al-Raqqa. Il entra en contact avec Masrūr al-Ḫādim qui intercéda en sa faveur auprès d'al-Rašīd et celui-ci l'introduisit auprès de lui. Il l'entretint des hauts faits des ʿArab comme la guerre d'al-Basūs ou la guerre de Dāḥis wa al-Ġabrā'. Al-Rašīd le trouva pesant et lorsqu'il sortit de chez lui, Masrūr lui dit : malheur à toi qu'as-tu fait ? tu t'es lancé dans ce qui ne convenait pas au désir du Prince des Croyants. Il lui dit : je ne savais pas mais fais-moi revenir auprès de lui. Il dit : maintenant ce n'est pas le moment mais disparais pour un temps bref et reviens afin que je t'introduise auprès de lui. Alors il disparut puis revint et Masrūr demanda la permission qu'il soit admis en disant : Ô Prince des Croyants, notre Baṣrien est arrivé. Il dit : Ô Masrūr, que vais-je faire de lui ? Il est lourd et son discours est interminable. Il dit : pour que le Prince des Croyants l'essaie cette fois-ci. Il dit : il lui donna l'autorisation et il [al-Aṣmaʿī] entra.

Il dit : il [al-Aṣmaʿī] se mit à l'entretenir des bons mots (*mulaḥ*) des ʿArab et des anecdotes (*nawādir*) alors il fut en mesure d'avoir prise sur lui et il [*al-Rašīd*] l'établit parmi ses conteurs de veillées (*summār*) et parmi ceux qui l'entretenaient (*ḥuddāṯ*).

Abū Dā'ud m'a rapporté qu'il avait collecté les choses que l'on transmettait d'après lui [al-Aṣmaʿī] en fait de bons mots et d'anecdotes et qu'il les avait amenées à al-Baṣra et qu'il les lui avait exposées. Alors il en avait reconnu certaines et récusé d'autres.

Il dit : je ne sais pas ce qu'il recherchait et pourquoi il a récusé les choses qu'il avait transmises et dont il avait parlé spontanément, sans se contraindre à en parler [ou bien] s'il en avait eu audition puis oublié.

J'entendis Abū Saʿīd dire : **al-Kisā'ī** fixait avec plus de précision ce dont il avait audition (*aḍbaṭ li-mā samiʿa min*) que Sībawayh. Une famine et un ensemble de peines s'étaient abattus sur les ʿArab

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et les avaient précipités vers les terres fertiles (*al-rīf*) et ils avaient donc établi leur campement au Ẓahr al-Kūfa [71]. La plupart d'entre eux étaient des Asad et des Ḍabba. Al-Kisā'ī se rendait auprès d'eux et prenait ce qu'il entendait d'eux. Auprès d'eux, il se forma (*taḥarraǧa*) et une faculté innée à l'audition l'aida [à acquérir le savoir]. Il se distingua à tel point que Nuʿaym al-Naḥwī dit à son sujet : quant au fils de la Nabatéenne (Ibn al-Nabaṭiyya), il reçoit la grammaire (*naḥw*) en révélation nocturne du fait de l'immense connaissance qu'il en a. J'ai entendu Abū Saʿīd [dire] j'ai entendu Ibn al-Aʿrābī dire : les femmes n'ont pas eu de rapports avec al-Kisā'ī du fait de son penchant à l'illicite [72].

Abū Ḥāmid dit : *al-rahaq* c'est la fréquentation de ce qui est illicite.

Quant à **Abū ʿUbayda**, il comptait parmi les *ḥuffāẓ*. Il avait une transmission plus large qu'al-Aṣmaʿī et il était supérieur à lui en ce qui concernait les hauts faits des ʿArab et leur lignage mais il s'exprimait avec une difficulté d'élocution qui ne seyait pas aux séances des rois.

Quant à **Abū ʿAmr al-Šaybānī**, son nom est Isḥāq b. Mirār. Il était originaire du Sawād de Daskara al-Malik et il était fils de Nabatéens. Seulement, on l'appelait al-Šaybānī car il avait été avec Yazīd b. Mayzad puis après, avec son fils et aussi avec la descendance de Yazīd.

Abū Saʿīd m'a rapporté : il a dit : je lui demandai : quel genre d'homme est-ce ? Il répondit : un homme auquel Dieu a conféré le bienfait de l'Islam.

Il était déjà âgé et on prétend qu'il mourut en ayant dépassé les cent vingt ans.

J'ai entendu Abū Saʿīd dire : j'ai entendu Abū ʿAmr dire : [le premier] qui tint séance dans cette mosquée – c'est-à-dire la mosquée d'Abū Ǧaʿfar le Prince des Croyants à Dār al-Salām – ce fut moi-même. Je mémorisais, en ce temps, les longs poèmes de la poésie d'al-Kumayt.

Abū Saʿīd a dit : j'ai considéré les questions (*mas'ala*) relatives à la poésie d'al-Kumayt et d'al-Ṭirimmāḥ l'une après l'autre. Mais j'eus commentaire des finesses en matière de signification dans la poésie d'al-Kumayt ainsi que de ses obscurités par un homme appartenant aux gens d'al-Kūfa qui le tenait des Chiites, mais cela n'existait pas chez Abū ʿAmr [al-Šaybānī].

Abū Zayd était savant en grammaire (*naḥw*), *taṣrīf* (morphologie) et en idiomes (*luġāt*). Il fréquentait le Mirbad où il y avait l'assemblée des Aʿrāb.

[71] Par définition, *al-rīf* est un « pays cultivé et fertile, ordinairement sur les bords d'un fleuve et à la suite d'un désert ». (Kazimirski, *Dictionnaire arabe-français*, p. 963). Rapporté ici au site de la ville d'al-Kūfa, le terme *al-rīf* s'associe géographiquement à celui de *ẓahr* al-Kūfa, faisant référence à deux zones géographiques souvent mentionnées dans les sources arabes à l'endroit de la description du site de fondation de la ville (vers 17/638). L. Massignon évoque « la fixation des tribus nomades conquérantes en bordure du désert, dans le *rīf*, sur une « languette » (*lisān*, *ẓahr*) de sable sec pénétrant dans la zone irriguée par l'inondation d'un grand fleuve, pays d'antique civilisation. » (Massignon, *Opera Minora* III, p. 35). H. Djaït (*Al-Kūfa*, p. 68, n. 20) précise, quant à lui, que pour Ṣayf b. ʿUmar « le *lisān* est le *ẓahr* de Kufa, c'est-à-dire sa bordure surexhaussée de l'ouest ». Cet emplacement domine à l'ouest la cuvette salée du Nidjaf et au sud les *baṭāyiḥ*, vaste surface innondée où poussent roseaux et alfa, s'étendant jusqu'à al-Baṣra.

[72] R. Sellheim (« al-Kisā'ī », p. 172) mentionne que l'on reprochait à al-Kisā'ī « d'être amateur de vin de dattes (*nabīḏ*) et d'aimer les garçons. Pour les mentions dans les sources arabes, voir : al-Marzubānī, *Nūr al-qabas*, p. 284, 289 et Yāqūt al-Ḥamawī, *Muʿǧam al-Udabā'* XIII, p. 198.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

[p. 142]

Il s'efforçait lui-même de parler une langue pure (*al-faṣāha*), ce qui était méprisé et blâmé chez les savants sédentaires [73].

Abū Saʿīd m'a rapporté qu'un jour il s'approcha d'un poissonnier et demanda : à combien ces deux poissons [74] ? Le poissonnier répondit : avec deux dinars vous l'emportez. Il retourna auprès de ses compagnons et dit : gardez-vous de parler en usant des flexions aux gens du souk.

Abū Dā'ud m'a rapporté qu'il était marié à une femme de la banlieue d'al-Baṣra. Il dit : il allait la voir sur son âne. C'est alors que quelques enfants du clan d'Anas b. Mālik, en embuscade, le guettèrent. Tout cela parce qu'il leur était parvenu qu'il avait mentionné leur grand-père. Embusqués, le long du chemin, ils le guettèrent puis le firent descendre de son âne et se mirent à le frapper alors qu'il disait : par Dieu, je n'ai pas insulté Anas ! Ils dirent : tant que tu parleras en prononçant les désinences, nous te frapperons jusqu'à ce que tu abandonnes l'usage des flexions.

Abū al-Walīd al-Marwazī, qui comptait parmi ses transmetteurs, m'a rapporté qu'il [Abū Zayd] avait controversé avec Abū Ḥanīfa [75] et qu'il professait sa doctrine. Il dit à Abū Ḥanīfa : par Dieu Anas est satisfait [76] par ton langage. Car on dit qu'Abū Ḥanīfa commettait des barbarismes. Alors Abū Ḥanīfa lui dit : les gens d'al-Baṣra étaient comme toi ? Il répondit : je suis en deçà d'eux. Alors il dit : vous les gens d'al-Baṣra, vous ne connaissez que l'arrogance.

Abū Zayd transmettait peu de poésie.

Abū Ḥāmid dit : j'ai entendu Abū Saʿīd dire : j'ai entendu Abū ʿAmr [al-Šaybānī] dire : j'ai écrit la science des ʿArab (*ʿilm al-ʿArab*) en deux traites.

Il dit : il disait qu'il n'est pas convenable que nous mentions car nous ne sommes pas assurés de ne pas avoir déjà menti dans une part de ce que nous avons rapporté.

Ibn al-Aʿrābī disait : celui qui ment s'abaisse.

[73] Les éléments donnés ici sur les rapports entre la langue parlée et ce qui réfère à la « langue pure » des ʿArab, concordent avec l'analyse de J. Fück (*ʿArabīya*, p. 121) concernant l'évolution de la langue arabe. Il parle d'une « cassure qui, au cours du IIIe/IXe siècle, se produisit dans la vie de la langue entre l'ancienne ʿArabīya et le moyen-arabe ascendant ». Il précise : « Parler comme un Bédouin en conservant toutes les finales flexionnelles – la plus haute louange qu'au IIe/VIIIe siècle on pouvait accorder au langage d'un homme – était alors passé de mode. Lorsque le calife Muʿtaḍid, avec son vizir al-Qāsim b.ʿAbdallāh, se rendit à Baṣra en 283 H., les notables de la ville et un peuple nombreux vinrent à sa rencontre sur des bateaux. Le vieux Abū Ḥalīfa (environ 205-305 H.), neveu et élève du philologue Ǧumaḥī, présenta alors au calife les doléances de la ville durement éprouvée par la révolte des esclaves dans une langue si démodée – il s'était tellement accoutumé dans sa jeunesse à l'*iʿrāb* que cela était devenu chez lui une seconde nature – que tous furent frappés d'étonnement » (d'après un exemple emprunté à Masʿūdī, *Murūǧ al-ḍahab* II, Le Caire, 1346, p. 357).

[74] La lisibilité de cette anecdote tient pour l'essentiel sur la forme duelle de l'arabe.

[75] L'éditeur mentionne, à cet endroit, « comme si ici la phrase était incomplète », *Maḥṭūṭ*, p.142, note 24. Il s'agit vraisemblablement d'Abū Ḥanīfa (m. 150/767), le théologien éponyme de l'école juridique ḥanafite bien que son écart d'âge avec Abū Zayd al-Anṣārī (m. 215/830-831) soit important (63 ans entre les dates de décès). Al-Qifṭī rapporte un *ḫabar* très proche de celui-ci entre les deux mêmes protagonistes (où le *ism* d'Abū Ḥanīfa est aussi réduit à sa seule *kunia*) dans la notice qu'il consacre à Abū Zayd al-Anṣārī (Al-Qifṭī, *Inbāh al-ruwāt* II, p. 33). Par ailleurs, un *maǧlis* qui a lieu entre Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' et Abū Ḥanīfa (le théologien) est basé sur la critique du langage de ce dernier, ce qui vient conforter qu'il s'agit certainement bien de lui ici (Al-Zaǧǧaǧī, *Maǧālis al-ʿulamā'*, p. 181).

[76] L'éditeur signale (*sic*) à cet endroit. Nous traduisons, sous toute réserve, « Par Dieu Anas est satisfait de ton langage » en fonction de la mention dans le *ḫabar* précédent d'Anas b. Mālik.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Abū Saʿīd rapportait d'après certains descendants d'Abū ʿAmr [al-Šaybānī] que lorsqu'il fut mourant il se mit à dire : Ô homme ou Ô personne au beau faciès, à l'agréable odeur, aux vêtements propres, approche, approche. Il dit : c'était un ange qui lui apparaissait. Et cet homme beau lorsqu'il se présenta, lui annonça le royaume.

Ibn al-Aʿrābī comptait comme le plus intelligent de ses deux compagnons [et al-Mufaḍḍal] [77] al-Ḍabbī. Il rapportait beaucoup, avait bonne mémoire et était *samīn al-alfāẓ*. [78] Il tenait la transmission d'al-Mufaḍḍal et l'interprétation d'al-Aʿrābī. Al-Mufaḍḍal disait : vous devez référer à al-Aʿrābī pour l'interprétation de la poésie et à moi pour la transmission.

Ibn al-Aʿrābī tenait la grammaire (*al-naḥw*) d'al-Kisā'ī et le lignage (*ansāb*) et les hauts faits (*ayām*) des ʿArab de Hayṭam b. ʿAdī et d'Ibn al-Kalbī. Il rapportait également d'après Abū Zayd et ceci parce qu'Abū Zayd se rendit jusqu'à al-Mufaḍḍal, et il m'informa qu'Ibn al-Aʿrābī avait sélectionné parmi ses écrits et qu'il avait eu audition de lui.

Quant à **al-Aḫfaš**, il s'occupait de grammaire (*naḥw*), de prosodie (*ʿarūḍ*) et de morphologie (*taṣrīf*) mais il n'était pas de langue pure (*wa lam yakun bi-faṣīḥ al-lisān*). Il était savant en ces matières mais transmettait peu. Il était avare de son savoir. On disait qu'il ne mettait presque pas dans ses écrits ce qui était nouveau et ce dont on pouvait beaucoup tirer profit, ceci parce ce qu'il avait pour visée en agissant ainsi que les gens viennent à lui.

Al-Aḫfaš, instruisait les enfants d'al-Kisā'ī et il écrivit de nombreuses questions à partir du savoir d'al-Kisā'ī. Puis il les apporta à al-Baṣra et on lui attribue aujourd'hui un *Kitāb al-Masā'il*.

Ses compagnons lui ont demandé : quel est ce savoir que tu nous as amené ? Il diverge de notre savoir.

Il répondit : je l'ai apporté pour moi-même et celui qui souhaite le prendre qu'il le prenne et celui qui souhaite le laisser qu'il le laisse.

Quant à **Quṭrub**, il est proche d'al-Aṣmaʿī hormis le fait qu'il est supérieur à al-Aḫfaš, en langue arabe (*ʿarabiyya*) et qu'al-Aḫfaš, est plus correct (*aṣaḥḥ*) que lui en matière de savoir.

Quant à **al-Naḍr b. Šumayl**, il est un homme aux transmissions abondantes, digne de foi dans le domaine du hadith, loué auprès des siens, correct (*ṣaḥīḥ*) en matière de savoir, précis dans la fixation (*ḍābiṭ li-mā*) de ce qu'il transmet. Ses écrits concernant la langue arabe sont de bons écrits. L'origine de son grand livre revient à Abū Ḫayra al-Aʿrābī auquel il a ajouté ce qu'il a entendu des Aʿrāb et d'autres qu'eux. De même al-Layṯ b. Naṣr b. Sayyār a ajouté également au livre d'Abū Ḫayra sauf

[77] Les crochets sont du fait de l'éditeur mais ce passage ne livre pas tout son sens. Il concorde cependant avec le fait qu'Ibn al-ʿArābī (né à al-Kūfa en 150/767, m. vers 231/846) fut le disciple d'al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī qui avait épousé sa mère et dont il transmit le recueil de poèmes, *al-Mufaḍḍaliyāt*.

[78] L'expression *samīn al-alfāẓ* (littéralement « gras de mots / propos »), n'est pas une expression habituelle. Faute d'une pleine compréhension, nous la laissons en arabe. Il faut peut-être entendre qu'Ibn al-ʿArābī possédait un vaste répertoire.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

qu'il partage des mots (*alfāẓ*) avec lui alors qu'al-Naḍr a changé quelques mots de son livre, donc le livre d'al-Layṭ est plus pur (*afṣaḥ*). Nous n'avons trouvé, à l'encontre d'al-Naḍr, d'erreur en langue arabe (*ʿarabiyya*) qu'une chose en laquelle les gens du hadith pensent qu'il a fait erreur. [p. 143] Et ils prétendent qu'il diverge en cela du reste des rapporteurs dans son propos : *al-ʿabariya* [79]. Et les gens du hadith le réfutent sans preuve. Et ce qui est juste dans le parler des ʿArab, c'est ce qu'apporte al-Naḍr, à savoir qu'*al-ʿabariya*, chez les ʿArab, est le fait de prendre avec dureté, grossièreté et violence. Mais les gens du hadith estiment que cela, transmis ainsi, est sans argument ni preuve.

Et celui qui a dit : *al-qabr baynah* [80] c'est-à-dire que tu le prends avec sécheresse et violence et ce n'est pas des mœurs de ceux qui raisonnent. C'est comme s'il te disait que tu dois le traiter avec bienveillance et assistance. Ceci est le parler des ʿArab. Certains parmi les gens du hadith disent qu'il a fait une erreur dans ʿAmmār al-Duhnī. Car il a dit : ʿAmmār a de la graisse et il a cru qu'al-Duhnī était apparenté à *al-duhn* – la graisse – mais il s'apparente plutot à une branche de la tribu des Bağīla qu'on appelle Duhn. Et si on mémorisait ʿAmmār en tant que possesseur de graisse, comme venant d'al-Naḍr, ce serait une erreur.

Quant à **al-Qāsim b. Maʿan** b. ʿAbd al-Raḥmān b. ʿAbd Allāh b. Masʿūd, il était celui qui avait collecté et transmis le plus de poésie, le plus savant d'entre eux en grammaire (*naḥw*) et en matière d'idiomes (*luġāt*) des ʿArab, et le plus pieux. Il fut juge d'al-Kūfa à deux reprises et il ne prit pas un dirham pour son compte.

Quant à **Abū Muʿāḏ al-Naḥwī**, j'ai entendu Ġassān dire : j'ai entendu Mu'arriğ dire : si Abū Muʿāḏ était en Iraq, on frapperait à la badine les aisselles des chameaux, pour les diriger vers lui, depuis toutes les régions de la terre, en [quête] de grammaire.

Quant à **Abū ʿUbayd al-Qāsim b. Sallām**, il n'eut personne qui put être rapproché de lui, en son temps. Il était un homme de loi qui fut juge du Šām et il comptait parmi les lecteurs en vue. Les gens d'équité parmi les ulémas le reconnurent et il composa des livres aux sujets variés que personne ne composa comme lui.

Abū Ḥāmid dit : j'ai entendu Abū Saʿīd dire : je n'ai pas qualité de *ḥāfiẓ* mais je mémorise, sauf que je l'ai entendu dire : Ibn al-Aʿrābī m'a dit : Ô Abū Saʿīd tu mémorises mieux qu'al-Aṣmaʿī et qu'Abū Ubayda.

Quant à **Abū Ḥātim al-Siğistānī**, c'est un homme qui fixe convenablement les récits (*ḥikāyāt*). Il s'attacha à al-Aṣmaʿī et il en eut audition. Il eut audition d'Abū ʿUbayda et d'Abū Zayd al-Anṣārī et il prit de la méthode (*maḏhab*) d'al-Aḫfaš ce avec quoi il s'éleva au-dessus de nombre de ses pairs. Il eut audition du hadith et il allait dans cette voie (*yaḏhabu ḏālika al-maḏhab*) et on ne lui connaît

[79] Nous vocalisons ce terme sous toute réserve sachant que nous n'en avons pas trouvé attestation.

[80] L'éditeur précise, en note de bas de page, que le mot se présente ainsi à l'origine et qu'il n'a pu trouver sa forme juste. Nous vocalisons ce terme sous toute réserve sachant que nous n'en avons pas trouvé attestation.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pas de penchant pour l'innovation (*bidʿa*) qui put le déprécier. Ceci parce qu'Abū Zayd et al-Aḫfaš étaient Qāḍarites [81], Abū ʿUbayda Ibāḍite [82], al-Aṣmaʿī était Nāṣibite [83] et son grand-père ʿAlī b. Aṣmaʿ avait été chargé par al-Ḥaǧǧāǧ b. Yūsuf de brûler les exemplaires du Coran qui ne suivaient pas la recension faite par ʿUṯmān b. ʿAffān. Le poète avait même dit à ce sujet :

Les traces des campements sont devenues comme
Un livre qu'aurait effacé, jusqu'à le faire disparaître, al-Bāhilī Ibn Aṣmaʿ.

Il avait un parti pris contre les gens d'al-Kūfa en ce qui concernait les lectures du Coran, les transmissions et les récits. Et al-Aṣmaʿī ne lui refusa presqu'aucune part de son savoir, à tel point que, parfois, il lui exposait la poésie de tel poète et que lui recueillait ses points de questionnement (*masā'il*) question après question [84].

Abū Ḥāmid dit : nous n'atteignimes personne, qui fût né et originaire du Ḫurāsān, de plus complet en ce qui concernait les méthodes de l'*adab* et de plus versé en jurisprudence en matière de religion que **Muḥammad b. Naʿīm**. Car il était transmetteur, grammairien, versé en science de la métrique, généalogiste, savant en matière de révélation et en ce qui concernait les flexions et les termes rares [du Coran]. Le fleuron de son savoir [85] fut ce qu'il rapporta du savoir d'al-Naḍr dont il avait bien fixé la transmission. Il n'y avait d'erreur dans son savoir que le type d'erreur dont ne se départissent pas les savants, les hommes de loi, les hommes de lettre et les transmetteurs. Car il n'est aucun d'entre eux à qui ne s'est attachée une erreur car le savant est celui qui fait juste et qui fait erreur. Car celui qui fait juste en tout, celui-là ne peut être que Dieu Tout-Puissant. Il m'est arrivé de trouver faute et erreur chez **Abū al-ʿAmayṭal** qui n'a pas son pareil parmi ceux issus de la *bādiya*. Comment donc s'étonner d'un citadin qui écrit et qui lit, qui côtoie les livres et qui est préposé à leur lecture attentive, et de ce qui est rapporté ou de ce qui ne l'est pas ? Abū Saʿīd m'a rapporté qu'un jour ʿUmmāra b. ʿAqīl b. Bilāl b. Ǧarīr lui déclama :

N'ai-je pas protégé Ḥafīr
Des Banū Qurṭ et de leur homme robuste (*ʿilǧ*) [86] *aux grosses lèvres* (*al-šaffār*) [87].

[81] *Al-qadarīya* : une des sectes les plus anciennes de l'Islam qui admet notamment l'existence en l'homme d'une liberté de choix. Ce fut à la fois une école de théologie dogmatique (*kalām*) et un mouvement politique (Laoust, *Les schismes dans l'Islam*, p. 48).

[82] *Al-Ibāḍīyya* : une des divisions du mouvement ḫāriǧite. Abū ʿUbayda Maʿmar b. al-Muṯanna est mentionné, par ailleurs, comme ṣufrīte, en référence à une autre division du mouvement ḫāriǧite, dans la *GAS* VIII, p. 67.

[83] Le terme *nāṣibī* (pl. *nawāṣib*) désigne « les ennemis de la famille du Prophète » et est généralement employé à des fins polémiques par les chiites pour désigner les sunnites. Cet élément parle en faveur d'une appartenance chiite de l'auteur du traité. Al-Aṣmaʿī était connu pour être un « sunnite orthodoxe » (Lewin, « Al-Aṣmaʿī », p. 739).

[84] Cette mention ne manque pas de faire penser à la génèse de l'ouvrage *Fuḥūl al-šuʿarā'* que nous évoquons dans la note nº 49 de notre article.

[85] Littéralement, l'expression arabe *ġurrat ʿilmi-hi* « l'étoile blanche de son savoir » réfère par le terme *ġurrat*, à l'étoile blanche au front du cheval.

[86] Le terme *ʿilǧ* peut également signifier « gros âne sauvage ».

[87] Le terme *al-šaffār* va donner lieu à une variante en *al-šaqqār* dans la glose faite à la suite de ce vers.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il dit : alors je dis : Ô Abū ʿAqīl que signifie *al-šaffār* ? Il dit : celui qui a de grosses lèvres. Il dit : alors je lui dis : mais c'est là le signe distinctif d'al-Baʿīṯ ? Il dit : alors le cheihk fut alerté et dit : non. Alors je lui dis : mais d'où le tiens-tu ? Il dit : mon grand-père disait cette *qaṣīda* à al-Baṣra et une partie parvint jusqu'à nous et l'instituteur (*mu'addib*) me l'a enseignée écrite sur une planche et c'était en fait *al-šaqqār*, ceci du fait qu'al-Baʿīṯ était roux. [p. 144] Sa mère était une non-arabe [88] d'Ispahan. Et Ǧarīr l'a invectivé avec cela à plus d'une reprise dans sa poésie.

Puis je demandai à Abū Saʿīd : à quel endroit de ces choses Abū al-ʿAmayṭal fit-il des fautes ? Il dit : On lui exposait ce qu'il n'avait pas rapporté d'après une lecture fautive (*taṣḥīf*) alors il commentait en fonction de ce qu'il entendait, car il arrivait rarement qu'il se trompe en partant de la parole des ʿArab. Il trouvait à tout ce qu'on lui soumettait une sortie, une issue et il le commentait comme tel.

Quant à **Nūḥ b. Qudāma**, il était poète de façon innée, de langue pure, aux propos acérés, au beau parler, au suave énoncé des paroles. Il n'était pas versé dans le savoir et ne possédait pas ce surplus de compréhension qui lui eût fait comprendre ce que saisissait Muḥammad b. Naʿīm. Muḥammad avait une science plus abondante que lui. Il avait une transmission de poésie et une connaissance de la grammaire plus étendues qu'Abū Dā'ud et qu'al-Aṣmaʿī. Abū Dā'ud était parmi ceux qui fixaient le mieux ce qu'ils entendaient.

Abū al-Ḥusayn dit : **Abū Ḥāmid** Aḥmad b. Muḥammad b. Šaybān était le plus complet des imams de la langue arabe en matière de savoir. Il était celui qui connaissait le plus de grammaire. Il avait rencontré les Aʿrāb que ʿAbd Allāh b. Ṭāhir avait élus et classés avant lui. Et il avait soumis la poésie de chacun des poètes des Anciens, et aussi celle d'autres qu'eux, au rapporteur de la poésie, issu de la tribu du poète. Et ce dernier lui avait présenté une suite ininterrompue de témoins dignes de foi jusqu'à parvenir jusqu'à celui qui avait dit le poème, en ayant audition et en cernant les commentaires et les motifs du poème. Il s'attacha à Abū Saʿīd Aḥmad b. Ḫālid al-Ḍarīr jusqu'à prendre sans lui laisser garder une seule chose des finesses de son savoir. Il prit des choses de lui et d'un ensemble d'autres parmi lesquels : Abū ʿUbayda Maʿmar b. al-Muṭannā, Abū ʿAmr Isḥāq b. Marār al-Šaybānī, Ibn al-Aʿrābī Muḥammad b. Ziyād, al-Aṣmaʿī ʿAbd al-Mālik b. Qurayb et ceux qui leur ressemblaient.

ʿAlī b. Muḥammad al-Kātib m'a informé. Il dit : j'ai vu Abū Saʿīd, alors qu'Abū Ḥāmid était présent dans son assemblée. Lorsque ce dernier se leva, Abū Saʿīd dit : s'il m'arrive quelque chose alors tu prends ce jeune homme.

Un autre m'a informé qu'Abū Saʿīd avait dit à Abū Ḥāmid : certes tu es supérieur à moi car je fais autorité dans la mémorisation et toi tu fais autorité dans la mémorisation et l'écriture.

Quelqu'un qui assista à une séance chez al-Iṣbahānī, où Abū Ḥāmid était présent, m'a raconté que lorsqu'il se leva, al-Iṣbahānī avait dit aux membres de son cercle : à quel niveau se situait al-Aṣmaʿī par rapport aux Aʿrāb que celui-ci a rencontrés ?

[88] Littéralement *kānat ummu-hu ḥamrā'* « sa mère était rouge », où l'adjectif de couleur est employé en référence au teint des non-arabes.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Abū al-Hayṭam al-Harawī écrivit à Naṣr b. Aḥmad : il m'est parvenu qu'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī était chez toi alors attache-toi le car il est unique en ce monde en cette époque. J'ai assisté à une assemblée, où il était aussi, chez ʿAlī b. Ḥaǧar à Merw. Je controversai plusieurs choses avec lui mais la preuve était de son côté. Cela même alors qu'Abū al-Hayṭam surpasse les gens de son époque en clairvoyance, en habileté, et qu'il est témoin de toute chose, dusse-t-elle ne se manifester que par ce qui en est absent. Et parmi les choses qu'Abū Ḥāmid a expliquées concernant les vers des ʿArab et dans lesquelles il a mis son savoir et qu'il a commentées d'après les mots (*alfāẓ*) et les idiomes (*luġāt*), par audition, questionnement et par emprunts aux imams en vue, en tout cela, il n'a pas eu besoin de s'appesantir sur sa description – grâce à Dieu, seigneur des deux mondes, que la bénédiction de Dieu soit sur notre seigneur Muḥammad et les siens entre les purs.

Le traité prend fin, par la main de l'esclave suppliant la grâce cachée de son Seigneur, ʿAlī b. al-Šayḫ Muḥammad Riḍā al-Šayḫ Ǧaʿfar al-Ǧarwī al-Naǧafī. Que Dieu lui accorde son pardon ainsi qu'à l'ensemble des croyants et des croyantes, le jour du jugement.

GLOSSAIRE COMMENTÉ DES NOMS PROPRES PRÉSENTS DANS LE TRAITÉ D'ABŪ ḤĀMID AL-TIRMIḎĪ [89]

• ʿAbd Allāh b. Ṭāhir : (né en 182/798, mort en 230/844) Fils du fondateur de la dynastie des Ṭāhirides, d'origine arabe de la tribu des Ḫuzāʿa. Il fut à la fois poète, général et homme d'état. En 214/829-830, il fut nommé par al-Ma'mūn gouverneur du Ḫurāsān. « C'était un homme fort cultivé, animé d'un amour et d'un respect profonds pour la science ; dans la controverse relative aux mérites respectifs de la culture arabe et de la culture persane, à laquelle participèrent les plus fins esprits de l'époque, ʿAbd Allāh se montra partisan énergique de tout ce qui était arabe. » (E. Marin, « ʿAbd Allāh b. Ṭāhir », p. 54). ʿAbd al-Ḥamīd al-Šilqānī étudie notamment, dans son ouvrage *Riwāya al-ʿarabiyya fī-mā warā' al-ʿIrāq* (p. 24-26), les liens entre les savants et la dynastie des Ṭāhirides.

• Abū l-Aswad al-Du'alī, Ẓālim b. Sufyān (né avant l'Islam pour certains, en Arabie – 69/688) : considéré par la tradition arabe comme le premier à avoir posé les règles de la grammaire arabe. Répertorié dans les grammairiens d'al-Baṣra.

• Abū al-Ḥusayn ʿAlī b. al-Ḥusayn al-Kātib al-Yazīdī al-Anṣārī : rapporteur du traité et très certainement disciple d'Abū Ḥāmid. Inconnu en dehors de ce traité.

• Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' (m. vers 154/770) : lecteur du Coran, transmetteur de poésies, considéré comme le fondateur de l'école grammaticale d'al-Baṣra.

• Abū ʿAmr al-Šaybānī (né vers 120/738 à al-Kūfa, m. vers 213/828) : lexicographe d'al-Kūfa, versé en grammaire, poésie et hadith. Plusieurs versions s'attachent à expliciter l'origine de la *nisba*, al-Šaybānī. Dans la notice que lui consacre Abū l Ṭayyib al-Luġawī, il est dit qu'il était « des gens d'al-Ramāda [toponyme] à al-Kūfa et qu'il demeurait près (*ǧawāra*) des Banū Šaybān, sous leur

[89] Nous utilisons, pour la matière du commentaire, en dehors des références explicites, l'*Encyclopédie de l'Islam et la Geschichte des Arabischen Scrifttums*.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

protection, et qu'il a tiré d'eux l'origine de sa *nisba*». (Abū al-Ṭayyib al-Luġawī, *Marātib*, p. 145). Al-Qifṭī note qu'il «n'était pas un Šaybānite, mais qu'il avait instruit et éduqué les enfants de personnes appartenant aux Banū Šaybān, d'où sa *nisba*». Al-Qifṭī mentionne également son origine nabatéenne par sa mère et fait état de la connaissance qu'il aurait eu de cette langue (Al-Qifṭī, *Inbāh* I, p. 221 et p. 226). Voir Isḥāq b. Mirār.

• Abū al-ʿAmayṭal (m. 240/854) : poète et philologue qui fut au service de Ṭāhir b. al-Ḥusayn, au Ḫurāsān, puis de son fils ʿAbd Allāh b. Ṭāhir. Il était chargé de juger de la valeur des poèmes adressés à son maître et était attaché à la poésie de facture traditionnelle bédouine. ʿAbd al-Ḥamīd al-Šilqānī aborde le cas d'Abū al-ʿAmayṭal dans son ouvrage *al-Aʿrāb al-ruwāt*, p. 145-147, 205-206.

• Abū Dā'ud : personnage non identifié.

• Abū Ǧaʿfar (m. 158 / 775) : al-Manṣūr.

• Abū Ḥāmid Aḥmad b. Muḥammad b. Šaybān : auteur du traité. Inconnu par ailleurs.

• Abū Ḥanīfa (m. 150/767) : théologien éponyme de l'école ḥanafite.

• Abū Ḥātim al-Siǧistānī (m. 255/869) : philologue d'al-Baṣra.

• Abū Ḫayra al-Aʿrābī : il pourrait s'agir de Nahšal b. Zayd (m. vers 150/767), arabe bédouin des Banū ʿAdā. Il est cité par Ibn al-Nadīm dans la rubrique «Des Aʿrāb célèbres de langue pure dont les savants eurent audition et un peu de leurs *aḫbār* et de leur lignage». Il figure aussi chez al-Zaǧǧāǧī dans deux *maǧlis* en compagnie d'Abū ʿAmr b al-ʿAlā' (m. 154/770) en qualité d'informateur bédouin. Dans l'un des *maǧlis*, sa mère entre aussi en scène afin d'attester une expression. Ibn al-Nadīm lui attribue un *Kitāb al-ḥašarāt*. Ibn al-Nadīm, *al-Fihrist*, tome I, p. 75. Al-Zaǧǧāǧī, *Maǧālis al-ʿulamā'*, p. 6-8.

• Abū al-Hayṭam al-Harawī : personnage non identifié.

• Abū al-Ḥusayn : rapporteur du traité. Voir Abū al-Ḥusayn ʿAlī b. al-Ḥusayn al-Kātib al-Yazīdī al-Anṣāri.

• Abū Muʿāḏ al-Naḥwī : personnage non identifié.

• Abū Saʿīd : voir Abū Saʿīd al-Ḍarīr (Aḥmad b. Ḫālid).

• Abū Saʿīd Aḥmad b. Ḫālid al-Ḍarīr : lexicographe de Bagdad mort vers 282/895 à 104 ans qui rejoignit le gouverneur d'al-Ma'mūn, ʿAbdallāh b. Ṭāhir, à Nisābūr. (*GAS* VIII p.167-168).

• Abū ʿUbayda, Maʿmar b. al-Muṭannā : (vers 110/728 à al-Baṣra – 209/824-826). *Mawlā* (client) du clan qurayšite des Taym. D'une famille originaire de Bāǧarwān, près d'al-Raqqa en Mésopotamie. Philologue d'al-Baṣra. Voir al-Aṣmaʿī.

• Abū ʿUbayd al-Qāsim b. Sallām : (né à Harāt vers 154/770 ; m. à La Mekke en 224/838) grammairien, exégète du Coran et juriste. ʿAbd Allāh b. Ṭāhir se montra pour lui un généreux mécène.

• Abū al-Walīd al-Marwazī : personnage non identifié.

• Abū Zayd, Saʿīd b. Aws al-Anṣārī (m. 215/830-831) : originaire de la tribu médinoise des Ḫazraǧ. Grammairien et lexicographe arabe d'al-Baṣra. Élève d'Abū ʿAmr b. al-ʿAlā', il fut l'un des rares Baṣriens à se rendre à al-Kūfa, où il recueillit auprès d'al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī, la majeure partie des documents poétiques mis en œuvre dans son *K. al-Nawādir*. (Brockelmann, «Abū Zayd», p. 172.)

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

• Al-ʿAğğāğ (m. vers 97/715) : poète arabe de la tribu de Tamīm, qui résida essentiellement à al-Baṣra. Sa poésie se caractérise par l'emploi du mètre *raǧaz* et sa prédilection pour l'allitération et les mots rares.

• Al-Aḫfaš (m. vers 215/830) : il s'agit d'al-Aḫfaš al-Awsaṭ Abū al-Ḥasan Saʿīd b. Masʿada. Grammairien d'al-Baṣra.

• ʿAlī b. Aṣmaʿ : grand-père d'al-Aṣmaʿī.

• ʿAlī b. Ḥaǧar (m. 244 / 858) : ʿAlī b. Ḥaǧar b. Iyās al-Saʿadī Abū al-Ḥasan (d'après l'éditeur, *Maḫṭūṭ*, p. 144, note 45).

• ʿAlī b. Muḥammad al-Kātib : personnage non identifié.

• ʿAlī b. al-Šayḫ Muḥammad Riḍā al-Šayḫ Ğaʿfar al-Ġarwī al-Naǧafī : scribe du traité.

• ʿAmmār al-Duhnī (m. 133 de l'hégire) : ʿAmmār b. Muʿāwiya al-Duhnī al-Kūfī. (d'après l'éditeur, *Maḫṭūṭ*, p. 143, note 30)

• Anas b. Mālik (m. vers 93 / 711) : serviteur du prophète, compagnon et traditionniste.

• ʿAnbasa al-Fīl (m. 120/738) : *rāwī* d'al-Baṣra. Appartient aux natifs du Maysān qui se fixèrent à al-Baṣra peu après sa fondation.

• Al-ʿArūḍī : littéralement « qui pratique la métrique ». Voir Mu'arriǧ b. ʿAmr al-Sadūsī.

• Asad : tribu des Banū Asad.

• Al-Aṣmaʿī, ʿAbd al-Malik b. Qurayb (m. 213/828) : philologue arabe d'al-Baṣra. Fait parti avec Abū ʿUbayda et Abū Zayd al-Anṣārī de ce que B. Lewin (« Al-Aṣmaʿī », p. 739) appelle le « triumvirat ». Tous trois eurent pour maître Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' et eurent pour disciple al-Ğāḥiẓ. La *nisba* al-Bāhilī, donnée à al-Aṣmaʿī, réfère à la tribu arabe qaysite d'al-Bāhila. Dans une anecdote, al-Aṣmaʿī prétend descendre des Banū Aʿṣur b. Saʿd b. Qays ʿAylān.

• Baǧīla : tribu arabe considérée comme une subdivision des Anmār.

• Al-Baʿīṯ : (dates non attestées mais son activité est associée à celles de deux rivaux Ğarīr et al-Farazdaq) surnom du poète satirique d'al-Baṣra nommé Ḫidāš b. Bišr al-Muǧāšiʿī, orateur des Tamīm.

• Al-Basūs : fille de Munqiḏ b. Salmān al-Tamīmiyya qui fut à l'origine du meurtre de Kulayb b. Rabīʿa al-Taġlibī et de la guerre qui s'ensuivit (*ḥarb al-Basūs*) à l'époque préislamique (Fück, « al-Basūs », p. 1121).

• Ḍabba : tribu arabe de la confédération d'al-Ribāb, alliée aux Tamīm.

• Dāḥis wa al-Ġabrā' : nom d'une guerre qui eut lieu dans la seconde moitié du VI^e^ siècle de J.-C. entre deux tribus des Ġaṭafān. Le terme Dāḥis réfère à un étalon (devenu proverbial comme porte-malheur) et celui de al-Ġabrā' à une jument qui furent tous deux à l'origine du conflit (Bellamy, « Dāḥis wa al-Ġabrā' », p. 178.).

• Dār al-Salām : Baġdād.

• Daskara al-Malik : une des quatre localités du ʿIraq. Le terme désigne « un poste, un village, une ville ou simplement un terrain nivelé. » À l'époque islamique, elle était une station caravanière sur la route du Ḫurāsān puis au début de l'histoire islamique, Daskara devint une dépendance Kharidjite (Duri, « Daskara », p. 171).

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

• Al-Farazdaq, Tammām b. Ġālib Abū Firās : (m. à al-Baṣra entre 110/728 ou 112/730). Né en Arabie orientale, dans la Yamāma, du groupe de Dārim, branche des Tamīm. Poète d'époque omeyyade, contemporain des deux autres poètes al-Aḫṭal et Ǧarīr avec lequel il maintint un échange satirique durant 40 ans.

• Ǧaʿfar b. Abī ʿUmāra : L'éditeur dit ne pas le connaître « mais qu'il pourrait peut-être s'agir d'Ibn Abī ʿUmāra, mentionné dans le *Fihrist* d'Ibn al-Nadīm (p. 30), des gens de La Mekke. Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' aurait rapporté d'après lui » (d'après l'éditeur, *Maḫṭūṭ*, p. 140, note 11).

• Ǧarīr b. ʿAṭiyya b. al-Ḫaṭafā b. Badr (né vers le milieu du Ier/VIIe siècle ; m. vers 110/728-729) : du clan des Banū Kulayb b. Yarbūʿ, branche de la tribu muḍarite des Tamīm. Poète rival d'al-Farazdaq et contemporain d'al-Aḫṭal.

• Ġassān b. Muḥammad : personnage non identifié.

• Al-Ḥaḍramī: voir Ibn Abī Isḥāq al-Ḥaḍramī.

• Al-Ḥaǧǧāǧ, b. Yūsuf b. al-Ḥakam b. ʿAqīl al-Ṯaqafī (né à al-Ṭā'if vers 41/661 ; m. 95 /714) : gouverneur d'Iraq sous ʿAbd al-Malik.

• Ḫalaf al-Aḥmar, Abū Muhriz (115-180/733-796) : ses parents, originaires du Farġāna, furent emmenés captifs en Iraq où ils furent affranchis par Bilāl b. Abī Burda dont Ḫalaf al-Aḥmar demeura le *mawlā*. Il transmit la somme poétique recueillie par Ḥammād al-Rāwiya et est lui-même considéré comme *rāwiya* (transmetteur).

• Al-Ḫalīl b. Aḥmad, b. Tamīm al-Farāhidī (m. à al-Baṣra vers 175/791) : né dans le ʿUmān, il fut élevé à al-Baṣra. Philologue, il est connu pour être l'auteur du premier dictionnaire arabe le *Kitāb al-ʿAyn*, bien que cette attribution soit discutée sur plusieurs points. Il posa également les bases du système prosodique arabe.

• Ḥammād b. Zayd : il pourrait s'agir de Abū Ismāʿīl Ḥammād b. Zayd b. Dirham (98-179/717-795) traditionniste d'al-Baṣra (Pellat, « Ibn Dirham », p. 385.)

• Hayṭam b. ʿAdī (né à al-Kūfa vers 120/138 ; m. entre 206-209/821-824) : auteur d'ouvrages historiques (*aḫbārī*).

• Ibāḍite : voir la note nº 82 de la traduction du traité de Abū Ḥāmid.

• Ibn Abī Isḥāq al-Ḥaḍramī, ʿAbdallāh (né à al-Baṣra en 29/650 ou 39/659 ; m. en 117/735 ou 127/745) : grammairien et lecteur du Coran d'al-Baṣra. Il eut pour maître Ibn ʿAbbās dont il perpétue la lecture isolée (*šāḏḏa*) et dont il influence, en partie, ʿĪsā b. ʿUmar al-Ṯaqafī et Abū ʿAmr b. al-ʿAlā'. D'après Pellat (« ʿAbd Allāh b. Abī Isḥāq », p. 44) : « Il semble maintenant établi qu'il est le plus ancien des véritables grammairiens arabes ; c'est lui qui aurait étendu l'usage du raisonnement inductif. (*qiyās*) ». Voir al-Ḥaḍramī.

• Ibn al-Aʿrābī, Muḥammad b. Ziyād (né à al-Kūfa en 150/767 ; m. vers 231/846) : philologue de l'école d'al-Kūfa. Élève d'al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī qui avait épousé sa mère et dont il transmit les *Mufaḍḍaliyyāt*.

• Ibn al-Kalbī, Hišām b. Muḥammad b. al-Sā'ib (m. 204-206 / 819-821 à al-Kūfa) : savant polygraphe, versé dans la généalogie.

• Ibn al-Munāḏir, Muḥammad (m. 198/813 à La Mekke) : poète satirique, originaire de ʿAdan, venu à al-Baṣra pour s'instruire. Après une jeunesse religieuse et dévolue à l'étude, il connut un

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

revirement tel qu'il fut accusé de *zandaqa*. On dit qu'il alla même jusqu'à jeter des scorpions dans une mosquée et mettre de l'encre dans l'eau des ablutions. Il invectivait les philologues et visait à attaquer leur honneur. Poursuivi, il se réfugia à La Mekke où il mourut dans la pauvreté (Pellat, « Ibn Munādhir », p. 914).

• Ibn al-Muqaffaʿ (né vers 102/720 à Ǧūr dans le Fārs ; m. en 139/756) : prosateur et traducteur, en arabe, d'ouvrages des civilisations indiennes et iraniennes.

• Ibn ʿAwn, ʿAbd Allāh b. ʿAwn al-Mazinī (m. 151 / 768) : homme de lettres et transmetteur (*Maḫṭūṭ*, présentation critique p. 140 nº 9 ; al-Sīrāfī, *Aḫbār al-naḥwiyyīn*, p. 47).

• ʿĪsā b. ʿUmar al-Ṯaqafī : (m. 149/766) *mawlā* de Ḥālid b. al-Walīd. Il reçut la *nisba* al-Ṯaqafī du fait qu'il s'établit à al-Baṣra parmi les Ṯaqīf. Grammairien arabe et lecteur du Coran d'al-Baṣra. Il eut pour maître Ibn Abī Isḥāq al-Ḥaḍramī et pour disciples al-Aṣmaʿī, Ḫalīl b. Aḥmad et Sībawayh. D'après J. Fück (« ʿĪsā b. ʿUmar », p. 95) : « Dans son *Iḫtiyār*, il n'adopta pas aveuglément le langage des Bédouins, mais, au contraire, critiqua leurs poètes et, comme Ibn Abī Isḥāq, appliqua les principes du raisonnement logique (*qiyās*). Même dans la conversation courante, il appliquait toujours l'*iʿrāb*, et ses biographies donnent des exemples de son style affecté. »

• Al-Iṣbahānī : personnage non identifié.

• Isḥāq b. Mirār : voir Abū ʿAmr al-Šaybānī.

• Al-Kumayt (m.126/743) : poète chiite.

• Kināna : Kināna b. Ḫuzayma. Tribu arabe apparentée aux Asad dont le territoire était voisin de La Mekke.

• Al-Kisā'ī (m. vers 189/805) : Abū al-Ḥasan ʿAlī b. Ḥamza. Grammairien, philologue, lecteur du Coran, attaché à al-Kūfa. Descendant d'une famille du Sawād, *mawlā* des Banū Asad.

• Al-Layṯ b. Naṣr b. Sayyār, al-Layṯ b. al-Muẓaffar (m. 187/803) : philologue et juriste arabe, qui était le petit-fils du gouverneur omeyyade du Ḫurāsān, Naṣr b. Sayyār al-Kinānī al- Layṯī (m. 131/748). Il est parfois identifié à Layṯ b. Naṣr. Il étudia la grammaire et la lexicographie auprès d'un savant aux talents variés, le qadi d'al-Kūfa, al-Qāsim b. Maʿn. Il fut secrétaire des Barmakides. Il fut en lien étroit avec al-Ḫalīl b. Aḥmad à tel point qu'il sera, a posteriori, considéré comme véritable auteur du *Kitāb al-ʿAyn* (Sellheim, « Al-Layth b. al-Muẓaffar », p. 716).

• Masrūr al-Ḫādim : eunuque du calife Hārūn al-Rašīd.

• Maysān : personnage non identifié.

• Mirbad : marché situé à l'ouest de la ville d'al-Baṣra, fréquenté par les poètes et les savants venant, entre autre, y recueillir les parlers et les vers de poésie des bédouins venus commercer.

• Al-Mufaḍḍal, al-Mufaḍḍal al-Ḍabbī (m. vers 170/786) : philologue d'al-Kūfa. Voir Ibn al-ʿArābī.

• Mu'arriǧ b. ʿAmr al-Sadūsī (m. 175 / 791) : Mu'arriǧ b. ʿAmr Abū Fayd al-Sadūsī. Homme de lettre, poète originaire de Merw, venu à Bagdad avec al-Ma'mūn. (al- Qifṭī, *Inbāh* III, p. 227-230). Voir al-ʿArūḍī

• Muḥammad b. Naʿīm : l'éditeur propose plusieurs possibles pour identifier ce personnage mais les éléments donnés dans le traité ne permettent pas de trancher (d'après l'éditeur, *Maḫṭūṭ*, p. 143, note 35).

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

• Al-Naḍr b. Šumayl al-Māzinī (né à Merw en 122/740 ; m. en 203/819) grammairien d'al-Baṣra, érudit en matière de poésie, et de hadith. Il aurait vécu 40 ans parmi les Bédouins.

• Nuʿaym al-Naḥwī : l'éditeur pense qu'il pourrait s'agir de Nuʿaym b. Maysara al-Naḥwī. (*Maḫṭūṭ*, présentation critique p. 141, nº17). Deux *nisba*-s lui sont attribuées : al-Rāzī et al-Marwazī. Homme versé en hadith. Serait mort à al-Rayy vers 175 / 791 (al-Qifṭī, *Inbāh* III, p. 352-353).

• Naṣibite : voir la note nº 83 de la traduction du traité de Abū Ḥāmid.

• Naṣr b. ʿĀṣim al-Layṯī (m. 89/708) : grammairien d'al-Baṣra, disciple d'Abū l-Aswad al-Du'alī.

• Naṣr b. Aḥmad : personnage non identifié.

• Nūḥ b. Qudāma : personnage non identifié. Il existe, en revanche, un Qudāma b. Nūḥ, poète mentionné dans la notice de Baššār b. Burd (m. 167/783) (*GAS* II, p. 456).

• Qādarites : voir la note nº 81 de la traduction du traité de Abū Ḥāmid.

• Al-Qāsim b. Maʿn b. ʿAbd al-Raḥmān b. ʿAbd Allāh b. Masʿūd (m. vers 175 / 791) : juge d'al-Kūfa, versé en fiqh, hadith, poésie, lignage et hauts faits (al-Zubaydī, *Ṭabaqāt al-naḥwiyyīn*, p. 146).

• Qutayba, Qutayba b. Muslim (m. 96 / 715) : chef d'armée arabe sous les Omeyyades qui, sous l'autorité d'al-Ḥağğāğ, consolida la domination arabe du Ḫurāsān.

• Quṭrub (m. à Bagdad en 206 / 821) : surnom d'Abū ʿAlī Muḥammad b. al-Mustanīr, grammairien et lexicographe d'al-Baṣra.

• Al-Raqqa: ville islamique médiévale sur le moyen Euphrate aujourd'hui centre administratif du gouvernorat de al-Raqqa en République arabe syrienne. À l'époque ʿabbāsside, une nouvelle ville nommée al-Rāfiqa fut édifiée à 200 m. à l'ouest du site de la cité médiévale. Les « deux villes-sœurs d'al-Raqqa et d'al-Rāfiqa constituaient ensemble la plus vaste entité urbaine de Syrie et de Mésopotamie septentrionale, surpassée seulement sans doute par Baġdād, capitale du pouvoir ʿabbāsside, en Mésopotamie centrale. Il était donc logique que le calife Hārūn al-Rašīd (170-193/786-809), à la recherche d'une résidence alternative, s'installât en 180/796 à al-Raqqa/al-Rāfiqa, où il établit ses quartiers pendant une douzaine d'années, jusqu'en 192/808. » (Meinecke, « al-Raqqa », p. 425).

• Al-Rašīd : Hārūn al-Rašīd, cinquième calife ʿabbāsside (règne de 170 à 193/786 à 809).

• Šām : Damas (dans le cadre du traité).

• Sawād : le terme désigne les terres agricoles d'Irak.

• Sībawayh : (m. vers 180/796) grammairien d'al-Baṣra, célèbre pour son *Kitāb*.

• al-Siğistānī : voir Abū Ḥātim al-Siğistānī

• Sufyān al-Ṯawrī (né à al-Kūfa en 97/716 ; m. vers 161/778) : traditionniste, théologien et ascète.

• Al-Ṭirimmāḥ, b. Ḥakīm b. Ḥakam (m. vers 126/743 mais sans certitude) poète tribal d'ascendance yéménite. Une grande amitié aurait lié al-Ṭirimmāḥ au poète chiite al-Kumayt. Il fut également lié au poète Ru'ba b. al-ʿAğğāğ (m. 145/762).

• ʿUmāra b. ʿAqīl b. Bilāl b. Ǧarīr : poète, né dans laYamāma, qui vécut à Bagdad et qui mourut probablement sous le califat d'al-Mutawakkil (232-247/847-861).

• ʿUṯmān b. ʿAffān : troisième calife omeyyade (règne de 23-25/644-656).

• Yaḥya b. Yaʿmar al-ʿAdawānī : (variantes considérables sur sa date de décès allant de 89 à 129/707 à 746. On dit qu'il aurait vécu jusqu'à l'âge de 83 ans). Né à al-Baṣra, il a passé une partie de

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

sa vie au Ḫurāsān. Il devait être d'obédience chiite. Il est attesté qu'il fut cadi à Merw d'après Ibn Saʿd (voir dans notre traduction note nº 66).

• Yunūs b. Ḥabīb (m. à al-Baṣra en 182/798) : grammairien, lexicographe, lecteur du Coran d'al-Baṣra.

• Ẓahr al-Kūfa : : voir la note nº 71 de la traduction du traité de Abū Ḥāmid.

• Ẓālim b. Sufyān : voir Abū l-Aswad al-Du'alī.

• Yazīd b. Mayzad : Yazīd b. Mazyad al-Šaybānī participa sur ordre du calife Hārūn al-Rašīd à la répression des Ḫāriğites lors de la révolte de Naṣībīn qui eut lieu en 178/794 et qui embrasa toute la province de al-Ǧazīra. Yazīd b. Mazyad tua en 179/795 l'instigateur de cette révolte qui était al-Walīd b. Ṭarīf al-Šārī (Omar, « Hārūn al-Rašīd », p. 240).

GLOSSAIRE COMMENTÉ DES TERMES TECHNIQUES PRÉSENTS DANS LE TRAITÉ D'ABŪ ḤĀMID AL-TIRMIḎĪ

Il s'agit dans ce glossaire commenté d'expliciter certains termes techniques qui figurent dans le traité d'Abū Ḥāmid afin, notamment, de positionner nos choix de traduction. Ceci, parce que l'opération de traduction à laquelle nous les soumettons constitue une gageure là où les significations, pour ces mêmes termes, dans la langue d'origine, ne sont pas toujours claires et font référence à plusieurs notions, voire plusieurs possibles. Car ce traité est un condensé de termes qui ont déjà, pour la plupart d'entre eux, fait l'objet de recherches. Aussi il serait bien hâtif de les réduire, après traduction, à un seul terme dans la langue d'arrivée. Pour cette raison, il était donc important de faire apparaître le terme ou certaines expressions en arabe, et de référer à quelques compléments de significations, en regard d'une traduction qui doit être avant tout lue et considérée comme une proposition.

À notre niveau, l'objectif principal de ce glossaire commenté est de proposer une lecture de ces termes en référence au contexte et à la période du traité globalement estimée au IIIe/IXe siècle. Pour cela, nous nous appuierons, dans la mesure du possible, sur les travaux existants en la matière, sans prétendre à l'exhaustivité.

Nous avons évoqué que l'objet du traité d'Abū Ḥāmid appartient à la problématique générale concernant la langue arabe qui mobilise tous les efforts des savants de son époque. La caractéristique des termes de ce glossaire est par conséquent, à sa mesure, le reflet de cette problématique et de ses grands mouvements. Ainsi, la majorité des termes de ce lexique peut être organisée en trois grands ensembles :

– le premier ensemble englobe des termes référant à la notion générale d'une langue arabe pure, le langage des ʿArab (*kalām al-ʿArab*), élargie à l'ensemble des connaissances des ʿArab sous le terme *ʿilm al-ʿArab* (le savoir des ʿArab). Il correspond à la matière relevant d'un fond bédouin, au réservoir duquel les savants vont puiser ;

– le deuxième ensemble regroupe les termes qui désignent tout ce qui est fautif par rapport à la norme d'une langue arabe pure ;

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

– le troisième ensemble va comprendre tous les termes qui vont permettre d'aborder l'analyse de la langue arabe et de ses savants, soit de façon globale soit par branches de savoir, par disciplines.

Al-ʿālī min kalām al-ʿArab : la part relevée du langage des ʿArab. Cette mention est importante dans le sens où elle sous-entend une gradation dans l'expression *kalām al-ʿArab*. Ceci est en conformité avec la classification des lexicographes qui considèrent certaines tribus de langue plus pure que d'autres.

• *Afṣaḥ* : voir *al-faṣāha*.

• *Alfāẓ* : (pl. de *lafẓ*) mots ou propos.

• *ʿĀmma* : le commun des gens. Mis pour désigner généralement le peuple, la masse, le commun des hommes. Le terme s'oppose à l'élite (*ḫāṣṣa* – qui n'est pas du commun) mais il apparaît, compte tenu de la difficulté à déterminer la composition de ces deux catégories, que le terme *ʿāmma* pouvait aussi s'appliquer à un ensemble de personnes d'éducation moyenne. Cette acception convient plus à l'usage du terme *ʿāmma* faite par Abū Ḥāmid dans le passage suivant : « Abū ʿAmr b. al-ʿAlā' [..] ne divulguait auprès du commun des gens (*ʿāmma*) qu'en petite quantité, à l'exception de ce qu'il rapportait de la poésie de Ǧarīr, d'al-Farazdaq, d'al-ʿAǧǧāǧ ou de ceux de leur classe » (*Maḫṭūṭ*, p. 139). Par ailleurs, la mention du terme *ʿawāmm* (pluriel de *ʿāmma*) fait référence à ceux dont le langage a besoin d'être corrigé : « et à inciter le commun (*ʿawāmm*) [à utiliser] le langage correct des ʿArab » (*Maḫṭūṭ*, p. 139). Dans le droit fil de cet exemple, on pense aux nombreux traités, titrés sous la rubrique du *Laḥn al-ʿāmma*, que les grammairiens de l'époque d'Abū Ḥāmid ont composé pour mettre en exergue les fautes de langage qu'ils avaient relevées dans cette classe de population. Voir *ʿawāmm*.

• *ʿArab* : nous avons gardé le terme arabe dans notre traduction, sachant qu'il faut l'entendre par « Bédouins » au sein de ce traité. Il existe cependant initialement une différence entre les termes *ʿarab* et *aʿrāb* : le terme *aʿrāb* réfère aux Bédouins alors que le terme *ʿarab* réfère aux Arabes sédentaires, de La Mekke et de Médine notamment, et du reste de la péninsule Arabique. Dans le cas du traité d'Abū Ḥāmid, nous avons, le plus souvent, la forme *ʿarab*, qui semble néanmoins devoir être comprise par « Bédouins ». Ceci va dans le sens de l'analyse d'A. Marbach [90] qui « montre que dans les premières sources grammaticales, principalement dans le *Kitāb* de Sībawayh, le terme *'Aʿrāb* est remplacé par celui de *ʿArab*. » (cité par Versteegh, *The Explanation of Linguistic Causes*, p. 31).

• *Aʿrāb* : voir *ʿarab*.

• *ʿArabiyya* : la langue arabe qui prendra le sens de langue arabe littéraire classique. Elle réfère, dans le traité, à une langue arabe relevée, exempte de *laḥn*, prise aux meilleurs modèles bédouins, dans le domaine poétique notamment.

• *ʿArūḍ* : à entendre dans le sens *ʿilm al-ʿarūḍ* qui désigne la métrique arabe ancienne.

• *Aṣaḥḥ* : voir *ṣaḥīḥ kalām al-ʿArab.*

• *ʿAwāmm* : les gens du commun (pl. de *ʿāmma*). Voir *ʿāmma*.

• *Bidʿa* : innovation, croyance ou coutume qui ne s'appuie pas sur un précédent datant de l'époque du Prophète. Souvent considérée comme mauvaise, la notion s'est vue affinée et classée, selon sa nature, en *bidʿa* bonne, louable, mauvaise voire blâmable (d'après Robson, « *bidʿa* », p. 1234).

[90] Marbach, « *Maʿnā al-muṣṭalaḥ « ʿArab* », p. 145-178.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

• *Al-faṣāha* : clarté, pureté du discours. La « notion de *faṣāha*, à la fois de pureté, de clarté et de beauté, détermine le choix des mots de bonne frappe » (Pellat, *Le milieu baṣrien*, p. 129).

• *Ġarīb* : dans le domaine philologique, le terme signifie « expression rare, peu usitée, obscure ».

• *Giwār* : protection, voisinage ; protégé, client. Le terme porte aussi une notion d'ordre religieux lorsqu'il s'agit de protection conférée par un lieu saint.

• *Ḥāfiẓ* : celui qui conserve, qui garde d'où qui mémorise. Le terme désigne aussi celui qui connaît le Coran par cœur. Voir pl. *ḥuffāẓ*.

• *Ḥikāyāt* : les récits. Terme qui compte parmi les compétences des savants et qui fait partie du fonds pris chez les Bédouins. Nous traduisons par « récits » mais on peut entendre sous ce terme aussi les relations, les contes, les anecdotes, tout ce qui peut être rapporté en fait d'histoires. La racine peut aussi prendre le sens « d'imiter quelqu'un », et le terme *ḥikāya* peut s'employer alors pour exprimer l'idée de sons imités. Nous trouvons une illustration de cette acception, dans le traité d'Abū Ḥāmid, lorsqu'il est signifié qu'al-Aṣmaʿī imite à la perfection les étrangers parlant l'arabe : « *ḏālika annahu kāna yaḥkī al-ʿuǧma fa-ka-anna-hu hiyya* – cela parce qu'il imitait (*kāna yaḥkī*) tellement bien l'embarras de la langue dans lequel se trouve un étranger qui veut parler l'arabe (*ʿuǧma*) qu'il s'y confondait » (*Maḫṭūṭ*, p. 140).

• *Ḥuffāẓ* : voir sing. *ḥāfiẓ*.

• *ʿIlal* : causes (sing. *ʿilla*). La signification de ce terme peut être éclairée par l'ouvrage du grammairien al-Zaǧǧāǧī (m. 337/949) dont le titre s'intitule *al-Īḍāḥ fī ʿilal al-naḥw*. K. Versteegh propose une traduction et une analyse de cet ouvrage et il traduit *ʿilal al-naḥw* par « les causes linguistiques ». En référence à l'explication donnée par al-Zaǧǧāǧī lui-même dans le chapitre V d'*al-Īḍāḥ*, K. Versteegh en dégage, dans son introduction critique, le sens général suivant : « Dans le contexte du IVe/Xe siècle, la théorie linguistique arabe des « causes » pour le phénomène linguistique est à la fois ce que nous appellerions les « règles de grammaire » et les arguments avec lesquels les linguistes expliquent ces règles » (Versteegh, *The Explanation of Linguistic Causes*, p. 7).

• *ʿIlm al-ʿArab* : le savoir des ʿArab. Le terme recoupe tout ce qui provient des ʿArab, en fait de connaissance (poétique, lexicale, proverbiale, anecdotique, syntaxique, morphologique etc.).

• *Iʿrāb* : flexion. J. Fück souligne l'importance des flexions dans la classification des grammairiens arabes car les étrangers avaient du mal à les intégrer et il caractérise ce terme comme suit : « L'*iʿrāb*, arabisation du langage, manière de parler comme un vrai bédouin, se dénote avant tout dans l'attention minutieuse accordée à toutes les finesses de la flexion désinentielle » (Fück, *ʿArabīya*, p. 9-10). Voir *luġāt*.

• *Kalām al-ʿArab* : le langage des ʿArab à prendre au sens du langage des Bédouins. Il réfère au langage des Bédouins, jugé pur aux yeux des savants. Cette expression, très fréquente dans les sources, est la clef de voûte qui met en lumière la théorie des savants de cette époque qui pose le modèle d'une langue arabe pure, en référence à des locuteurs bédouins qui n'ont pas été en contact avec les sédentaires. Voir *ʿArab*.

• *Laḥana* : il commit un barbarisme, un solécisme (*laḥn*). Le terme *laḥn* réfère au fait de parler mal la langue arabe et surtout de commettre des barbarismes en mettant à tort et à travers les voyelles. Faute de prononciation.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

• *Laḥǧa* : langue. Voir l'expression *ṣidq laḥǧati-hi*.

• *Luġāt* : idiomes. Cette traduction s'appuie sur le fait que, chez les grammairiens de la période d'Abū Ḥāmid, le terme *luġāt* semble vraisemblablement référer aux variantes des différents parlers bédouins. Dans un exemple, présenté par K. Versteegh, emprunté au contexte des débuts de l'exégèse coranique, le terme *luġāt* est mis en opposition avec celui de *iʿrāb* : « Le terme *iʿrāb* se trouve, toutefois, dans le très ancien commentaire coranique de Muḥammad al-Kalbī (d. 146/763), où il est utilisé dans le sens de « langage (correct) des Bédouins » en opposition à *luġāt* « formes dialectales (non standard) des Bédouins dans les temps préislamiques. » (Versteegh, *The Explanation of Linguistic Causes*, p. 105).

• *Maḍhab* : à entendre par « méthode » dans le cadre du traité. Voir dans le texte de l'article note 32.

• *Mas'ala* : voir *masā'il*.

• *Masā'il* : (pl. de *mas'ala*) littéralement « questions » mais le terme réfère à une technique d'argumentation employée dans les cercles de savants à l'époque médiévale arabe. Il s'agit de discuter des problèmes non résolus, d'envisager les questions et les objections en regard de tel ou tel point, d'un vers ou d'un poème par exemple.

• *Mulaḥ* : les bons mots. Le terme peut être englobé comme une part constituante du *ʿilm al-ʿArab*.

• *Naḥw* : grammaire. Nous avons opté pour la traduction du terme *naḥw* par « grammaire » tout en sachant les restrictions qu'il conviendrait d'y apporter. Cette traduction vise à référer aux termes « *naḥw*/grammaire » comme une enseigne sous laquelle plusieurs notions peuvent venir se ranger selon le contexte d'emploi du terme dans le texte et le cadre diachronique dans lequel il doit être situé.

À ce sujet, on peut notamment se référer aux travaux de M. Carter, évoqués ici par K. Versteegh : « Dans son exposé, Carter (1968) défend le point de vue que les prédécesseurs de Sībawayh étaient les représentants d'une ancienne manière amateur de s'occuper du langage et de poésie. Leur façon d'examiner le matériel linguistique était éminemment non technique, et le *Kitāb* de Sībawayh a été la plus précoce des descriptions professionnelles / analyses du langage. Dans le droit fil de ce point de vue, Carter (1985) ne croit pas non plus que le terme *naḥw* fût déjà utilisé, à ce premier stade, avec le sens technique de « grammaire ». D'après lui *naḥw* dans le *Kitāb* signifie « façon de parler » – en synonymie avec des termes comme *ṭarīqa*, *sabīl*, *waǧh*, *maǧrā*, etc. – et les *naḥwiyyīn* cités par Sībawayh sont « ceux qui s'occupent de la façon dont les gens parlent ». C'est seulement après la mort de Sībawayh que *naḥw*, dans l'expression *ahl al-naḥw*, employée par al-Aḫfaš al-Awsaṭ (*Maʿānī* II, p. 375, nº 9), acquiert un certain sens technique, « les aspects techniques de la façon dont les gens devraient parler » (Carter, 1985, p. 266). Le sens technique de « grammaire », avec les *naḥwiyyīn* en tant que « grammairiens » est fixé par lui à une période beaucoup plus tardive, le IVe siècle de l'hégire, après l'introduction de la logique grecque. [91] » (Versteegh, *Arabic Grammar and Qur'ānic Exegesis in Early Islam*, p. 36-37).

[91] Traduction personnelle. Références des ouvrages cités par K. Versteegh (d'après bibliographie Versteegh, *Arabic Grammar*, p. 207, 211, 217) :
Carter, *A Study of Sībawaihi's Principles* ; Carter, « When did the Arabic word *naḥw* first come to denote grammar ? », p. 265-272.
Aḫfaš, *Maʿānī* = Abū al-Ḥasan Saʿīd ibn Masʿada al-Aḫfaš al-Awsaṭ, *Maʿānī al-Qur'ān*.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

• *Nawādir* : les anecdotes.

• *Qiyās* : raisonnement par analogie – en grammaire « le mot *qiyās* signifie la « norme », c'est-à-dire l'instrument qui permet au grammairien de « régler » (*qāsa*) le comportement morphologique ou syntaxique d'un mot, inconnu par la transmission (*naql*) ou l'audition (*samāʿ*), sur le comportement connu d'un autre mot, en vertu d'une certaine analogie » (Troupeau, « *qiyās* », p. 240).

• *Riwāyat al-šiʿr* : transmission de la poésie.

• *Ṣaḥīḥ* : voir *ṣaḥīḥ kalām al-ʿArab*.

• *Ṣaḥīḥ kalām al-ʿArab* : le langage correct des ʿArab. Voir *taṣḥīḥ al-kalām*.

• *Ṣidq lahǧati-hi* : l'authenticité de sa langue.

• *Ṭabaqa* : classe. On s'accorde généralement à traduire le terme *ṭabaqa* par « catégorie, classe, série ». Le terme figure également dans le titre de nombre d'ouvrages *Ṭabaqāt al-šuʿarā'* ou *al-naḥwiyyīn* que l'on rend par *Classes des poètes* ou *des grammariens*. En donnant au terme *ṭabaqa*, le sens de classe, l'idée d'une classification émerge bien que les critères n'en soient pas explicités dans la plupart des ouvrages. Ibn Sallām al-Ǧumaḥī emploie le terme dans un passage où il explique comment il a voulu organiser ses *Ṭabaqāt al-šuʿarā'* (al-Ǧumaḥī, *Ṭabaqāt*, I, texte source, p. 24 et glose de ce passage et du terme *ṭabaqāt* par l'éditeur critique Maḥmūd Muḥammad Šākir, introduction critique, p. 65-69).

• *Taṣḥīf* : faute d'orthographe ; substitution d'une lettre à la place d'une autre qui dénature, intentionnellement ou non, le sens initial.

• *Taṣḥīḥ al-kalām* : le rétablissement de l'exactitude du langage. La langue est ici considérée dans sa globalité par le terme *al-kalām* (le langage, le discours, la langue). Ce langage, jugé fautif, n'est envisagé qu'à travers son *taṣḥīḥ* (correction, rectification ; véracité, exactitude dans ce qu'on dit) pour tendre vers le *ṣaḥīḥ kalām al-ʿArab* (le langage correct des ʿArab). Le mouvement de correction est aussi visible au niveau morphologique par la variation, au sein d'une même racine, entre le terme *taṣḥīḥ* et le terme *ṣaḥīḥ*.

• *Taṣrīf* : morphologie. Le *ʿilm al-taṣrīf* s'occupe des altérations des mots, à l'exclusion des terminaisons de déclinaison (*iʿrāb*).

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

BIBLIOGRAPHIE [92]

Instruments de travail

Dozy, R., *Supplément aux dictionnaires arabes II*, Paris, 1967

Encyclopédie de l'Islam, 2e édition

Bellamy, J. A., « Dāḥis wa al-Ġabrā' », *EI²* S 3-4

Brockelmann, C., « Abū Zayd », EI² I

Duri, A. A., « Baghdād », *EI²* II

—, « Daskara », *EI²* II

Fück, J.W., « al-Basūs », *EI²* I

—, « ʿĪsā b. ʿUmar », *EI²* IV

Hartner, W. - [P. Kunitzsch], « *Miṇṭaqat al-burūǧ* », *EI²* VII

Lewin, B., « al-Aṣmaʿī », *EI²* I

Marin, E., « ʿAbd Allāh b. Ṭāhir », *EI²* I

Meinecke, M., « al-Raqqa », *EI²* VIII,

Omar, F., « Hārūn al-Rašīd », *EI²* III

Pellat, Ch., « Ibn Dirham », *EI²* S 5-6

—, « ʿAbd Allāh b. Abī Isḥāq », *EI²* I

—, « Ibn Munādhir », *EI²* III

Robson, J., « *bidʿa* », *EI²* I

Sellheim, R., « al-Kisā'ī », *EI²* V

—, « Al-Layth b. al-Muẓaffar », *EI²* V

Troupeau, G., « *qiyās* », *EI²* V

Viré, F., « *qaṭā* », *EI²* IV

Kazimirski, A.de B., *Dictionnaire arabe-français II*, Paris, 1860

Sources arabes

Abū Ḥāmid al-Tirmizī, « *Maḥṭūṭ* farīd nafīs ʿan marātib al-naḥwiyyīn », édité par Hāšim al-Ṭaʿʿān, *al-Mawrid* 3/2, Bagdad, 1974, p. 137-144.

Abū al-Ṭayyib al-Luġawī, *Marātib al-naḥwiyyīn*, édition critique de Muḥammad Abū al-Faḍl Ibrāhīm, Dār al-Fikr al-ʿArabī, Le Caire, 1974.

Aḫfaš, Abū al-Ḥasan Saʿīd ibn Masʿada al-Aḫfaš al-Awsaṭ, *Maʿānī al-Qur'ān*, ed. by Fā'iz Fāris al-Ḥamad. 2nd ed., 2 vols. Kuwait, 1981.

Al-Ǧāḥiẓ, *al-Bayān wa al-tabyīn*, édition Maktaba al-Ḫāniǧī, Le Caire, 4 tomes, 1968.

Al-Ǧumaḥī, Muḥammad b. Sallām, *Ṭabaqāt fuḥūl al-šuʿarā'*, édition critique de Maḥmūd Muḥammad Šākir, Dār al-Madanī bi-Ǧidda, Ǧidda, 1974, 2 tomes (tome I : p. 5-179 *Dībāǧa al-kitāb* par M. M. Šākir, partie qui était destinée à l'origine à être un article pour la revue irakienne *al-Mawrid* + p. 7-72 et 8 planches introduction critique par M. M. Šākir + p. 1-296 première partie du texte source des *Ṭabaqāt fuḥūl al-šuʿarā'* ; tome II p. 297-1009 suite et fin du texte source des *Ṭabaqāt fuḥūl al-šuʿarā'*).

Al-Aṣmaʿī, Abū Saʿīd ʿAbd al-Malik b. Qurayb, *Fuḥūl al-šuʿarā'*, édition critique de Muḥammad ʿAbd al-Munʿim Ḫafāǧī et Taha Muḥammad al-Zaynī, al-Maṭbaʿa al-Munīriyya bi-l-Azhar, Le Caire, 1953.

Ibn al-Nadīm, *al-Fihrist*, édité par Šaʿbān Ḫalīfa Walīd Muḥammad al-ʿAwza, Al-ʿArabī li-l-Našr wa al-Tawzīʿ, Le Caire, 1991, 2 tomes.

Ibn Saʿd, *Ṭabaqāt*, éd. Sachau, Leyde, 1904-1917

Marbach, A., « *Maʿnā al-muṣṭalaḥ « ʿArab » ḥasaba l-maʿāǧim wa-l-Qur'ān wa-l-Kitāb li-Sībawayhi wa-Muqaddima Ibn Ḫaldūn* », *al-Karmil Studies in Arabic Language and Literature* 13, Haifa, 1992

Al-Marzubānī, Abū ʿUbayd Allāh Muḥammad b. ʿImrān, *Nūr al-qabas al-muḫtaṣar min al-muqtabas fī aḫbār al-nuhāt wa al-udabā' wa al-šuʿarā' wa al-ʿulamā'*, édition critique de Rudolf Sellheim, Wiesbaden, Franz Steiner, 1964, 472 pages en arabe + 6 pages de planches du manuscrit + 32 pages d'introduction en allemand.

[92] Nous tenons à remercier vivement les membres de l'Institut dominicain des études orientales du Caire pour nous avoir facilité l'accès aux sources.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Al-Qifṭī, Ǧamāl al-Dīn Abī al- Ḥasan ʿAlī b. Yūsuf, *Inbāh al-ruwāt ʿalā anbāh al-nuḥāt*, édition critique de Muḥammad Abū al-Faḍl Ibrāhīm, Dār al-Kutub al-Miṣriyya, Le Caire, 4 tomes, 1950, 1952, 1955, 1973.

Al-Siǧistānī, Sahl b. Muḥammad Abū Ḥātim, *Fuḥūl al-šuʿarā'*, édition critique de Muḥammad ʿAbd al-Qādir Aḥmad, Maktabat al-Nahḍa al-Miṣriyya, Le Caire, 1991

Al-Sīrāfī, Abū Saʿīd al-Ḥasan b. ʿAbd Allah, *Aḫbār al-naḥwiyyīn al-baṣriyyīn*, édition critique de Ṭāhā Muḥammad al-Zaynī et de Muḥammad ʿAbd al-Munʿim Ḫafāǧī, Maṭbaʿa Muṣṭafā al-Bābī al-Ḥalabī wa Awlādi-hi bi-Miṣr, Le Caire, 1955.

Yāqūt al-Ḥamawī, *Muʿǧam al-Udabā'*, Dār al-Mustašriq, Beyrouth, s. d., 18 tomes.

Al-Zaǧǧāǧī, Abū al-Qāsim ʿAbd al-Raḥmān Ibn Isḥāq, *Maǧālis al-ʿulamā'*, édition critique de ʿAbd al-Sallām Muḥammad Hārun, Maktaba al-Ḫānǧī, Le Caire, 1999.

Al-Zubaydī, Abū Bakr Muḥammad b. al-Ḥasan, *Ṭabaqāt al-naḥwiyyīn wa al-luġawiyyīn*, édition critique de Muḥammad Abū al-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire, 1954.

Su'ālāt Abī Ḥātim al-Siǧistānī li-l-Aṣmaʿī wa raddu-hu ʿalay-hi Fuḥūl al-šuʿarā', édition critique Muḥammad ʿAwda Sallāma Abū Ǧarā, Maktabat al-Ṭaqāfa al-Dīniyya, Le Caire, 1994

Études

Audebert, Cl., « Iʿǧāz et sacralisation. La Risāla d'al-Šāfiʿī à travers le prisme de l'iʿǧāz », Al-Kitāb, La sacralité dans le monde de l'Islam, *Acta Orientalia Belgica, Subsidia* III, Bruxelles, 2004, p. 295-319.

–, « Les vers chantés de ʿUmar b. Abī Rabīʿa, Recension et étude des « lauréats » », *Arabica* LI/3, Leyde, 2004, p. 291-317.

Bernards, M., *Changing Traditions, al-Mubarrad's Refutation of Sībawayh and the Subsequent Reception of the Kitāb*, E. J. Brill, Leyde, 1997, 118 pages texte anglais ; 212 pages texte arabe = édition critique du *Kitāb al-Intiṣār* d'Ibn al-ʿAbbās Aḥmad b. Muḥammad b. Wallād (m. en 332 de l'hégire).

Blachère, R., *Histoire de la littérature arabe des origines à la fin du XVe siècle de J.-C.*, Adrien-Maisonneuve, Paris, 1966, 3 tomes.

Carter, M. G., *A Study of Sībawaihi's Principles of Grammatical Analysis*, Ph. D., Univ. of Oxford, 1968.

—,« When did the Arabic word *naḥw* first come to denote grammar ? », *Language & Communication* 5, 1985, p. 265-272.

Djaït, H., *Al-Kūfa, naissance de la ville islamique*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1986.

Fück, J., *ʿArabīya, Recherche sur l'histoire de la langue et du style arabe*, Librairie Marcel Didier, Paris, 1955.

Gilliot, C., « Textes arabes anciens édités en Égypte au cours des années 1990 à 1992 », *MIDEO* 74, Éditions Peeters Louvain, Paris, 1993.

Guidère, M., « Le livre des poètes féconds ou la fécondité des poètes d'al-Siǧistānī », *AnIsl* 37, 2003.

Laoust, H., *Les schismes dans l'Islam*, Payothèque, 1977

Massignon, L., *Opera Minora, Explication du plan de Kufa III*, Dar al-Maaref, Beyrout, 1963, p. 35-60.

Pellat, Ch., *Le milieu baṣrien et la formation de Ǧāḥiẓ*, Adrien-Maisonneuve, Paris, 1953.

Roman, A., *La création lexicale en arabe. Ressources et limites de la nomination dans une langue humaine naturelle*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1999.

Al-Šilqānī, ʿAbd al-Ḥamīd, *Riwāya al-ʿarabiyya fī-mā warā' al-ʿIrāq*, Waḥda al-ta'līf wa al-tarǧama wa-l-našr, al-Ǧumhūriya al-ʿarabiyya al-lībiyya, s. d.

—, *al-Aʿrāb al-ruwāt*, Dār al-Maʿārif, Le Caire, 1977.

Al-Suwayḥ, Muḥammad ʿĀšūr, *al-Qiyās al-naḥwī bayna madrasatay-l-Baṣra wa al-Kūfa, al-Dār al-Ǧamāhīriyya li-l-našr wa al-tawzīʿ wa al-aʿlān*, Lybie, 1986.

Sezgin, F., *Geschichte des Arabischen Schrifttums*, E. J. Brill, Leyde, 1982, 9 tomes.

Schoeler, G., *Écrire et transmettre dans les débuts de l'islam*, PUF, Paris, 2002.

Talmon, R., « Who Was the First Arab Grammarian ? : A New Approach to an Old Problem », *Studies in the History of Arabic Grammar*, Wiesbaden, 1985

Versteegh, C. H. M., *Arabic Grammar and Qur'ānic Exegesis in Early Islam*, E. J. Brill, Leyde, 1993.

Versteegh, K., *The Explanation of Linguistic Causes, Az-Zaǧǧāǧī's Theory of Grammar*, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam/Philadelphia, 1995.

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

[النص]

بسم الله الرحمن الرحيم

قال الشيخ ابو الحسين علي بن الحسين الكاتب اليزيدي الانصاري(١) رحمه الله ، قال ابو حامد رحمه الله :

اول من تكلف من أهل البصرة تصحيح الكلام واعرابه على ما جاء عن العرب ، ابو الاسود الدؤلي من كنانة واسمه ظالم بن سفيان ، وذلك انه قال يوماً ، وقد اشتد الحر : ما اشدّ الحرِ ؟

فقالت ابنته : طلوع الجوزاء .

فانتبه الشيخ وعلم انه هفا واخطأ ولحن(٢) . وانما أراد الشيخ أن يقول : ما أشدَّ الحرَّ ! على التعجب فأخطأ ، فقال مستفهما : ما اشد الحر ؟ فأجابته ابنته على ما سمعت منه ، فحمله ذلك على تأليف النحو وحمل العوام على صحيح كلام العرب.

ثم أخذ يحي بن يعمر العدواني من عدوان قيس عيلان . فكان يأخذ نفسه بالاعراب وبالعالي من كلام العرب حتى انه تقدم اليه انسان وهو على قضاء البصرة(٣) ، وقدم انسانا اليه ، فقال : باع هذا مني عبدا ابّاقا . قال له : فهلا قلت أبوقا . وذلك أن الابوق الذي الاباق منه عادة . والابّاق الذي يكثر إباقه . فالأبوق أوكد من الاباق(٤) .

وسيره الحجاج الى خراسان وذلك انه سأله هل يلحن فأشار الى خفي من لحن يلحنه ؛ فسيره الى خراسان . وكان عند قتيبة .

فأخذ عنه ابن ابي اسحاق الحضرمي ، وعنبسة الفيل ، والقرن الذين كانوا معهم .

ثم كان ابو عمرو بن العلاء ، وكان ألزم لكلام العرب ولغاتهم من الحضرمي وذلك ان الحضرمي كان قياسا يطعن على العرب . ومن وافقه على ذلك.

وكان ابو عمرو بن العلاء يقول على سماعه من العرب ولم يظهر من علمه ، ولم ينشر في العامة الا اليسير سوى ما كان يروى من شعر جرير والفرزدق والعجّاج وتلك الطبقة .

---

(١) لم اعرفه .

(٢) في الاصل : الحن .

(٣) لم اجد من ذكر توليه قضاء البصرة الا ابن الابار في (اعتاب الكتاب ص٥٦) .

(٤) تسكت المعجمات عن صيغ المبالغة لهذا الفعل . والخبر نفسه في (نزهة الالباء ـ تحقيق الدكتور ابراهيم السامرائي ـ الطبعة الثانية ص٢٦) .

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 | Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le texte arabe du traité d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī, reproduit ici, est celui de l'édition critique de Ḥāsim al-Ṭa'ān dans *al-Mawrid* 3/2 Bagdad, 1974.

وكان اهل الكوفة يقولون : ابو عمرو سفه ويزعم تضيق المذهب(٥) فحملوه على ان احرق كتبه ثم لما تعقب فعله علم انه قد اخطأ على نفسه فعاود مذهبه ولم يكن عنده من العلم الا ما وعاه في صدره ولم يكن [٢] بالبصرة في عهده من رواية الشعر وعلم العرب الا ما كان عنده . فاما ابن اسحاق الحضرمي وعيسى بن عمر الثقفي ونصر بن عاصم الليثي وهم من اصحاب يحي بن يعمر فكانوا اصحاب نحو وقياس .

ثم جاء الخليل بن احمد فاستخرج العروض والتصريف ، وجاء بهذه الاشياء اللطيفة الغامضة التي لم يسبق اليها ، فكان الاصمعي يهجن مذهبه ويزين ما فيه ابو عمرو بن العلاء للزومه علم العرب على ما تكلموا .

وكان يونس بن حبيب حذا حذوه حتى قال اهل البصرة : يونس بن حبيب وعي العربية غريبها واعرابها وزعموا انه ليس أحد ، أسمح بعلمه ولا أبذل لما عنده منه .

وابو عبيدة وغيره من اصحاب خلف الاحمر لا يقدمون عليه احدا بعد ابي عمرو بن العلاء في صحة روايته وصدق لهجته حتى ان ابا زيد ذكر انهم اجتمعوا بباب المهدي فلم يكن فيهم احد أفرس ببيت شعر ولا حكاية عن العرب منه .

وذكر الاصمعي ان الخليل قال يوما : امس حفظ(٦) علي الائمة . فقال الاصمعي فمضى امس بما فيه . اي أمر ههنا ؟ يذهب مذهب الطعن عليه في تكلفه ما لا تعرفه العرب في كلامها من العلل .

ولكنه كان رجلا صالحا عاقلا له ورع ودين حتى انهم رووا انه أقبل يوما وحماد بن زيد في مجلسه فقال : من أراد ان ينظر الى رجل من ذهب فلينظر الى هذا .

وسئل عن ابن المقفع فقال : علمه اكثر من عقله وسئل ابن المقفع عنه فقال : عقله اكثر من عمله(٧) .

قال أبو حامد ، قال ميسان(٨) عن النضر : انهم كانوا يقرنون الخليل الى ابن عون(٩) في الفضل .

(٥) كذا ولم اهتد الى تقويم العبارة .
(٦) في الاصل (حفض) .
(٧) وفيات الاعيان (تحقيق احسان عباس) ٤٦/٢ .
(٨) كذا ولعله غسان الذي يتردد ذكره في هذه الرسالة ، ولم اعرفه ايضا .
(٩) عبدالله بن عون بن ارطبان المزني مولاهم ت ١٥١هـ . وخلاصة تذهيب الكمال ١٧٧ .

قال ، وقال لي النضر : لو كان الخليل حيا الى اليوم ما فارقته .

ثم من معروفي اصحاب الخليل مؤرج بن عمرو السدوسي وكان يعرف بالعروضي . فاخبرني غسان ان المؤرج قال : خلفت الخليل في علمه سنين ثم استقصيت النظر في مذهبه فاذا لا تحصيل له ، فخرجت الى البادية في طلب الرواية والنسب حتى ادركت منه بغيتي .

ومن اصحاب الخليل ابن المناذر ، وكان جاور مكة ، وكان نزر العلم ضنينا بما عنده وله شعر كثير ، وقد روى عن سفيان الثوري وعن طبقته وحمل عنه فبلغ من ضنه بعلمه انه كان يفسد ما يسمح به [له] بعض اصحابه فيغيره .

قال ابو حامد : اخبرني محمد بن نعيم(١٠) عن جعفر بن ابي عمارة(١١) ، وكان جعفر مجاورا بمكة وكان صاحب مال حسن الحال ، وكان ابن المناذر فقيرا بلغ من فقره انه قال للسجستاني : يا ابا حاتم ترى هذه الدنيا على طولها وعرضها ما اهلني الله بقدر مفحص قطاة .

قال جعفر : كان يختلف الي فاعرض عليه قصيدته الدالية فانشدني فيها :

انما انفسنا عاريـــة
والعواري قصرها ان تسترد

قال : فلما عاد الي انشدته هذا البيت فقال : ما انشدتك على هذا . قلت : وكيف انشدتنى ؟ قال: انما انشدتك

انمـــا اموالنـــا عاريـــة
والعواري قصاري ان ترد(١٢)

قال ابو حامد : سمعت غسان بن محمد يقول سألت المؤرج بن عمرو السدوسي عن علماء البصرة فقال : كانوا يقولون يونس بن حبيب الضبي قد وعى العربية غريبها واعرابها .

قال : وابو عبيدة نظيره عندنا .

قال : وسألته عن الاصمعي فقال : ليس بعالم . ما ظنك بانسان لا يروى شعر قبيلته ؟ ثم قال : وهو قرد مرة وبلبل مرة . قال : وذلك انه كان يحكي العجمة فكأنه هي .

(١٠) ياتي له ذكر .
(١١) لم اعرفه ولعله ابن ابي عمارة المذكور في فهرست ابن النديم ص ٣٠ من أهل مكه روى عنه ابو عمرو بن العلاء .
(١٢) في الاصل : قصار ان ترد . والبيت في اللسان : قصر بلا عزو .

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

قال ابو حامد : سمعت ابا سعيد يقول ، سمعت الاصمعي يقول : لا اعتد بعلم رجل لا يدخل به الحمام .

قال فذكرته لابي عمرو الشيباني . قال : وكان بابي عمرو عنه [ميل] فقال بعثته(١٣) ولم يمكنه ان يدخل به الحمام .

قال ابو حامد : يعني لم يمكنه ان يحفظ .

قال ابو حامد : كان الاصمعي جيد القريحة ، جيد الحفظ ، خفيف الروح ، متأتيا [٤] للتقرب الى الملوك بذرابة لسانه وحضور علمه وكان يقول : اتصلت بالعلم ونلت بالملح(١٤) . وذلك انه سار الى الرشيد وهو بالرقة فاتصل بمسرور الخادم وتوسل الى الرشيد به فادخله عليه فأخذ به في ايام العرب مثل حرب البسوس وحرب داحس والغبراء . فاستثقله الرشيد ، فلما خرج من عنده قال له مسرور : ويحك ما الذي صنعت ؟ اخذت فيما لم يوافق امير المؤمنين . فقال له : لم اعلم ولكن تعيدني اليه . فقال : الان فلا يتهيأ ولكن غب غيبة خفيفة ثم ارجع حتى اوصلك اليه . فغاب ثم رجع فاستأذن له مسرور فقال : يا امير المؤمنين بصرينا ذاك قد وافى . فقال : يا مسرور وما اصنع به ؟ انه ثقيل طويل الحديث . قال : ليجربه امير المؤمنين في هذه الدفعة . قال : فاذن له فدخل عليه .

قال : فجعل يحدثه ملح الاعراب والنوادر فتمكن منه وجعله في سماره وحدائه .

فاخبرني ابو داود(١٥) انه اخذ الاشياء التي تروى عنه من الملح والنوادر وحملها الى البصرة وعرضها عليه فعرف بعضا وانكر بعضا .

قال : فلا ادري ما بغاه ، وانكر ما كان شيئا اخبر به(١٦) وتحدث [من] تلقاء نفسه ، لم يتحرج ان يتحدث به ؟ [ا] وكان سمعه ثم نسيه .

وسمعت ابا سعيد يقول : كان الكسائي اضبط لما سمع من سيبويه وكان اصابت العرب مجاعة وجهد فاقتحمتهم الى الريف فنزلوا ظهر الكوفة ، اكثرهم اسد وضبة ، فكان الكسائي يختلف اليهم ويأخذ عنهم ، فبهم تخرج واعانه الطيع على السماع فبرز حتى قال فيه نعيم النحوي(١٧) : ان ابن النبطية ليوحي اليه بالليل في النحو من تبحره فيه . وسمعت ابا سعيد [يقول] سمعت ابن الاعرابي يقول : ما قامت النساء عن مثل الكسائي على رهق فيه(١٨) .

قال ابو حامد : الرهق غشيان المحارم .

واما ابو عبيدة من الحفاظ فهو اوسع في الرواية [٥] من الاصمعي واكثر في ايام العرب وانسابها الا انه كان الكن لا يصلح لمجالسة الملوك .

وابو عمرو الشيباني اسمه اسحاق بن مرار وهو من السواد من دسكرة الملك وكان من اولاد النبط(١٩) . وانما قيل له الشيباني لانه كان يكون مع يزيد بن مزيد ثم مع ولده من بعد وكذلك ولد يزيد(٢٠) .

واخبرني ابو سعيد ، قال : قلت له من الرجل ؟ قال : رجل انعم الله عليه بالاسلام .

وكان قد بلغ من السن فزعموا انه مات وقد نيف على مئة وعشرين سنة(٢١) .

وسمعت ابا سعيد يقول سمعت ابا عمرو يقول [اول] من اتخذ مجلسا في هذا المسجد — يعني مسجد ابي جعفر امير المؤمنين بدار السلام — انا . وكنت احفظ في عصره طوال شعر الكميت .

قال ابو سعيد : فاخذت شعر الكميت والطرماح مسألة حرفا حرفا ، الا اني اخذت لطائف معاني شعر الكميت وغوامضها من رجل من اهل الكوفة عن الشيعة ولم يكن ذاك عند ابي عمرو .

وكان ابو زيد عالما بالنحو وبالتصريف وباللغات وكان ملازما للمبرد الذي [فيه] مجمع الاعراب .

(١٣) كذا .
(١٤) قال الاصمعي : توصلت بالملح وادركت بالغريب (العقد الفريد ١٢/١) .
(١٥) لم أعرفه ويأتي له ذكر .
(١٦) فوق الكلمة كتب بخط دقيق : الله .
(١٧) لعله نعيم بن ميسرة النحوي المروزي (بغية الوعاه ٢/ ٣١٧) وهو الرازي في (انبا ءالرواة ٣/٢٥٢) وتوفي ١٧٥هـ (تاريخ بغداد ٣/٢٠٢) .
(١٨) ابن الاعرابي قال : كان الكسائي اعلم الناس على رهق فيه (ارشاد الاريب ٥/١٨٥) .
(١٩) يوسف الاصبهاني قال : ابو عمرو من الدهاقين . ونسبه حاجي خليفه الى كرمان . اما ام ابي عمرو فكانت نبطية (ابو عمرو الشيباني — د . فرج رزوق ص ٤) .
(٢٠) نسب الى شيبان اما لانه كان يؤدب في احياء بني شيبان فنسب اليهم بالولاء ويقال بالمجاورة والتعليم لاولادهم او لانه كان يؤدب ولد هارون الرشيد الذين كانوا في حجر يزيد بن مزيد الشيباني فنسب اليه (ابو عمرو الشيباني ص ٤) .
(٢١) توفي ابو عمرو بعد عمر طويل بلغ مئة سنة وعشر سنين . وقيل : وثمان عشرة . (ابو عمرو الشيباني ص ٦ — ٧) .

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

وكان يأخذ نفسه بالفصاحة . وذاك مهجن مذموم عند علماء الحاضرة .

واخبرني ابو سعيد انه دنا من سماك يوما فقال : بكم هاتان السمكتان ؟ فقال السماك : بدرهمان تأخذوه(٢٢) . فرجع الى اصحابه فقال اياكم ان تكلموا اهل السوق بالاعراب .

واخبرني ابو داود انه كان تزوج بامرأة من ضواحي البصرة . قال : فكان يختلف اليها على حمار له ، فرصد له بعض ولد أنس بن مالك وذلك انه بلغهم انه ذكر جدهم فقعدوا له على الطريق فانزلوه عن حماره فجعلوا يضربونه وهو يقول : والله ما شتمت انسا . فقالوا أما ما دمت تعرب فانا نضربك حتى تترك الاعراب .

قال : فاخبرني ابو الوليد المروزي(٢٣) ، وكان من رواته انه ناظر ابا حنيفة(٢٤) وكان يقول به فقال لابي حنيفة : والله انس لاسترضي(٢٥) كلامك . وكان ابو حنيفة لحانا زعموا . فقال له ابو حنيفة : وكان أهل البصرة مثلك ؟ [٦] فقال : أنا من دونهم . فقال : تأبون يا أهل البصرة الا نفجا .

وكان ابو زيد قليل الرواية للشعر .

قال ابو حامد : سمعت ابا سعيد يقول : سمعت ابا عمرو يقول : كتبت علم العرب دفعتين .

قال : وكان يقول لا ينبغي لنا ان نكذب فانا لا نأمن ان نكون قد كذبنا في بعض ما حدثنا .

وكان ابن الاعرابي يقول : من كذب ذل .

وكان ابو سعيد يحكي عن بعض ولد ابي عمرو انه لما حضر جعل يقول : ايها الرجل او يا ايها الشخص الحسن الوجه الطيب الريح النظيف الثياب ادن ادن .

قال : كان ملكا يراى له . وذلك الرجل الصبيح اذا حضر بشره الملك .

وكان ابن الاعرابي يعد اذكى صاحبيه [والمفضل] الضبي وكان كثير الرواية جيد الحفظ سمين الالفاظ وكان أخذ الرواية عن المفضل والتفسير عن الاعرابي . وكان المفضل يقول : عليكم بالاعرابي في تفسير الشعر والرواية عني .

وكان ابن الاعرابي أخذ النحو عن الكسائي وانساب العرب وايامها عن الهيثم بن عدي وابن الكلبي ، وكان يروى عن ابي زيد ايضا وذلك ان ابا زيد رحل الى المفضل ، فاخبرني ان ابن الاعرابي انتخب من كتبه فسمع منه .

واما الاخفش فرجل صاحب نحو وعروض وتصريف ، ولم يكن بفصيح اللسان ، وكان عالما بهذه الاشياء قليل الرواية . وكان ضنينا بعلمه . زعموا لا يكاد يوقع في كتبه ما يستطرف وما يكثر الانتفاع به وكان يقصد في ذلك قصد اختلاف الناس اليه .

وكان الاخفش مؤدبا لولد الكسائي وكتب مسائل كثيرة من علم الكسائي وحملها الى البصرة فهو اليوم يقال له كتاب المسائل .

فقال له اصحابه : ما هذا العلم المخالف لعلمنا الذي جئتنا به ؟ .

قال : انما حملته لنفسي فمن شاء فلياخذه ومن شاء فيتركه .

واما قطرب فانه قريب من الاصمعي الا انه في العربية اكثر من الاخفش والاخفش اصح منه علما .

والنضر(٢٦) بن شميل . فهو رجل كثير الرواية ثقة في الحديث [٧] محمود عند اهله صحيح العلم ضابطا لما يرويه وكتبه في العربية كتب جيدة . واصل كتابه الكبير لابي خيرة الاعرابي وزاد فيه ما سمع من الاعراب وغيرهم وكذلك الليث بن نصر بن سيار زاد ايضا في كتاب ابي خيرة الا انه شركه على الفاظ وغيّر النضر بعض الفاظ كتابه فكتاب الليث افصح . ولم نجد على النضر سقطا في العربية الا شيئا يزعم اهل الحديث انه اخطأ فيه ويزعمون انه خالف فيه سائر الرواة وهو قوله : العبرية(٢٧) . فيرده(٢٨) اهل الحديث بغير بينه ، والصواب في

(٢٢) عن ابي زيد النحوي قال : وقفت على قصاب وعنده بطون فقلت : بكم البطنان ، فقال ، بدرهمان يأثقيلان . وعن احمد بن محمد الجوهري قال : سمعت ابا زيد النحوي، قال : وقفت على قصاب وقد اخرج سمينين فعلقهما فقلت : بكم البطنان ؟ فقال بمصفعان يامفرطان . ففررت لئلا يسمع الناس . (اخبار الحمقى والمغفلين ١٥٨) وترجم محققه في الهامش للجوهري فذكر انه متوفى سنة ٤٠١ هـ ففي سماعه عن ابي زيد المتوفى حوالي سنة ٢١٥هـ نظر وفي تاريخ بغداد ١٣/١١ وارشاد الاريب ١٩٧/٥ قال الكسائي : حلفت الا اكلم عاميا الا بما يوافقه ويشبه كلامه ، فقد وقفت على نجار فقلت بكم هذا البابان ؟ فقال : بسلحتان .

(٢٣) لم اعرفه .

(٢٤) كأن هنا عبارة ناقصة .

(٢٥) كذا .

(٢٦) في الاصل : النظر .

(٢٧) لم اجد في المعجمات وكتب اللغة هذه الكلمة بهذا المعنى .

(٢٨) في الاصل : فيردونه .

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

كلام العرب ما جاء به النضر وذلك ان العبرية عند العرب الاخذ بجفاء وغلظ وشدة . وذهب اهل الحديث الى انه بغير بينة وحجة نقل ما نقل .

ومن قال : القبر بينه(٢٩) اي تأخذه بجفاف وعنف وليس من اخلاق اهل العقل ، كأنه قال عليك بالرفق به والتؤدة . هذا كلام العرب . وذكر بعض اهل الحديث انه اخطأ في عمار الدهني(٣٠) فقال : عمار صاحب الدهن فتوهم ان الدهني منسوب الى الدهن وانما هو منسوب الى حي من بجيلة ، يقال لهم دهن ، فان كان عمار صاحب الدهن محفوظا عن النضر فهذا خطأ .

وكان القاسم بن معن بن عبدالرحمن بن عبد الله بن مسعود(٣١) اجمع الناس وارواهم للشعر واعلمهم بالنحو ولغات العرب واورع الناس . ولي القضاء بالكوفة دفعتين فلم يأخذ عليه درهما .

واما ابو معاذ النحوي(٣٢) فاني سمعت غسان يقول سمعت مؤرج يقول لو كان ابو معاذ بالعراق لضرب اليه آباط الابل من اقطار الارض في النحو .

واما ابو عبيد القاسم بن سلام(٣٣) فانه لم يجد من يدانيه في زمانه كان فقيها قد ولي القضاء بالشام وكان من القراء المقدمين ، وقد اقر له اهل الانصاف من العلماء وانه الف من الكتب في كل نوع ما لم يؤلفه احد مثله .

قال ابو حامد سمعت ابا سعيد يقول لست [٨] بحافظ ولكني احفظ ، على اني سمعته يقول قال لي ابن الاعرابي يا ابا سعيد انت احفظ من الاصمعي وابي عبيدة .

واما ابو حاتم السجستاني فرجل ضابط للحكايات ولزم الاصمعي فسمع له ما عنده ، وسمع من ابي عبيدة وابي زيد الانصاري واخذ من مذهب الاخفش ما برز به على كثير من نظرائه وسمع الحديث وكان يذهب ذلك المذهب ولم يوقف منه على ما يهجنه من الميل الى البدعة وذلك ان ابا زيد كان قدريا وكذلك الاخفش وكان ابو عبيدة اباضيا وكان الاصمعي ناصبيا وكان جده علي بن اصمع وكله الحجاج بن يوسف على تحريق المصاحف الا ما كان على ما جمعه عثمان بن عفان حتى قال الشاعر فيه :

فاصبح آيات الديار كأنها
كتاب محاه الباهلي ابن اصمعا(٣٤)

وكان فيه تحامل على اهل الكوفة في القراءات والروايات والحكايات وكان الاصمعي لا يكاد ان يمنعه شيء مما عنده من العلم حتى انه ربما عرض عليه شعر الشاعر فيأخذ عنه مسائله حرفا حرفا .

قال ابو حامد : ولم ندرك احدا ممن مولده ومنشأه خراسان اجمع لمذاهب الادب وافقه تدينا فيه من محمد بن نعيم(٣٥) فانه كان راوية نحويا عروضيا نسابة عالما بالتنزيل واعرابه وغريبه ، وكان غرة علمه ما كان يرويه من علم النضر وكان ضابطا له مؤديا ، وما كان يقع في علمه من السقط لا يخلو من مثله العلماء والفقهاء والادباء واهل الرواية فانهم ليس احد منهم الا وقد علق عليه السقط ، والعالم هو الذي يصيب ويخطىء ، فاما من يصيب في كله فذاك ليس الا الله عز وجل ، ولقد وجدت من السقط والغلط على ابي(٣٦) العميثل وهو لم يخرج من البادية مثله ، فكيف يتعجب من حضري يكتب ويقرأ ويباشر الكتب ويتولى مطالعتها مما يروى ومما لا يروى ، ولقد اخبرني ابو سعيد ان عمارة بن عقيل بن بلال بن جرير انشده يوما[٩].

الم اك قد نهيت على حفير
بني قرط وعلجهم الشفارا(٣٧)

قال ، فقلت : يا ابا عقيل ما الشفار ؟ قال : العظيم المشفرين ، قال ، قلت له : وهذا صفة البعيث ؟ . قال فانتبه الشيخ وقال : لا . فقلت له : ومن اين اتيت ؟ . قال : ان جدي قال هذه القصيدة بالبصرة فحملت منها الينا وعلمنيها المؤدب مكتوبة في لوح وانما هو الشقار وذلك ان البعيث كان اشقر،

(٢٩) كذا في الاصل ولم اهتد لصوابها .
(٣٠) عمار بن معاوية الدهني الكوفي ت ١٣٣هـ (خلاصة تذهيب الكمال ١٣٧ وعجالة المبتدى ٥٩) .
(٣١) توفي على الارجح في سنة ١٧٥ هـ (ارشاد الاريب ٦/٢٠٠)
(٣٢) لم اعرفه .
(٣٣) توفي سنة ٢٢٣ او ٢٢٤هـ (ارشاد الاريب ٦/١٦٢) .
(٣٤) في نزهة الالباء ص ٨٥ :
(واضحت رسوم الدار قفرا كأنها
كتاب تلاه الباهلي ابن اصمعا)
(٣٥) في خلاصة تذهيب الكمال : ص٣٠٩ : محمد بن نعيم بن عبدالله بن المجمر عنه الواقدي مجهول .
وفي تاريخ بغداد ٣٢١ ـ ٣٢٢ : محمد بن نعيم بن الهيصم ابو بكر روى عن بشر بن الحارث : ومحمد بن نعيم بن محمد بن عبدالله .. السري البياضي ومحمد بن نعيم ابن علي البخاري .
وفي معجم البلدان ٤/٤٥٨ : محمد بن نعيم بن عبد الله ابو بكر النيسابوري .
وما فيهم من نستطيع ان نرجح انه صاحبنا المذكور هنا .
(٣٦) في الاصل : ابن .
(٣٧) ديوان جرير (ذخائر العرب) جـ٢ ص٨٨٨ وفيه : وعلجهم شقارا .

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

كانت امه حمراء اصبهانية ، وقد عيره جرير بذلك في غير موضع من شعره .

وقلت لابي سعيد : من اين غلط ابو العميثل في هذه الاشياء ؟ فقال : كان يعرض عليه ما لا يرويه على التصحيف فيفسر على ما سمع ، وذلك انه قلما كان يسقط عليه من كلام العرب فكان يجد لكل ما يعرض عليه منزعا ومخرجا فيفسره على ذلك .

واما نوح بن قدامة(٣٨) فكان مطبوعا في الشعر فصيحاً ذرب اللسان حسن الكلام عذب الالفاظ ولم يكن له تبحر في العلم ولا كان له من فقه البدن(٣٩) ان يتدارك منه ما كان يتداركه محمد بن نعيم وكان محمد اغزر منه علما ، واوسع في رواية الشعر ومعرفة النحو من ابي داود(٤٠) والاصمعي ، وكان ابو داود من اضبط الناس لما كان يسمعه .

قال ابو الحسين وكان ابو حامد احمد بن محمد بن شيبان أوفر ائمة العربية علماً واغزر نحواً وقد لقي الاعراب الذين انتخبهم عبدالله بن طاهر ورتبهم قبله ، وعرض شعر كل شاعر من القدماء وغيرهم على راوية له من قبيلته فاورده عليه ماثورا من الثقات حتى انتهى الى قائله سماعا واحاطة بتفاسيره ومعانيه ، ولزم ابا سعيد احمد بن خالد الضرير الى ان قبض ولم يضنه بشيء من لطائف علمه واخذ عنه اشياء وعن جماعة منهم ابو(٤١) عبيدة معمر بن المثنى وابو(٤١) عمرو اسحاق بن مرار الشيباني وابن الاعرابي محمد بن زياد والاصمعي عبدالملك بن قريب ومن شاكلهم .

واخبرني علي بن محمد الكاتب قال : شهدت ابا سعيد ، وابو حامد في مجلسه ، فلما قام قال ابو سعيد : ان حدث بي حادث فعليك [١٠ و] بهذا الفتى .

وانبأني غيره ان ابا سعيد قال لابي حامد انك اكثر مني لان معولي على الحفظ ومعولك على الحفظ والكتابة .

(٣٨) لم اعرفه .
(٣٩) كذا .
(٤٠) لعله سليمان بن معبد ابو داود النحوي المروزي ت ٢٥٧هـ (بغية الوعاه ٦٠٣/١ وتاريخ بغداد ٥١/٨) .
(٤١) في الاصل : ابي .

وحكى لي من حضر مجلس الاصبهاني(٤٢) وابو حامد حاضر فلما نهض قال الاصبهاني لاهل محفله اين كان الاصمعي عن الاعراب الذين لقيهم هذا .

وكتب ابو الهيثم الهروي(٤٣) الى نصر بن احمد(٤٤) بلغني ان ابا حامد الترمذي عندك فتمسك به فانه واحد الدنيا في هذا العصر ، ولقد اجتمعت واياه عند علي بن حجر(٤٥) بمرو وناظرته في اشياء فكانت الحجة في يده ، وابو الهيثم المبرز على اهل زمانه بصرا وحذقا وشاهد كل شيء دال على غائبه ومما فسر ابو حامد من اشعار العرب وضمنه من علمه وشرح من الالفاظ واللغات سماعا وسؤالا واقتباسا عن الائمة المبرزين بهذا الشان غني عن الاغراق في وصفه والحمد لله رب العالمين وصلى الله على سيدنا محمد وآله الطاهرين .

تمت الرسالة بيد العبد الراجي لطف ربه الخفي ، علي بن الشيخ محمد رضا الشيخ جعفر الغروي النجفي . اللهم اغفر له ولجميع المؤمنين والمؤمنات يوم الحساب .

(٤٢) لم اعرفه .
(٤٣) لم اعرفه .
(٤٤) لم اجد فيمن اسماؤهم (نصر بن احمد) من يصح ان يكون هذا .
(٤٥) علي بن حجر بن اياس السعدي المروزي ابو الحسن ت ٢٤٤هـ (الاعلام ٧٧/٥) .

مصادر المقدمة والتحقيق

أبو عمرو الشيباني ـ د. رزوق فرج رزوق .
اخبار الحمقى والمغفلين ـ ابن الجوزي ـ تحقيق علي الخاقاني .
ارشاد الاريب ـ ياقوت ـ تحقيق مرجليوث .
اعتاب الكتاب ـ ابن الابار .
الاعلام ـ الزركلي .
انباه الرواة ـ القفطي ـ تحقيق أبو الفضل ابراهيم .
بغية الوعاة ـ السيوطي ـ تحقيق ابو الفضل ابراهيم .
تاريخ بغداد ـ الخطيب البغدادي .
خلاصة تذهيب الكمال ـ الخزرجي .
ديوان جرير ـ ذخائر العرب .
العقد الفريد ـ ابن عبد ربه ـ تحقيق احمد أمين .
الفهرست ـ ابن النديم ـ كل الطبعات .
لسان العرب ـ ابن منظور .
نزهة الالباء ـ ابن الانباري ـ تحقيق د. ابراهيم السامرائي .

AnIsl 40 (2006), p. 1-52 Marie-Andrée Gouttenoire
Le plus ancien traité critique sur les grammairiens d'Abū Ḥāmid al-Tirmiḏī (IIIe / IXe siècle). Une lecture de la circulation de quelques exemples qui illustrent les fondements de la tradition grammaticale arabe.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net